# LA VIE SPIRITUELLE

N° 444 Novembre 1958


## *SOMMAIRE*


HOMMAGE A PIE XII..... 339

## LES PARADOXES DU SAINT

F. DURRWELL, C.ss.R. FAIBLESSE DE L'HOMME ET FORCE DE DIEU..... 340

*Nous n'aurons jamais fini d'entendre cet étonnant paradoxe de saint Paul, et, après lui, de tous ces saints que nous fêtons le 1er novembre : paradoxe selon lequel toutes nos « valeurs » humaines sont radicalement renversées. Où est-elle la force de ce monde ? Où est-elle la sagesse des sages, la culture des cultivés ? Où est-elle la puissance de l'homme ? Qui peut se glorifier de quoi que ce soit ? sinon seulement « dans le Seigneur » (1 Co 1, 31) ?*

Dom GEORGES LEFEBVRE, O.S.B. L'ESPÉRANCE..... 355

*Espérer, même dans l'ordre humain, n'est pas « raisonnable », au moins pour celui qui, du dehors, ne voit pas les motifs qui inspirent la confiance de celui qu'il voit espérer, et qui n'a pas confiance pour celui-ci.*

*Que dire de celui qui « espère contre toute espérance » (Rm 4, 18), de celui qui espère contre toute possibilité humaine d'espérer, puisque telle était bien l'espérance d'Abraham. Telle est aussi l'espérance du chrétien. Et pourtant, s'il n'espère pas, s'il ne croit pas au ciel, le chrétien n'est plus rien.*

JOSEPH LEMARCHAND, O. P. LA CHARITÉ, INSTIGATRICE DE CONTEMPLATION..... 365

*Rien n'est moins familier à l'homme, surtout à l'homme moderne, que de considérer le simple regard de l'esprit comme sa fonction la plus haute et la plus nécessaire. C'est ainsi pourtant que le christianisme considère l'homme.*

*Les chrétiens eux-mêmes sont-ils toujours à ce point persuadés que la plus grande charité est d'appliquer le meilleur de soi à « regarder » Dieu, avec les yeux de leur foi, pour qu'il soit inutile de le leur rappeler et de le leur expliquer de temps à autre ?*

## CONNAITRE LES SAINTS

M. RIQUET, S. J. D'EUGÉNIE SMET A LA BIENHEUREUSE MARIE DE LA PROVIDENCE..... 377

*Loi de l'échec apparent, loi de la vie. C'est souvent selon cette loi que Dieu conduit les saints et inspire leur vocation.*

*Elle n'est pas ordinaire, celle d'Eugénie Smet, que sa charité entraînait vers « les âmes les plus délaissées de ce monde et de l'autre », et qui devint ainsi la fondatrice des Auxiliatrices des âmes du Purgatoire.*

# CHRONIQUES

R. LAURENTIN. CENTENAIRE DE LOURDES..... 387

*Les livres sur Lourdes sont abondants cette année : c'est « le centenaire ». Aussi convenait-il qu'ils fussent recensés avec plus de soin. M. l'abbé Laurentin, notre rédacteur marial, le fait ici avec ce discernement et cette sagesse agréable qui sait juger des ouvrages sans jamais cesser d'instruire et d'intéresser le lecteur.*

LOUISE LEFRANÇOIS-PILLION. LE VITRAIL FRANÇAIS..... 421

*Le langage du vitrail par la lumière qui le pénètre de toutes parts n'a-t-il pas toujours été sensible aux spirituels ? Mme Lefrançois-Pillion, à propos d'un ouvrage récent, fait quelques réflexions à ce sujet.*

H.-CH. CHÉRY, O. P. LES DISQUES RELIGIEUX..... 425

# LISTE DES LIVRES RECENSÉS

## CENTENAIRE DE LOURDES

(R. LAURENTIN)

L. CROS, Témoins de l'événement, p. 390. — J. BARBET, La Dame plus belle que tout, p. 395. — E. ZOLA, Mes voyages, Lourdes, Rome, p. 396. — J.-K. HUYSMANS, Les foules de Lourdes, suivi de Carnets et lettres, p. 400. — Ch. FCURNIER, Miraculés de Lourdes, p. 402. — R. CLUNY, Sur les pas de Notre-Dame, p. 403. — G. COURTOIS, Lourdes, p. 403 — Le mystère de Lourdes, p. 403. — L. DANTIN, L'évêque des apparitions, Mgr Laurence, évêque de Tarbes, p. 404. — G. BERNOVILLE, De Notre-Dame de Garaison à Notre-Dame de Lourdes, p. 404. — M. AGNELLET, Cent ans de miracles à Lourdes, p. 405. — J.-M. TAURIAC, Miracles à Lourdes, p. 406. — J. GUY, La Grotte, c'était mon ciel, p. 406. — P. CLAUDEL, Mystères de Lourdes, p. 406. — M. DE SAINT-PIERRE, Sainte Bernadette, p. 407. — S.-M. D'ERCEVILLE, Lourdes, ses miracles, son histoire, son message, p. 407. — H. R. WILLIAMSON, The challenge of Bernadette, p. 407. — F. TROCHU, A Lourdes, les apparitions de Massabielle, p. 407. — Sainte Bernadette, p. 407. — Lourdes, l'Église et la science, p. 409. — Bernadette sur la terre comme au ciel, p. 409. — A. MALO, Tournée au Canada du T. R. P. Balic, p. 410. — P.-M. THÉAS, Lourdes, terre de Marie, p. 411. — M.-M. DUBOIS, Lourdes, école mariale de primitive Église, p. 411. — A. RAVIER, Bernadette et son chapelet, p. 412. — MARIE DE SAINT-JEAN, Celle qui sourit, p. 412. — E. SAUREL, Le message de Bernadette et les miracles de Lourdes, p. 413. —

Voir p. 1 de publicité la suite de la liste des livres recensés p. 428.

# HOMMAGE A PIE XII

*Pie XII est mort. La nouvelle nous en parvient au moment où ce numéro est chez l'imprimeur. Nous ne voulons cependant pas être absents de l'hommage universel que les communautés et les revues du monde entier rendent à ce grand pontificat et notre mémoire se tourne aussitôt en action de grâces pour tout ce que nous lui devons.*

*Les prêtres, les religieuses, les membres des Instituts séculiers et de tous les « états de perfection » se souviennent avec reconnaissance de l'exhortation apostolique* Menti Nostrae, *de l'encyclique* Sacra Virginitas, *aussi bien que des Constitutions apostoliques* Provida Mater Ecclesia, Sponsa Christi, Sedes Sapientiae, *des nombreux discours parmi lesquels, tout récemment, en juillet dernier, les discours aux moniales, des congrès organisés par Pie XII et tout particulièrement des « Congrès des états de perfection », et des « Congrès pour l'Apostolat des laïcs » qui marquent une date dans la promotion des laïcs à l'intérieur de l'Église.*

*Mais, au-delà de tous ces « actes » distincts de Pie XII, dont la liste, même en ce qui intéresse particulièrement cette revue, s'allongerait considérablement, nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir du souci permanent du pape en tous les domaines, qu'ils soient directement religieux, comme la Bible ou la liturgie, le sacrement de mariage, ou certaines dévotions, ou qu'ils soient directement profanes, comme les professions, les métiers, les sciences et les techniques, sur lesquels il a penché avec tant de sollicitude son attention de pasteur suprême, — son souci, disons-nous, de montrer l'incidence spirituelle de toutes les questions et de tous les problèmes, et aussi de montrer l'exigence spirituelle qui se retrouve en toute condition humaine et en toute circonstance. C'est là une très grande leçon. En l'exprimant, nous voudrions aussi rendre sensible le meilleur de notre hommage.*

# *FAIBLESSE DE L'HOMME ET FORCE DE DIEU*

Le salut de l'homme est dans la mort et la résurrection du Christ. Pour être chrétienne et salutaire, toute notre activité doit être une participation à cette mort du Sauveur par laquelle il est allé à la vie.

La mort de Jésus est la faiblesse radicale de la race pécheresse d'Adam, la pauvreté humaine jusqu'à la racine de l'être, le dépouillement de l'homme et l'abandon de soi total à un autre : une humilité existentielle. Ce dépouillement est voulu du Christ, est aimé en face de l'infinie puissance de Dieu et de sa richesse de vie.

La résurrection de Jésus est la vivifiante sainteté et justice de Dieu : la toute-puissance de Dieu, sa force créatrice, envahissant l'homme Jésus absolument pauvre de lui-même et dont la faiblesse est ouverte à cette invasion.

Mort et résurrection, faiblesse totale acceptée par l'homme et envahie par la toute-puissance de Dieu, tels sont les deux aspects de l'acte rédempteur ; la première est la porte ouverte à la seconde. Tels sont aussi les deux aspects de l'existence éternelle du Christ dont la gloire et la puissance sont contenues dans une humanité immolée, ouverte à Dieu, abandonnée à lui : l'Agneau est debout dans son immolation. Les deux éléments ne sont pas séparés, immolation d'un côté et glorification de l'autre : l'humilité suprême du Calvaire est éternelle, elle est conjointe à la gloire et se confond avec elle ; elle n'est

autre que la domination de Dieu dans l'homme qui accepte, l'accueil total que la faiblesse donne à la gloire.

Le chrétien, à son tour, se place sous ce double signe antinomique ; tout entière sa vie doit se conformer au Christ rédempteur qui est glorifié dans sa mort à lui-même. D'une part, mort de l'homme, pauvreté de l'homme, faiblesse reconnue et voulue. D'autre part, et dans la même mesure, résurrection en Dieu, divine force triomphante, grâce créatrice.

*Il a été crucifié en raison de sa faiblesse, il vit par la puissance de Dieu ; or nous aussi nous sommes faibles en lui, mais nous vivons avec lui de la puissance de Dieu* (2 Co 13, 4).

Notre résurrection est l'œuvre de Dieu seul. A nous de nous ouvrir à la puissance ressuscitante de Dieu, de reconnaître avec l'aide de Dieu notre pauvreté, notre faiblesse, et de l'accepter, et d'accepter ainsi le salut qui vient de Dieu seul, sa gloire rédemptrice. Unis au Christ en croix, il nous faut devenir pauvres de nous-mêmes à en mourir, afin de vivre en lui de la puissance de Dieu.

Cette pauvreté intérieure, on l'appelle de noms multiples. On l'appelle humilité, renoncement ; on l'appelle encore abandon à Dieu, esprit d'enfance, et de bien d'autres noms, selon les nuances nombreuses qu'elle comporte. Ce sont là des vertus qu'on a appelées passives, mais elles nous haussent à la souveraine activité de Dieu.

## I. — *Accepter la faiblesse.*

L'humilité est faite d'une prise de conscience de ce que nous sommes et d'une aimante acceptation de cette condition. Les auteurs spirituels nous le répètent : l'humilité est à la jonction d'une exacte connaissance de nous-mêmes en face de Dieu et de l'amour de cette vérité. Être totalement pauvre devant la sainteté de Dieu, le savoir, et aimer cette pauvreté afin que Dieu soit tout en nous. La connaissance ne suffit pas. « Ce n'est pas humilité de se reconnaître misérable, c'est seulement ne pas être bête[1]. » C'est humilité d'accepter sa pauvreté, afin

1. Saint François de Sales, *Les Vrais Entretiens Spirituels*, VI, p. 104.

d'être riche en Dieu seul. Pour se sentir, quand on y réfléchit, écrasé, anéanti devant la transcendance de Dieu, il suffit d'avoir un peu de philosophie. Mais ce n'est pas aux sages de ce monde qu'est promis le Royaume, ce sont les petits qui l'héritent, et pour être de ces petits il est tellement nécessaire qu'à la connaissance s'ajoute l'acceptation que, sans elle, l'humilité non seulement est incomplète, mais inexistante.

Nous devons nous placer en face de la grandeur de Dieu, de l'éternelle majesté de son amour et de sa gloire, et constater notre néant. Nous devons aimer cette éternelle grandeur, aimer notre nullité et dire devant Dieu : *Moi qui suis poussière et cendre* (G 18, 27). Aimer les deux, la grandeur et la pauvreté, et s'en réjouir. Certaines spiritualités modernes ont ignoré cette prosternation devant la majesté de Dieu, et le silence et le recueillement qui est une forme d'humilité, d'adoration. Trop centrées sur l'homme, elles n'ouvraient pas sur Dieu totalement. D'où leur peu de profondeur et d'efficacité.

Persuadé de son néant, l'homme se convaincra aussi de *son incapacité dans l'affaire du salut*, qu'il s'agisse du sien ou de celui des autres ; et pour être humble il l'acceptera et s'en réjouira, afin que se manifeste la puissance rédemptrice de Dieu.

*Sans moi vous ne pouvez rien faire,* a déclaré Jésus (Jn 15, 5). Si le médiateur qui seul est la Parole de Dieu dans le monde, en qui seul est la sainte Présence dans le monde et la vivifiante sainteté de l'Esprit, si Jésus ne se communique pas à nous, comment pouvons-nous entendre Dieu, le voir et en vivre? De Dieu à moi, la distance est infinie, que Dieu seul peut franchir. Et il le peut parce qu'il est l'infini.

Rien n'est possible à l'homme dans l'affaire du salut. Pas une pensée, ni une parole, ni un vouloir ou le commencement d'un vouloir. « Si quelqu'un affirme qu'on peut par les forces naturelles penser comme il convient ou choisir quelque bien qui touche au salut de la vie éternelle, à savoir : consentir au salut ou à la prédication de l'Évangile, sans l'illumination et l'inspiration du Saint-Esprit qui donne à tous la suavité dans le consentement et la foi à la vérité, il est égaré par un esprit d'hérésie, et ne comprend pas la Parole de Dieu dans l'Évangile : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* (Jn 15, 5), ni ce mot

de l'apôtre : *Ce n'est pas que nous soyons capable de penser quelque chose par nous-même comme si cela venait de nous, mais notre capacité vient de Dieu* (2 Co 3, 5)[2]. »

L'homme doit accepter cette pauvreté radicale et la toute-puissance divine qui seule peut opérer le salut. Il doit se réjouir de l'une et de l'autre et les aimer de cet amour avec lequel Jésus s'abandonna aux mains de son Père *qui seul pouvait le sauver de la mort* (He 5, 7).

Hélas! nous sommes tous en pratique des pélagiens, des gens qui croient pouvoir faire le salut par eux-mêmes. Nous cherchons à vivre notre vie chrétienne sans songer que, pour y parvenir, notre âme doit être toute croyante, toute suppliante, d'une totale ouverture à la gloire de Dieu dans le Christ Jésus.

Quand parfois nous prenons conscience de notre peu de vertu, de la désolante pauvreté de notre prière et de notre charité, nous nous décourageons et nous pactisons ainsi avec la banalité et nous y installons, alors que nous devrions désirer la grâce de Dieu et trouver tout naturel que notre propre vertu soit nulle. Nous avons trop confiance en nous et nous nous décourageons, tout à la fois. Et pourtant nous ne devrions avoir aucune foi en nous et être pleins de courage. Nous croyons sauver nos frères par nos efforts, alors qu'il est plus difficile de faire briller sur eux la lumière de Dieu que de ramener en pleine nuit le soleil sur terre.

Nous sommes pratiquement des pélagiens. Nous refusons de nous associer au Christ qui s'est offert dans la faiblesse de la mort à la puissance de Dieu. Nous ne croyons pas à la croix du Christ et à la seule puissance de Dieu qui ressuscite le Christ dans la faiblesse totalement acceptée, dans la mort.

Ces considérations sur notre misère n'ont rien d'affligeant. Être rien par soi-même, c'est la condition de la créature; et l'incapacité d'acquérir le salut est en plus l'effet de la grandeur de ce salut. Quand on sait que ce vide peut être magnifiquement rempli par Dieu, notre pauvreté ne peut que nous réjouir. Mais il est un fait humiliant, affligeant, qui nous abaisse au-dessous de notre condition créée : nous sommes non seulement

2. Concile d'Orange, II, can. 7, DB. 180.

ce qui n'est pas, mais ce qui ne devrait pas être, *nous sommes des pécheurs.*

Pécheurs nous le sommes tous : *Si nous prétendons être sans péché, nous faisons erreur et la vérité n'est pas en nous* (1 Jn 1, 8).

On pourrait croire que, parlant ainsi, Jean, le disciple très pur, ne pense pas à lui, mais parle au nom de la communauté où se mêlent justes et pécheurs. Le concile de Milève déclare anathème pareille exégèse[3]. Anathèmes aussi ceux qui déclarent que les saints disent, non pas pour eux-mêmes, mais pour les seuls pécheurs du peuple, la prière : *Pardonnez-nous nos offenses, car nous tous nous fautons de bien des manières* (Jc 3, 2). Daniel, homme saint et juste, ne fait-il pas cet aveu : *Nous avons péché, nous avons fait l'iniquité* (9, 5)? Il se range lui-même parmi les pécheurs, puisqu'il continue : *Pendant que je priais et confessais mes propres péchés et ceux de mon peuple* (9, 20).

Même en dehors des actes peccamineux, nous portons en nous la disposition au mal, à tous ces actes que nous devrions dépasser comme hommes et enfants de Dieu, et l'inertie au bien. Il nous est salutaire de relire le chapitre 7 de l'Épître aux Romains (14-24) et de nous contraindre ainsi à l'aveu de nos misères. Par ces inclinations radicales, nous restons des complices virtuels de toutes les œuvres de l'orgueil et de la chair, les frères de tous les pécheurs du monde.

Si, par l'effet d'une miséricordieuse purification de son être, l'homme n'était plus déchiré par ces aiguillons de l'esprit et de la chair, il resterait cependant celui qui, par lui-même, n'est capable que de faillir. Dieu seul est bon, Dieu seul est saint. Nous resterions toujours ceux que la grâce de Dieu élève au-dessus d'eux-mêmes en les élevant au-dessus du péché : des graciés.

Quelle conscience aiguë avaient les meilleurs chrétiens, les saints, de la misère de leur nature et de la malice de leur vie. Ils se disaient les derniers et les plus misérables des hommes. Sainte Thérèse de Lisieux, que nous savons pure comme

3. DB. 106.

une enfant, remplie d'une charité exquise, écrivit sur un côté d'un feuillet conservé dans son Évangile : *Seigneur, vous savez que je vous aime* (Jn 21, 17), et de l'autre la prière du publicain : *Ayez pitié de moi pécheur* (Lc 18, 13).

Cette connaissance n'est pas encore humilité, car celle-ci est plus qu'une connaissance. L'humilité connaît et accepte et, si elle est grande, elle se réjouit. Elle ne se réjouit pas du péché, mais bien de la faiblesse qui n'est capable que de péché, et de l'infinie sainteté de Dieu accordée à cette faiblesse. « Que je suis heureuse de me sentir si imparfaite et d'avoir tant besoin de la miséricorde de Dieu, disait sainte Thérèse de Lisieux. C'est si doux de se sentir faible et petit. Je me réjouis de me sentir toujours imparfaite et même j'y trouve ma joie. » Elle répétait au mot près une parole de saint François de Sales : « Encore que je me sente misérable, je ne m'en trouble et quelquefois j'en suis joyeux[4]. » Cette parole fait elle-même écho au cri de saint Paul : *C'est donc de mes faiblesses que je me glorifie, car lorsque je suis faible, je suis fort* (2 Co 12, 10).

## II. — *Croire à la puissance.*

La force de Dieu est donnée à la faiblesse de l'homme, *lorsque je suis faible, je suis fort*. Paroles étonnantes, paroles de paradoxe qui ne s'expliquent que par le mystère de la mort en laquelle est la vie, du mystère de la « tam beata Passio ».

Car la mort du Christ fut l'acceptation de la faiblesse de l'homme et celle de la domination de Dieu, l'ouverture totale à la gloire de Dieu qui est l'Esprit-Saint, à son infinie puissance. L'humilité suprême du Christ ne fut pas autre chose qu'un accueil triomphal donné par l'homme anéanti à la vie de Dieu.

La richesse est dans notre pauvreté, la puissance divine est dans notre faiblesse, le succès peut être réalisé par notre échec humain, si cette pauvreté, cette faiblesse, cet échec sont acceptés, aimés, afin que règne la grâce de Dieu.

4. Lettre à Mme de Chantal, 4 mars 1608.

Les saints se délectaient du sentiment de leur faiblesse parce qu'ils la sentaient ouverte à la toute-puissance de Dieu, et leur vide comblé par la présence divine. Comme pour le Christ dont la mort fut comblée par la vie glorieuse, l'instant de sa mort coïncidant avec celui de sa gloire : *Père, entre tes mains je remets mon âme*, ils sentaient combien vraie est la béatification de la pauvreté et ils se savaient par elle en possession du Royaume.

Saint Paul en avait eu la révélation. Pour rétablir son autorité ébranlée, il énumère aux Corinthiens les manifestations de la puissance de Dieu en lui, les révélations reçues, les extases, les travaux et les souffrances. Mais de tout cela c'est folie de se vanter. Le motif de son courage et de son assurance est ailleurs, là précisément où les hommes, les Corinthiens, ne trouvaient que motifs de mépris. Paul est faible, Paul est humilié. Par quoi est-il humilié? Il ne l'explique pas, les Corinthiens le savaient. Sans doute était-il affligé d'une maladie chronique. Au début il avait vu dans cet ange de Satan qui le soufflетait un obstacle à son apostolat. Par trois fois il avait demandé au Seigneur de l'en délivrer. Mais chaque fois il lui fut répondu : *Ma grâce te suffit, car la puissance triomphe dans la faiblesse*. La puissance de Dieu éclate dans la faiblesse de l'homme. Alors il jette un cri qui retentira à travers toute l'Église jusqu'à la fin des temps, ce cri encore jamais entendu dans le monde, qui bouleverse tous les jugements portés par les hommes sur la puissance et la faiblesse : *C'est donc de grand cœur que je me vanterai surtout de mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ. Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* (2 Co 12, 9).

Un exemple particulier, exemple privilégié, montre comment la richesse de Dieu est dans notre pauvreté acceptée, l'exemple de notre plus grande pauvreté, celui de notre misère de pécheurs. A travers tout le Nouveau Testament court ce paradoxe que la misère de l'homme pécheur, en soi la plus éloignée de Dieu, si elle est reconnue et acceptée, est toute proche du salut de la vie éternelle, est comme le récipient de la grâce divine.

Saint Paul devait parler souvent de la connexion qui existe

entre la misère pécheresse et la grâce, puisque des auditeurs inintelligents crurent trouver dans sa prédication un encouragement au péché : *Ne serait-ce pas le cas de dire, comme on nous en accuse parfois blasphématoirement : faisons le mal pour que le bien en résulte?* (Rm 3, 8). Peu après il écrit : *Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé* (Rm 5, 20). Il faut sous-entendre : « parce que le péché a abondé », puisque saint Paul sent l'objection toute proche : *Qu'est-ce à dire? faut-il rester dans le péché pour que la grâce surabonde?* (Rm 6, 1). Afin de ne pas tomber dans cette méprise, il faut distinguer dans nos fautes l'entité morale de l'acte, le manque de conformité avec la volonté de Dieu. Sous ce rapport, Dieu ne peut que réprouver la faute. Il y a en outre notre faiblesse pécheresse, notre misère désespérée, incapable d'assurer notre salut. Et cette misère peut être une source de grâces, un motif d'espérance.

Jésus a déclaré que le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu (Lc 19, 10). La venue du Christ, cette grandiose et suprême manifestation des richesses divines, cette venue qui un jour renouvellera le monde dans la gloire et l'amour de Dieu, est une grâce de salut accordée à l'homme parce qu'il est pécheur.

Pourquoi la grâce de Dieu s'établit-elle dans notre faiblesse acceptée, dans notre pauvreté? Serait-ce parce que Dieu ne peut régner en nous que dans l'anéantissement de notre personnalité? Certes non! Dieu est trop grand pour ne pouvoir régner que dans le néant. Mais il n'établit la domination de la grâce que là où l'homme, dans la conscience de sa pauvreté, accepte les richesses de l'amour de Dieu, là où la pauvreté de la créature s'ouvre à la puissance de Dieu.

Existerait-il une connivence entre Dieu et le péché? « Jamais de la vie » répond saint Paul (Rm 9, 14). Une connivence cependant entre la misère pécheresse et la miséricorde. Car si elle est reconnue, acceptée, la misère ouvre l'homme à la pitié de Dieu. « J'ai accoutumé de dire que le trône de la miséricorde est la misère[5]. » O l'heureuse condition de l'homme pécheur! La miséricorde de Dieu trouve en lui comme son

5. Saint François de Sales, *Les Vrais Entretiens Spirituels*, VI, p. 22.

assiette. *Elle est sûre cette parole et digne d'une entière créance : le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis, moi, le premier. C'est précisément cela qui m'a valu la miséricorde, pour être le premier en qui Jésus-Christ fît éclater sa longanimité* (1 Tm 1, 15).

Comme la miséricorde, la puissance de Dieu est à son tour sollicitée par la faiblesse de l'homme pécheur, car envers la faiblesse la puissance de Dieu est miséricorde. Dieu prouve la force de son bras en brisant *les hommes au cœur superbe, en renversant les puissants de leur trône* (Lc 1, 51). Mais les petits, les faibles, quelle gloire y a-t-il à les briser? *Il a déployé la force de son bras... il a élevé les humbles* (Lc 1, 51 s.). Nulle œuvre n'est plus divine, ne manifeste mieux la puissance que le salut de l'homme pécheur : « Omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas[6]. »

Serait-ce devant la justice de Dieu que l'homme pauvre et pécheur devrait s'effrayer? S'il connaît le vrai Dieu, le pauvre désire que sa justice s'exerce en lui et il dit : « Judica me, Deus! Juge-moi, Seigneur! » Car elle est un don, la justice de Dieu, elle se donne au pauvre. Dans l'Écriture, qui seule nous révèle le visage de Dieu, la justice de Dieu n'est autre que sa sainteté, sa perfection infinie. Une telle justice ne s'exerce qu'en se communiquant, une justice qui rend juste, une justice de sanctification. Son rôle n'est pas de récompenser les œuvres de notre justice, car il n'existe pas de justice qui soit nôtre. C'est la justice de Dieu qui fait les justes en se donnant à eux, c'est elle la cause de toute bonne œuvre, et quand elle récompense un mérite, c'est un don qu'elle complète. Son rôle n'est non plus de punir. Elle ne devient une peine dans un homme que parce qu'elle n'est pas reçue en lui, alors que seule elle pourrait sauver cet homme de sa peine. La justice de Dieu s'exerce en se donnant à la créature qui ne la possède pas, en la justifiant. Il n'y aurait pas d'hommes pauvres de justice, des hommes petits et faibles, et elle n'aurait même pas l'occasion de se manifester. Elle se joint donc à la Miséricorde et à la Puissance et, avec elles, s'exalte et se glorifie dans le salut de l'homme.

6. Oraison du X[e] dimanche après la Pentecôte.

La prédilection de la grâce pour ce qui est faible relève d'une autre cause encore. Dieu est jaloux de l'absolue liberté de son action sanctifiante, de la totale gratuité de la grâce. Il n'admet pas que l'homme s'attribue un droit sur la possession de Dieu, qu'il revendique comme un dû le salut de la vie éternelle. La grâce de Dieu reste toujours une grâce, un don gratuit, un secours de la pitié divine, un amour qui n'est pas dû, mais qui se donne.

C'est pourquoi *Dieu choisit ce qu'il y a de fou dans le monde pour confondre les sages, ce qu'il y a de faible, ce qui dans le monde est sans naissance, et ce qui n'est pas, afin qu'aucune créature n'aille se glorifier devant Dieu* (1 Co 1, 27 s.). Les Juifs furent rejetés du Royaume, parce qu'ayant accompli les œuvres de la Loi, ils se croyaient un droit d'y entrer. Israël n'a pas trouvé la justice, pourquoi? — Parce qu'il l'a voulu atteindre par les œuvres (Rm 9, 31). Dieu n'a-t-il pas dit à Moïse : *Je ferai miséricorde à qui je veux bien faire miséricorde, j'aurai pitié de qui je veux avoir pitié. Il ne s'agit donc ni de vouloir ni de courir, mais que Dieu fasse miséricorde* (Rm 9, 15). *Vous avez été sauvés par le moyen de la foi. Non, certes, par vos mérites, mais par un don de Dieu; non, certes, par vos œuvres pour que nul n'ait sujet de se glorifier. Nous sommes son œuvre à lui* (Ep 2, 8-10).

Lorsque l'homme se sait incapable et indigne du salut et qu'il l'attend de Dieu seul et de sa puissance rédemptrice, ce salut lui est déjà accordé.

Si en acceptant, jusqu'à s'en réjouir, sa condition pécheresse l'homme s'ouvre à la grâce et éloigne toute tentation de pélagianisme, le danger n'est-il pas qu'il regarde Dieu comme l'agent exclusif de la sanctification et verse dans le quiétisme?

Ce danger sera conjuré si l'on se rappelle que la puissance de Dieu ne s'exerce pas sur nous comme sur des êtres inertes. Pour affirmer la liberté de la grâce, Dieu ne détruit pas la nôtre, il l'ennoblit plutôt et la rend agissante.

Saint Paul dit que *c'est par la grâce de Dieu qu'il est ce qu'il est* (1 Co 15, 10), mais il dit aussi qu'il veut correspondre à la mesure de la grâce qui lui est départie, que *nous sommes*

*les coopérateurs de Dieu* (1 Co 3, 9), *créés pour les bonnes œuvres que nous avons à pratiquer* (Ep 2, 10).

Ainsi tout s'équilibre.

Misère de l'homme pécheur, reconnue et aimée, s'ouvrant à la toute-puissance de Dieu ; effort de l'homme qui consent à la volonté salvifique de Dieu. *Saisi par le Christ, j'essaie à mon tour* (dans la force de la grâce) *de le saisir* (Ph 3, 12).

Toute considération sur la spiritualité doit chercher à se situer dans le cadre de la Rédemption qui est dans le Christ, car notre spiritualité est toute chrétienne, centrée sur le Christ et sur l'acte rédempteur. Nulle grâce n'est donnée que dans la participation à la mort du Christ dans laquelle nous ressuscitons avec lui à la vie.

Il faut nous identifier au Christ dans sa mort, dans son total renoncement à lui-même, afin d'avoir part à la puissance et à la sainteté de Dieu.

Or, l'expérience de notre faiblesse et son amoureuse acceptation est un moyen radical de nous faire mourir. Aucune protestation de notre propre néant, aucune prosternation devant Dieu ne vaut en sincérité et en efficacité l'acceptation de notre faiblesse pécheresse, de cette humiliation qui fait rougir l'homme jusqu'à la racine de lui-même. Il atteint la perfection de l'humilité celui qui jouit de sa pauvreté : il a renoncé à la recherche de sa propre grandeur.

Et cette faiblesse acceptée est une faiblesse dans le Christ, une participation à sa mort de laquelle jaillissent toutes les richesses de la résurrection.

Que fut donc la mort du Christ, sinon la complète acceptation de sa faiblesse d'homme ? *Il fut crucifié en suite de sa faiblesse* (2 Co 13, 4). Le premier Adam s'est perdu en voulant s'élever au-dessus de sa nature. Le Christ a acquis le salut en acceptant sa faiblesse d'homme dans son ultime impuissance, la mort.

Cette faiblesse mortelle du Christ n'est autre que la faiblesse de la créature pécheresse, de l'homme en lequel n'est pas l'immortelle vie de Dieu, la vivifiante justice divine. *Il s'est fait péché pour nous* (2 Co 5, 21), il avait accepté la nature humaine

chétive de vie, héritée d'Adam et qui porte en soi la condamnation à mort, le sceau du péché. Et dans l'acceptation par le Christ de cette faiblesse de l'homme pécheur se trouve le salut, jaillissent les éternelles richesses de la vie et de la justice de Dieu.

La sainte mort du Christ en laquelle est la résurrection du monde ne fut autre chose que l'acceptation totale de sa faiblesse de fils du pécheur Adam.

Nous pouvons nous abandonner aux plus vastes espérances, dès lors que nous faisons l'expérience de notre faiblesse et que nous l'acceptons. *Ne disons pas : faisons le mal pour que le bien arrive* (Rm 3, 8), car jamais le péché ne nous unira à la mort du Christ en laquelle tout est amour et sainteté. Mais la faiblesse de l'homme pécheur, elle, si elle est acceptée, nous fait rencontrer le Christ dans l'instant de sa suprême faiblesse, nous plonge dans sa mort, quand le Christ est reçu dans les mains du Père.

Les saints ont senti d'instinct la proximité entre leur faiblesse pécheresse et la puissance sanctifiante de Dieu : « O mon Dieu, je suis heureuse de me sentir petite et faible en votre présence et mon cœur reste dans la joie », disait sainte Thérèse de Lisieux.

Suspendus au-dessus de l'abîme insondable de leur misère, sans appui aucun sous leurs pieds, mais placés dans la main de Dieu, ils se sentaient plus assurés que s'ils étaient bien campés sur la terre ferme de leurs propres œuvres et mérites.

Saint Paul voulut se dépouiller de la conscience qu'il avait de sa propre justice, de cette « sienne justice », sûre et palpable ; ce qui jadis lui paraissait être un gain, il le rejette comme des immondices, afin de connaître le Christ, la communion de sa mort et la participation à sa résurrection (Ph 3, 8-12).

Le bienheureux Claude de La Colombière écrivit à une religieuse dont on lui avait annoncé la mort prochaine : « Savez-vous bien ce qui me servirait à exciter ma confiance, si j'étais aussi près d'aller rendre compte à Dieu qu'on me marque que vous l'êtes : ce serait justement la grandeur et le nombre de mes péchés[7]. »

7. *Œuvres complètes du Vén. P. Claude de la Colombière*, t. VI, p. 475, Grenoble, 1902.

Le bienheureux avait dit : « Si j'étais... ». Il est encore facile de parler ainsi, au conditionnel. Sainte Thérèse de Lisieux, elle, était de fait sur son lit de mort. S'étant laissée aller à une légère impatience : « Je vous l'avoue, je suis bien plus heureuse d'avoir été imparfaite que si, soutenue par la grâce, j'avais été un modèle de patience. »

Il y a donc dans l'homme deux pôles : la faiblesse d'homme pécheur et la force de Dieu ; sa faiblesse acceptée et aimée en face de la grandeur de Dieu et, dans la même proportion, la force de Dieu. Faiblesse et grandeur se touchent même, jusqu'à se confondre : la pauvreté de l'homme, pour autant qu'elle est aimée, est le réceptacle de la force divine ; elle est la grâce dans sa réception, la grâce en creux. Ainsi en est-il pour le Christ : l'acceptation de sa suprême faiblesse d'homme en face de Dieu n'est que l'aspect négatif de son existence de gloire.

*
* *

Le tout est d'être pauvre devant Dieu, avec le Christ en croix dépouillé de tout. Dieu ne ressuscite que le Christ à la vie éternelle. Il nous ressuscite pour autant que nous sommes dans le Christ et soumis à son action qui ressuscite le Christ (« nous ressuscitons avec »). Or, Dieu ne ressuscite le Christ que dans la mort, dans l'acceptation entière de la pauvreté humaine. Pour avoir part à la résurrection, il faut avoir part à la mort. La loi formulée par saint Paul a une valeur universelle et exclusive : *Si nous mourons avec lui, ensemble avec lui nous serons ressuscités* (2 Tm 2, 11).

Le tout est d'être pauvre. Là commence la béatitude, là est la porte étroite et basse du Royaume, mais qui pour les petits est haute et large. *Bienheureux les pauvres, à eux le Royaume,* le Royaume de la résurrection du Christ. Bienheureux les enfants, les petits, à eux le Royaume!

Tous les miracles, tous les exaucements commencent là dans la pauvreté qui appelle la grâce. Le Christ multiplie les pains parce que les apôtres n'en ont que cinq pour cinq mille hommes. Il opère le miracle de la pêche miraculeuse parce que les apôtres n'avaient rien pris toute la nuit.

Toutes les vertus commencent là. La foi, qui est acceptation de notre ignorance et des splendeurs de la parole divine. L'espérance en Dieu, qui commence à l'instant précis où nous désespérons de nous[8]. La charité, qui est oubli de soi et don de soi. L'humilité est la vertu première et universelle qui accepte en nous l'ingérence de la vie divine; tout comme l'orgueil qui est repli de soi dans la suffisance ou le découragement, est au fond de tout péché.

Là est l'origine de la fécondité apostolique, quand l'apôtre se sait pauvre et qu'il compte sur Dieu seul : *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.*

Le tout est d'être pauvre. Mais qu'il est difficile de l'être entièrement[9]! « C'est l'une des plus belles grâces que nous puissions recevoir de Notre-Seigneur », disait saint François de Sales[10], la plus grande grâce d'une vie humaine, au dire de sainte Thérèse de Lisieux. Certes, puisqu'elle est la parfaite transformation au Christ Rédempteur qui accepte de ne plus être en lui-même afin que le Père soit tout en lui, l'extension sur nous de la « tam beata Passio » et de toutes ses richesses de résurrection.

Bien qu'elle soit grâce ineffable, il faut s'exercer pour acquérir cette pauvreté spirituelle. Non pas tant par la réflexion sur notre misère que par son acceptation dans les multiples occasions où elle se révèle et par la foi totale en la puissance de Dieu.

Au lieu de nous décourager de nos aridités devant Dieu, de nos distractions dans notre prière, et de pactiser ainsi avec elles, il faut accepter notre faiblesse et notre radicale incapacité, et espérer que Dieu nous exaucera alors que nous n'en sommes pas dignes. Le grand secret des âmes petites et faibles est

8. « Non seulement l'âme qui a la connaissance de sa misère peut avoir une grande confiance en Dieu, mais elle ne peut avoir une vraie confiance qu'elle n'ait le sentiment de sa misère. » Saint François de Sales, *Les Vrais Entretiens Spirituels,* VI, p. 403.

9. « Il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile. » Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Lettre du 17 septembre 1896.*

10. *Les Vrais Entretiens Spirituels,* VI, p. 403.

qu'on peut acquérir tout, en donnant à Dieu notre néant à remplir.

Après nos fautes et même nos péchés, ce n'est pas de regimber contre nous-mêmes qu'il s'agit et de se confirmer ainsi dans l'orgueil; il faut accepter d'être faible devant Dieu et même s'en réjouir, afin que la toute-puissance rédemptrice de Dieu habite en nous. Pour nous sauver de notre faiblesse pécheresse, il suffit de la reconnaître et de l'admettre, tout comme le Christ a triomphé de la mort en l'acceptant. *Ne fallut-il pas que le Christ souffrît tout cela pour entrer dans la gloire?* (Lc 24, 26). Ne fallut-il pas que l'homme passât par la condition pécheresse pour entrer dans la gloire de la rédemption?

Dieu a permis la faute de l'homme et a voulu sa punition : la faiblesse mortelle de notre chair. Et, dans le Christ, c'est l'acceptation de cette faiblesse qui nous vaut une vie dont jamais nous n'aurions hérité si l'homme n'avait pas péché.

Dieu nous a voulu faibles et il permet nos fautes et nos péchés. Et dans l'acceptation de notre faiblesse et l'humiliation de nos péchés, il nous est donné de trouver la force de Dieu et sa sainteté. Ne convient-il pas d'entonner avec saint Paul l'hymne à l'inépuisable, à l'ingénieuse sagesse de Dieu? *Qu'ils sont impénétrables les desseins de Dieu et que ses voies sont insondables!* (Rm 11, 33).

Nous accepterons donc nos échecs multiples, les échecs personnels et ceux de notre apostolat, et nous travaillerons avec d'autant plus d'ardeur, dans la foi en la puissance de Dieu. Alors nous ressusciterons, nous réussirons, par tous ces échecs, jusqu'au dernier, le plus total, la mort. Acceptée, aimée, pour que Dieu seul règne en nous, notre pauvreté sera notre « vado ad Patrem », notre route dans le Christ rédempteur, qui nous introduit à la vie.

Et si, à ce dernier instant, nous nous souvenons de nos péchés, et si notre vie nous apparaît dans son vide absolu, il nous faudra dire : « Seigneur, c'est le moment pour vous d'être le Dieu grand et saint et bon. Bénissez-moi donc, Père, car j'ai péché. »

F. Durrwell, C.ssR.

# L'ESPÉRANCE

Le chrétien, c'est celui qui espère, qui a devant lui, au-delà de ce monde, de ses épreuves, de ses insuffisances à combler les aspirations les plus profondes de notre cœur, un espace largement ouvert. Il sait qu'il va vers le bonheur, vers la plénitude d'un bonheur qu'il peut seulement, étant encore ici-bas, entrevoir et pressentir.

Son regard ne peut donc s'arrêter aux limites de ce monde où s'écoule la brève durée de sa vie mortelle : la position qu'il a prise à son égard ne s'explique, ne se justifie que s'il y a quelque chose au-delà. *Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes* (1 Co 15, 19).

La foi dont nous vivons est tout éclairée d'espérance : les réalités qu'elle nous fait atteindre, elle nous donne, sans doute, d'en jouir, mais d'une jouissance encore imparfaite, inchoative; ces biens auxquels elle donne accès, elle les fait en quelque manière posséder, mais plus encore espérer : *La foi est la substance des choses qu'on espère* (Hb 11, 1).

Aussi — en une formule qui pourrait être considérée comme l'expression de l'un des préceptes premiers de la vie chrétienne — saint Paul nous recommande de n'être point *comme ceux qui n'ont pas d'espérance* (1 Th 4, 13).

Le chrétien, normalement, devrait vivre dans l'attente de la rencontre du Seigneur. La grâce devrait être en lui cette eau vive que saint Ignace d'Antioche entendait sourdre en lui et lui murmurer intérieurement : « Viens au Père. » Ce devrait être le mouvement le plus profond de son âme, l'aspiration en laquelle

se résument tous ses désirs. Il pourrait reconnaître à ce signe que sa vie est vraiment placée tout entière dans la lumière de sa foi. En cette lumière tout deviendrait pour lui clair, joyeux, simple, dans une très pure sérénité.

De cette attitude, les saints nous donnent plus d'un exemple. Saint Jean de la Croix décrit le bonheur « semblable à un nouveau printemps » (Cant., str. 39) de l'âme purifiée, déjà toute proche de Dieu, à peine séparée de lui par une « faible toile, si subtile, déliée, spiritualisée que la Divinité se laisse deviner comme au travers d'elle ». Elle se hâte, « s'exerçant beaucoup à l'amour afin que, se consommant en peu de temps, elle ne s'arrête guère ici-bas, mais arrive promptement à voir son Dieu face à face » (*Vive flamme*, str. 1). Et sainte Thérèse d'Avila, entendant une de ses sœurs chanter la joie du ciel, tombe en extase et compose son célèbre poème : « Je vis, mais sans vivre en moi — Et mon espérance est de telle sorte — Que je meurs de ne **point mourir.** »

Ces exemples des saints rendent témoignage à la vérité de la parole du Christ : *Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais* (Jn 11, 25, 26).

Le Seigneur ne promet pas seulement de nous ressusciter, de nous rendre, après la mort, une vie nouvelle. Il nous affirme que, si nous croyons en lui, nous ne connaîtrons pas la mort, nous ne la *goûterons pas* (Jn 8, 52) car, vue à la lumière de la foi, elle aura perdu ce qui la faisait amère et redoutable; elle ne sera plus elle-même. Et, s'il faut la traverser encore, ce sera comme si l'on traversait une ombre, en la remarquant à peine : « Le trépas, comparé à la vie que le croyant possède, est un événement insignifiant, car il ne touche pas à cette vie — la seule qui soit digne de ce nom — il ne la diminue pas, il ne l'altère pas; en un mot, c'est un incident qui ne mérite point le nom de mort : le croyant ne verra jamais la mort » (J.-B. Frey, *Le concept de vie dans saint Jean*).

Et pourtant, cet « incident » n'est pas sans nous inspirer encore de vives appréhensions! Nous craindrons même de tom-

ber, en le niant, dans une dangereuse présomption. La mort demeure redoutable, et quand saint Benoît recommande à ses moines de l'avoir sans cesse devant les yeux, ce n'est pas seulement pour les inviter à désirer la vie éternelle, à éclairer le long Carême de cette vie par la joie que fait naître un désir tout spirituel de la vraie Pâques. C'est aussi pour les exhorter à une crainte salutaire du jugement.

Antérieurement à toute considération surnaturelle, d'ailleurs, la peur de la mort est en premier lieu un sentiment instinctif, avec ce que cela comporte d'obscur, d'irraisonné, d'autant plus difficile à vaincre que plus insaisissable, échappant aux claires analyses de la conscience. C'est pourquoi, afin de s'en défendre plus efficacement, il faudrait d'abord essayer de la mieux connaître, d'en discerner les aspects divers, avec ce que chacun comporte de vérité profonde, mais aussi peut-être d'illusion, de vaine terreur devant un fantôme.

Notons d'abord une considération qui peut — et d'une certaine manière, du moins, très légitimement — nous attacher à la vie : c'est le désir de mener à bonne fin l'œuvre qui nous a été confiée. Le Christ lui-même en donne l'exemple. Lui qui *désirait d'un grand désir* manger avec ses disciples la dernière Cène inaugurant sa Passion, il n'attend pas moins *son heure*, l'heure fixée par le Père, celle où *tout est consommé* et sa tâche pleinement achevée. Et saint Paul écrit aux Philippiens : *La vie, pour moi, c'est le Christ, et ce m'est un gain de mourir. Mais vivre ici-bas signifie pour moi la fécondité du labeur, je ne sais vraiment que choisir. Je me sens pris entre deux désirs : je voudrais bien m'en aller pour être avec le Christ, et c'est de beaucoup, de beaucoup le meilleur; mais demeurer ici-bas est préférable à cause de vous* (1, 21-24).

Un tel sentiment — s'il paraît plus pur, plus désintéressé, et donc plus évidemment droit et vertueux, lorsqu'il s'agit d'une œuvre toute surnaturelle — n'en reste pas moins entièrement légitime lorsqu'il s'agit de ces tâches devant lesquelles se trouve le chrétien engagé dans le monde et où sont inextricablement mêlées la volonté de Dieu lui donnant un travail à accomplir et les requêtes les plus essentielles de son bonheur humain. Un

père ou une mère de famille qui sentent reposer sur eux le bonheur d'un foyer, l'épanouissement normal de leurs enfants, n'auront pas devant la pensée de la mort la liberté de celui qui sait que sa vie peut se rompre sans en briser aucune autre. Ou du moins, pour atteindre à cette liberté, il leur faudra un plus grand effort d'abandon, une foi plus profonde — aidée, peut-être, par des exemples qu'ils auront vus auprès d'eux — en la bonté de Dieu qui fait d'un sacrifice généreusement consenti une source surabondante de grâce et dont la vigilante protection écarte comme avec la main les craintes qui semblaient les plus légitimes et les mieux fondées.

Mais sans insister sur ce point — qui ne se pouvait entièrement passer sous silence — nous voudrions surtout réfléchir sur notre attitude devant la mort en tant qu'elle pose le problème de notre destinée personnelle, en soulignant combien de cette attitude devant la mort dépend celle que nous prendrons devant la vie, et toute la manière de comprendre nos rapports avec Dieu.

C'est ici que, pour considérer les choses d'une façon surnaturelle, d'une vraie vue de foi, il importe d'abord d'écarter quelques réactions instinctives, violentes peut-être, mais ne correspondant, finalement, à aucune réalité profonde. Ainsi peut-on regretter qu'une « spiritualité » trop uniquement centrée sur la fuite du péché et l'affrontement à la justice divine ait fait parfois un usage quelque peu abusif d'arguments faciles, au risque de regrettables déviations du sens chrétien. Les vers du tombeau pourraient sans inconvénient être laissés en paix à leurs funèbres festins! Nous aurons quitté la dépouille qui leur sera livrée et dont le sort, au fond, nous importe peu. Tout cet aspect repoussant — qui a envahi jusqu'à la présentation extérieure de notre liturgie funéraire, mettant un singulier contraste entre les textes lumineux et paisibles que nous chantons et le décor de tentures noires où ils s'élèvent — tout cet aspect macabre nous frapperait moins s'il n'était à nos yeux le symbole de ce qui est notre vraie raison de redouter la mort. La raideur immobile du cadavre, les planches du cercueil qui le tiennent étroitement enfermé sont l'image de l'impuissance totale où se trouve celui dont le sort est maintenant fixé pour toujours d'après sa con-

duite passée, sans qu'il y puisse plus rien changer. La preuve en est que cette impression de répulsion, de dégoût, de crainte, s'atténue jusqu'à disparaître entièrement devant la dépouille mortelle d'une âme sainte, ou d'un enfant encore innocent, dont le sort ne nous laisse aucune inquiétude.

C'est pourquoi il est sans doute préférable de ne pas insister sur ces aspects extérieurs : nous ne les verrons pas, nous les ignorerons entièrement quand c'est nous qu'ils atteindront ou sembleront atteindre. Au fond, ils sont une illusion ; nous ne les connaîtrons jamais.

De semblables considérations, sans doute, peuvent se comprendre dans la perspective du pécheur à qui l'on veut faire faire un premier pas pour quitter une voie de perdition. Et encore, il y a tout de même mieux à lui offrir pour le détourner du mal et ce serait bien dommage de s'attarder à de tels préambules. En tout cas, ce n'est pas cela qui aidera le chrétien à se faire une idée de la mort conforme à sa foi dans le Christ Sauveur. Cette mort, bien loin de lui apprendre à la craindre, il faudrait lui apprendre à en exorciser la frayeur afin que puisse s'épanouir plus librement son espérance, l'espérance dont il doit vivre et qui seule peut le détacher de ce monde pour le faire tendre vers Dieu seul.

Certes, cela ne veut pas dire qu'il faille renoncer à s'exciter par une saine crainte de l'enfer à fuir le péché. C'est autre chose. Et ce sentiment pourra d'ailleurs se spiritualiser de plus en plus, cette crainte se faire l'expression d'un très pur amour de Dieu. Redouter l'enfer, ce n'est pas nécessairement penser à son feu inextinguible — ou à cet étroit réduit encombré de reptiles et de crapauds où sainte Thérèse, en une vision, se croyait déjà enfermée. Ce peut être; et, pour un cœur qui aime Dieu, une telle considération sera bien plus terrifiante encore, imaginer ce lieu où l'on est séparé de Dieu, où l'on ne peut plus l'aimer : un lieu où l'on ne peut plus prier, une vie sans prière... Elle s'est définitivement évanouie la claire espérance de voir un jour Dieu face à face au terme de cette longue recherche dans l'obscurité de la foi, où la joie de sa présence ne peut s'épanouir

déjà que dans cette confiante attente, qu'elle porte en elle, d'une union parfaite et sans ombre.

La pensée de la mort, ce devrait être pour le chrétien, d'abord, avant tout, l'espérance de la rencontre définitive avec Dieu. Mais pour qu'il puisse librement, spontanément la considérer ainsi, il faut que soit vivante en lui la charité ; que, trouvant déjà en elle sa vraie joie, il soit disposé à renoncer à toutes les autres pour que celle-ci puisse s'épanouir.

Cela est nécessaire, d'abord, parce que la mort a un premier visage, tourné vers ce qu'elle nous fait quitter ; pour la regarder avec sérénité, il importe d'être détaché de tout cela dont elle nous doit dépouiller. Mais aussi, et plus encore, à cause du second visage de la mort : celui qui regarde vers l'au-delà, vers cet obscur inconnu où elle nous engage ; celui qui, certes, nous inquiète le plus, mais aussi celui qui peut s'éclairer, devenir lumineux d'espérance.

Et, précisément, pour qu'il s'éclaire ainsi, il faut que la mort apparaisse comme le dernier pas dans un chemin qui va à Dieu, le dernier renoncement écartant le dernier obstacle entre Dieu et une âme qui a semé sur son chemin, les unes après les autres, toutes les choses dont elle avait à se détacher pour aller librement à lui.

*Quotidie morior*, disait saint Paul, et l'*Imitation* invite à mener une vie qui se passe à mourir : *oportet te morientem gerere vitam*. Dans la mesure même où notre existence sera un effort quotidien pour aller à Dieu en renonçant chaque jour un peu mieux à ce qui n'est pas lui, la mort n'apparaîtra plus comme une catastrophe soudaine venant tout briser, mais comme un dernier pas, en harmonie avec ceux qui l'ont précédé, et conduisant au terme auquel ils tendent tous. « Dieu, a-t-on dit, donne à chaque vie sa mort. » Il y a un accord profond entre la vie et la mort. Elles sont à l'image l'une de l'autre. Elles se conditionnent l'une l'autre. La mort est l'aboutissement d'un long effort de dépouillement qui nous rapproche peu à peu de Dieu en purifiant notre cœur de tout ce qui n'est pas lui : c'est l'ultime renoncement dans lequel tous ceux qu'il achève, en leur donnant leur perfection plénière, atteignent enfin leur but.

Ce dernier renoncement, il faudrait joyeusement le consentir, afin de l'offrir comme un témoignage d'amour. Mais cela supposerait qu'il est réellement le dernier, qu'au moment où il nous est demandé tous les autres ont été réalisés déjà.

Il faudrait que l'âme, au moment où elle abandonne tout pour aller à Dieu, ne voie rien qu'elle regrette parmi les choses qu'il lui faut quitter... rien non plus qu'elle soit par trop ravie de laisser derrière elle.

Ces derniers mots nous seront l'occasion d'une remarque en passant : si l'atmosphère où vit le croyant est normalement éclairée par la douce et paisible lumière d'une joyeuse espérance — car il sait où il va, et que tout est grâce et bonheur, puisque tout aboutit à ce terme — le désir de mourir, la hâte de parvenir à ce but serait facilement un sentiment plus ambivalent. Sans nul doute, ce peut être une grâce de Dieu, grâce en laquelle l'amour s'épanouit, et plus encore se purifie en la patience humblement soumise d'une longue attente. Mais ce peut être aussi le sentiment trop naturel de celui qui, aux prises avec de rudes épreuves, imagine trop facilement moins lourde celle qu'il ne connaît pas encore et, sans se l'avouer tout à fait, appelle la mort moins pour qu'elle lui donne Dieu que pour être délivré par elle de ses maux. Ce peut être enfin... un beau sentiment dont on se pare un peu vite, et qui ne coûte rien et n'engage à rien.

Mais ce qui a été dit jusqu'ici risquerait peut-être de sembler un idéal bien exigeant, réservé à quelques âmes exceptionnellement pures. Aussi importe-t-il maintenant de souligner un autre aspect qui ne s'ajoute pas seulement au précédent, mais l'éclaire et lui donne son véritable sens.

Parce qu'elle nous fait penser au jugement, l'idée de la mort évoque d'abord pour nous la justice divine. Mais n'est-ce pas l'amour qui nous jugera, et d'un jugement tout de miséricorde? Cette miséricorde, c'est elle encore qui s'exprimera dans le regard de Dieu enveloppant alors notre vie entière : elle ne nous

conduira pas seulement jusqu'à notre dernier soupir, pour nous abandonner à ce moment aux mains de la justice.

Le Dieu avec qui nous avons vécu « côte à côte », comme avec un « allié », nous tournant à chaque instant vers lui pour lui demander aide et soutien, il ne sera pas à l'heure dernière « devant nous », comme un juge et presque un « adversaire ».

Il ne faut pas se représenter le jugement qu'il portera alors comme une revue de tous les actes de notre existence. Nos actes, certes, sont importants : en eux se manifeste, et par eux se forme et s'affermit peu à peu notre attitude intérieure devant Dieu. Mais c'est cette attitude qui compte : lorsque nous paraîtrons en sa présence, Dieu nous verra, simplement, tels que nous serons devant lui.

Et c'est pourquoi le jugement peut être imaginé comme une rencontre d'amour : c'est un regard de Dieu sur cette âme qu'il a formée peu à peu par un long et patient travail de sa grâce, qu'il a entourée de tant de prévenances tout au long de sa vie, en laquelle a mûri peu à peu l'œuvre de son amour. Et c'est l'âme qui, se voyant telle sous le regard de Dieu, découvrant d'un coup ce qu'elle n'avait pu encore que pressentir, rend grâces, dans une joie plénière, pour toute cette divine bonté dont la présence s'était laissé deviner seulement, peut-être, mais qui l'enveloppe maintenant de toute part.

Si l'on se représente ainsi le jugement, on aura une tout autre manière d'examiner sa conscience, non moins exigeante, certes, mais combien plus sereine ; et un tout autre esprit animera cet effort vers un total renoncement, dont nous parlions tout à l'heure. Cet effort, c'est vers l'amour qu'il tend, c'est à lui qu'il veut nous donner sans réserve, c'est à lui qu'il est offert et c'est lui qui le juge : c'est lui qui estime à son prix cette bonne volonté qui le cherche, cette bonne volonté d'autant plus touchante, peut-être, qu'elle s'obstine, sans vouloir jamais désespérer, à toujours recommencer, à reprendre sans cesse une même lutte pour essayer de la faire un peu plus généreuse.

Tout se fera dans la paix et dans la joie, si nous nous considérons nous-même sous ce regard, parce que tout se fera dans la confiance.

Cette confiance, précisément, la mort doit en être l'expression dernière et le suprême témoignage.

Car, de quelque lumière que l'éclaire la foi, la mort n'en est pas moins une épreuve, et une épreuve redoutable. Nul ne saurait affronter son mystère autrement qu'avec gravité. Tout ce qu'elle recèle d'inconnu nous inquiète : nous savons qu'elle n'est qu'un passage, mais ce qui nous attend après ce passage, nous ne pouvons en aucune manière nous le représenter. C'est pourquoi elle demeure toujours quelque chose comme un saut dans le vide, et qui ne se peut aborder sans une vive répugnance, une appréhension, une vraie révolte de la nature.

Pour vaincre tout cela, pour envisager la mort dans la paix, il n'est qu'un seul moyen : essayer d'en faire un suprême témoignage d'amour en en faisant un acte de totale confiance. Se laisser tomber, les yeux fermés, dans les mains du Père, dans son amour, dans sa miséricorde. Et, si l'angoisse demeure, si on ne la peut vaincre tout à fait, l'accueillir comme un moyen de faire cet acte de confiance plus profond, plus total. Comment Dieu n'accueillerait-il pas l'hommage d'un tel acte d'amour; comment cet amour n'en sortirait-il pas dépouillé des impuretés qui le pouvaient encore ternir; comment, peut-être, ne pas remercier Dieu de lui donner cette occasion dernière de se purifier, de s'élever au-dessus de lui-même, en cette ultime préparation à cette rencontre en laquelle tout va s'achever et recevoir sa plénitude?

Mais tout cela ne se comprend que par et dans la confiance, car — et ici encore la façon d'envisager la mort commandera la façon d'envisager la vie tout entière — nul ne peut affronter sans crainte le jugement, se tenir en assurance devant la justice de Dieu; mais nul non plus qui ne puisse offrir à son amour cette bonne volonté, fragile peut-être, mais sincère qu'il demande, que sa grâce soutient et que juge sa toute bienveillante miséricorde.

La foi en cet amour peut seule dépouiller la mort de tout ce qui la rend redoutable, et permettre de l'envisager dans la paix et la sécurité, comme l'ultime acte d'abandon qui mettra son

sceau sur notre vie entière. Et celle-ci s'en trouvera éclairée, placée dans une perspective nouvelle ; il deviendra plus facile de la vivre, vraiment, en espérance.

Et c'est pour cela qu'il importe d'avoir devant la pensée de la mort une attitude vraie : parce que cela nous permet d'avoir devant la vie elle-même une attitude paisible et sereine, inspirée par cette charité sincère qui bannit dehors la crainte.

Dom Georges Lefebvre, O. S. B.

# *La charité, instigatrice de contemplation*

« Des actifs, oui; mais des contemplatifs, à quoi bon? » La réflexion est usuelle, même chez des chrétiens. Elle suggère nettement que l'activisme, le pragmatisme, le rejet des valeurs contemplatives sont, comme maints esprits clairvoyants l'ont relevé, l'un des traits distinctifs d'une certaine mentalité contemporaine. Aussi bien, dans le discours qu'il prononçait à Lisieux le 29 septembre 1957, à l'occasion du soixantième anniversaire de la mort de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, S. Em. le cardinal Ottaviani déclarait-il : « Une des plus graves déviations, de nos jours, c'est la prédominance de l'action[1]. »

Le propos des lignes suivantes vise à tenter de déterminer, dans les perspectives mêmes du christianisme, la place et le rôle de la contemplation. C'est en effet, pensons-nous, faire œuvre opportune que de s'attacher à mettre en lumière, si modestement soit-il, l'idée de contemplation et son exacte intervention dans la vie chrétienne.

## *La charité théologale.*

La vie spirituelle du chrétien trouve son point culminant et, en quelque sorte, son efflorescence suprême dans la charité théo-

1. Cf. *La Documentation Catholique,* 13 octobre 1957, col. 1297.

logale. Cette charité (l'*agapè*, selon le terme dont use le Nouveau Testament) désigne le mouvement affectif fondamental par lequel l'âme surnaturalisée s'attache à Dieu aimé pour lui-même et au prochain aimé en Dieu; elle est la plus grande des trois vertus théologales (1 Co 13, 13).

Dans la langue chrétienne, le mot charité, appliqué au baptisé, n'exprime pas tant une catégorie d'actes, un mode de comportement, que le principe même de la conduite, l'inspiration foncière d'où émane toute la moralité surnaturelle. Saint Thomas d'Aquin synthétise et exprime fidèlement l'enseignement de la Révélation divine relatif à la charité en écrivant : « La charité est une certaine amitié de l'homme avec Dieu »; « la charité, à proprement parler, fait tendre vers Dieu, en lui unissant la volonté de l'homme, de sorte que celui-ci ne vive plus pour lui-même, mais pour Dieu[2] ».

De nos jours, certains chrétiens, inconsciemment sans doute, dégradent la notion de charité qu'ils tendent à vider de son contenu surnaturel et théologal. Ils conçoivent la charité d'abord et surtout comme service du prochain plutôt que comme amour de Dieu. Le R. P. Maurice Giuliani, S. J., citait naguère des témoignages significatifs donnant à penser que, chez nombre de chrétiens fervents d'aujourd'hui, « la charité active paraît primer toute autre valeur religieuse[3] ». Il y a là danger, observait-il très justement, que « la charité elle-même devienne le simple dynamisme de l'homme au service de l'homme[4] ».

## *Charité et contemplation.*

*Tu aimeras Dieu* (Dt 6, 5; Mt 22, 37), ainsi la Bible formule-t-elle le premier commandement, le premier impératif de la charité. Tout amour se définissant comme une complaisance de l'aimant dans l'aimé, la charité nous incline dès lors à nous

2. *Somme Théologique*, IIª IIªᵉ, qu. 23, art. 1; *ibid.*, qu. 17, art. 6, ad 3.
3. *Présence actuelle du Christ*, dans *Christus*, janvier 1954, p. 108.
4. *Ibid.*, p. 110.

complaire en Dieu notre ami. De cette surnaturelle affection de notre volonté à l'égard de Dieu, naît la contemplation, c'est-à-dire le simple et pénétrant regard intellectuel qui s'attarde sur Dieu, car cette complaisance même du vouloir engendre comme un besoin l'attention à Dieu. L'amour, à raison de sa nature propre, suscite en effet une attention privilégiée relativement à l'objet aimé, ainsi que le vérifie l'expérience psychologique universelle attestant que, quand on aime quelque réalité, on est, par le fait même, incité à penser à cette réalité : *ubi amor, ibi oculus*, où est notre cœur, là va notre regard. L'évocation fréquente de l'être aimé est, pourrait-on dire, la loi de tout amour. Qui aime porte souvent son regard ou sa pensée sur l'être aimé; il cherche aussi à toujours le mieux connaître. « Aimer, remarquait Louis Lavelle, c'est désirer de l'objet aimé une vision tous les jours plus ample, plus exacte et plus pénétrante, une vision qui n'en laisserait rien échapper[5]. » Au vrai, l'amour non seulement mobilise la pensée sur l'être aimé, mais encore meut à désirer et rechercher la présence de cet être[6], en vue de réaliser la plus étroite union possible avec lui. En application de quoi, l'amour pour Dieu aboutit, par son mouvement interne, au désir de connaître Dieu plus intimement, de converser avec lui, de lui être étroitement uni et de *demeurer en lui* (1 Jn 4, 16), toutes activités qui définissent la contemplation tant au sens strict où elle signifie regard supra-discursif de complaisance et d'amour sur la vérité possédée qu'au sens plus large où parfois on l'identifie avec ce qu'on désigne communément par l'expression « vie intérieure ». La tendance première de l'amour n'étant pas de servir l'être aimé, mais de se complaire en lui et de s'unir à lui, l'union à Dieu et la vie avec Dieu sont le premier attrait, le besoin le plus profond, le mouvement connaturel et foncier de la charité. La vie d'adhésion à Dieu, c'est-à-dire la vie de contemplation, devient dès lors requête de la charité et exprime la tendance constitutive de cette charité, l'œuvre propre de la charité envers Dieu. Quelles qu'aient

5. *La conscience de soi*, Paris, Grasset, 1933, p. 207.

6. Cf. saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, Ia IIae, qu. 28, art. 1 ; « Amor movet ad desiderandum et quaerendum praesentiam amati. »

été les voies par lesquelles, au cours de l'histoire de la spiritualité chrétienne, se sont dégagées et sont apparues l'idée et la pratique de la contemplation, quel qu'ait été le poids ici des influences helléniques, la contemplation devait tôt ou tard jaillir génétiquement d'une saine et authentique notion de la charité.

Pour reprendre les mêmes pensées différemment et en visant à les porter à un plus grand degré de netteté; l'amour de Dieu, dirons-nous, ne saurait exister en nos âmes sans nous dicter le désir de contempler Dieu de notre mieux. Cette contemplation vers quoi l'amour de Dieu nous incline est inspirée en tout premier lieu non par les consolations ou les joies qu'elle procure, mais par cet amour même. La contemplation chrétienne se situe dans la droite ligne du dynamisme de la charité. Cette dernière est contemplative par une sorte de nécessité de structure. Car la charité *répandue dans le cœur du chrétien par l'Esprit-Saint* (Rm 5, 5) est amitié et l'aspiration fondamentale de l'amitié, son acte propre, c'est de vivre en présence de l'ami, avec l'ami. Or, cette vie en présence de Dieu, cette intimité avec Dieu, se réalisent éminemment par l'application même de notre esprit à Dieu, c'est-à-dire par la contemplation de Dieu et des mystères divins que la foi nous fait connaître. En ce sens, saint Thomas d'Aquin écrit : « L'amour pour Dieu nous incite à contempler Dieu »; « l'amour envers Dieu nous enflamme du désir de contempler sa beauté[7] ». Qu'en matière de contemplation se rencontrent des risques d'illusion, de retour sur soi, d'évasion ou de refuge égoïste à l'abri des rudes labeurs de la vie, cela est certain. Il demeure que, sainement comprise et d'ailleurs susceptible de revêtir des formes très diverses, la contemplation chrétienne exprime une inclination immanente à la charité théologale.

Dans le dessein de préciser comment la charité est ainsi promotrice de contemplation, l'on pourrait dire : 1) la charité dirige et fixe notre esprit sur Dieu; elle suscite en nous la pensée évocatrice de Dieu. C'est la charité qui déclenche le regard contemplatif et l'emporte; elle éveille, oriente, soutient et baigne ce

7. *Somme Théologique,* IIª IIæ, qu. 180, art. 7, ad 1; *ibid.,* art. 1.

regard; 2) bien plus, la charité rend notre pensée scrutatrice relativement à Dieu, car l'amour désire connaître toujours plus profondément son objet; 3) enfin, dans la mesure où l'affectivité est, à sa manière, facteur et même principe de connaissance, en d'autres termes pour autant que l'amour favorise l'intelligence plus plénière de son objet, la charité qualifie intrinsèquement, éclaire et enrichit la contemplation.

C'est d'ailleurs au service de la charité et en sa dépendance qu'interviennent dans la contemplation chrétienne les dons du Saint-Esprit, intervention de souveraine importance, mais que nous pouvons seulement évoquer ici.

Si, se déployant sous l'impulsion et dans l'enveloppement de la charité, la contemplation chrétienne prend source au plus profond du cœur surnaturalisé, c'est en ce même cœur qu'elle s'achève et s'épanouit. En effet, on éprouve de la joie à retrouver l'être aimé et cette joie de la rencontre avive l'amour. Pareillement, à contempler Dieu que nous aimons, nous nous enflammons pour lui d'un amour plus intense. C'est dire que la charité est tour à tour la source jaillissante et le fruit savoureux de la contemplation chrétienne. Inspirée par la charité, la contemplation chrétienne devient nourricière de cette même charité; plus précisément encore, la contemplation constitue, en la vie chrétienne, une activité intellectuelle que l'amour suscite, imprègne et qui s'achève dans l'amour, dans un amour accru.

En son *Traité de l'Amour de Dieu,* saint François de Sales exprime merveilleusement cette doctrine selon laquelle la contemplation procède de la charité, et, par choc en retour, tend à intensifier la charité. « La contemplation, écrit-il, n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines... Le désir d'obtenir l'amour divin nous fait méditer, mais l'amour obtenu nous fait contempler... Nous considérons au commencement la bonté de Dieu pour exciter notre volonté à l'aimer; mais l'amour étant formé dans nos cœurs, nous considérons cette même bonté pour contenter notre amour qui ne se peut assouvir de toujours voir ce qu'il aime. Et, en somme, la méditation est mère de l'amour, mais la contemplation est sa fille... La contemplation couronne l'amour... Car l'amour ayant excité en nous l'attention contemplative, cette

attention fait naître réciproquement un plus grand et fervent amour[8]. »

## *Charité et action.*

Suscitant en nous « l'attention contemplative », la charité — cette même charité — est aussi instigatrice d'action et de service. Car si l'amour provoque l'intimité, il inspire aussi le service de l'être aimé, dans un incessant ajustement aux vouloirs de ce dernier. La charité engendre le don de soi, sous les multiples formes qu'il peut revêtir, au service de Dieu et du prochain, la charité pour le prochain étant la nécessaire et homogène extension de la charité pour Dieu. *Le second commandement est semblable au premier* (Mt 22, 39). Si la charité est élan vers Dieu, semblablement est-elle élan vers les hommes, vers les hommes aimés en Dieu et selon Dieu. Notons-le d'ailleurs : à la charité fraternelle, il faut indéniablement reconnaître une valeur contemplative, une sorte de vertu illuminatrice et comme un pouvoir de nous porter vers Dieu, ainsi que le suggèrent, entre autres textes néo-testamentaires, les affirmations de saint Jean : *Celui qui aime son frère demeure dans la lumière* (1 Jn 2, 10); *aimons-nous les uns les autres, car... quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu* (1 Jn 4, 7).

Il importe cependant de souligner, avec sainte Thérèse d'Avila, que « l'amour chrétien ne consiste pas à répandre des larmes, ni à goûter ces douceurs et ces tendresses que l'on désire ordinairement pour y trouver de la consolation. Il consiste à servir Dieu dans la justice, dans la force d'âme et dans l'humilité[9] ». Le christianisme n'est nullement doctrine de démission ou d'évasion de la vie humaine. La contemplation ne saurait nous dispenser d'aucun de nos devoirs et singulièrement d'aucun de nos « devoirs d'état ». Soucieux de s'unir à Dieu et de converser avec lui, le chrétien ne l'est pas moins d'œuvrer en

8. *Traité de l'Amour de Dieu,* l. VI, ch. III, Éd. d'Annecy, t. IV, pp. 312-313.

9. *Vie par elle-même,* ch. XI. *Œuvres complètes,* Éd. du Seuil, 1949, p. 112.

ce monde au progrès du bien sous toutes ses formes. Le contemplatif chrétien reste altruiste : tout ce qui relève de la charité ne saurait lui être indifférent ou étranger. Car, comme la contemplation, l'action, en climat de grâce, éclôt elle aussi à l'intérieur même de la charité et constitue un signe expressif de cette charité : c'est principalement l'amour que nous portons à Dieu en lui-même et pour lui-même qui nous incite à agir et à nous dévouer [10]. D'autre part, du fait qu'elle se consomme dans la charité, la contemplation chrétienne a forcément pour fruit un accroissement de l'amour envers le prochain.

Et précisément, le dévouement à autrui, sous ses diverses modalités, depuis l'exercice de la miséricorde corporelle jusqu'à celui de la charité apostolique, ce dévouement, disons-nous, à condition qu'il procède de motifs surnaturels et se maintienne, sans dévier, sous cette animation, est un critère de l'authenticité chrétienne de l'union à Dieu et de la contemplation. *Probatio dilectionis, exhibitio est operis,* « la preuve tangible de l'amour, c'est l'accomplissement des œuvres », affirme saint Grégoire le Grand [11], en pleine consonance avec la parole de Jésus : *Si vous m'aimez, vous mettrez mes commandements en pratique* (Jn 14, 15). Ces vues rejoignent ce qu'écrit un bibliste à propos de l'agapè du chrétien : « Rien n'est moins platonique, rien n'est plus exigeant que l'agapè dans la langue de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'amour de charité... dit, de soi, manifestation et preuve. Aimer d'agapè, c'est montrer de l'amour [12]. »

## *Contemplation et action selon le christianisme.*

On le voit, selon le christianisme, contemplation et action procèdent de la même et unique charité théologale.

10. Cf. saint Thomas, *Qu. Disp. de Caritate,* art. 4, ad 8 : « Principium vitae activae praecipue est amor Dei in se ipso. »
11. *Hom. XXX in Evang.,* P. L., t. 76, col. 1220.
12. C. Spicq, O.P., *La morale de l'agapè selon le Nouveau Testament,* dans *Lumière et Vie,* mai 1955, p. 107.

Exercée selon la plénitude de l'esprit chrétien, l'action ne s'oppose pas à la contemplation, mais la manifeste et la traduit en actes. La contemplation chrétienne provoque à coopérer dans le temps, par de multiples réalisations bienfaisantes, au mouvement même de l'agapè divine auquel elle participe. Ainsi l'agir du chrétien se trouve assumé dans le courant de charité par lequel saint Jean définit Dieu (1 Jn 4, 8). Il appartient au christianisme d'avoir conçu l'action comme procédant de la charité, au même titre que la contemplation, et donc comme ne constituant pas l'affaiblissement de cette dernière, ainsi que l'entendait l'hellénisme, mais bien plutôt son accomplissement.

Dès lors, il apparaît que la contemplation ne doit pas être une réalité extraordinaire et exceptionnelle, réservée à une élite de fidèles. Au titre d'expression de la foi et de la charité, elle se situe dans l'économie normale de la vie chrétienne, en étant d'ailleurs susceptible de formes très variées et aussi de divers degrés d'épanouissement[13]. En ce sens, saint Thomas d'Aquin professe : « Tout chrétien établi dans la voie du salut est tenu de s'adonner, dans une certaine mesure, à la contemplation, puisque le précepte s'adresse à tous : *Faites repos et considérez que je suis Dieu* (Ps 45, 11); sur cela porte aussi le troisième commandement de la Loi[14]. » Il reste qu'une vie rigoureusement contemplative requiert une spéciale vocation, avec un aménage-

13. Dans son ouvrage, *La vie contemplative est-elle possible dans le monde?* Desclée, 1952, Mlle A.-M. Goichon écrit (p. 20 en note) : « La contemplation et l'union à Dieu qui s'opère en elle sont vraiment hors des prises de l'homme, et entièrement libres du côté de Dieu. » Sans doute est-il légitime de considérer la contemplation comme un don que Dieu accorde à ceux qu'il lui plaît de favoriser de cette grâce. Pour nous, adoptant la perspective et la terminologie de saint Thomas d'Aquin, nous préférons envisager la contemplation comme s'inscrivant dans la droite ligne de la vie théologale et donc, en ce sens, comme étant à la portée de tout chrétien, quoi qu'il en soit, par ailleurs, de ses formes les plus élevées, communément qualifiées de « mystiques ».

14. « Omnis christianus qui in statu salutis est oportet quod aliquid de contemplatione participet, cum praeceptum sit omnibus : « Vacate et videte quoniam ego sum Deus », ad quod etiam est tertium praeceptum Legis. » Saint Thomas, In Lib. III Sent., d. 36, qu. 1, art. 3, ad 5. — Le *tertium praeceptum Legis*, mentionné en ce texte, est relatif à la sanctification du sabbat, cf. *Somme Théologique*, Ia IIae, qu. 100, art. 5.

ment approprié des conditions mêmes de l'existence, et donc ne saurait être que l'apanage d'un petit nombre de fidèles.

Car des vocations contemplatives sont légitimes. De telles vies, par leur intégration dans la Communion des saints, se reversent d'ailleurs en exemples, en mérites et en grâces sur l'Église et le monde entier. Une appréciation des choses en valeur absolue oblige même à dire, comme l'enseigne expressément saint Thomas, que « la vie contemplative est, en soi, meilleure que la vie active » et qu' « il est plus agréable à Dieu de nous voir appliquer notre âme et celle des autres à la contemplation qu'à l'action[15] ». Au reste, le zèle des apôtres qui œuvrent dans les labeurs de l'action doit viser à rapprocher de Dieu les âmes, à les unir à Dieu — et ceci dès ici-bas — dès lors et pour autant à les rendre contemplatives.

Réserve étant donc faite de la pleine légitimité et de la haute bienfaisance des existences contemplatives dans l'Église, il faut dire qu'à considérer la vocation commune des baptisés, la charité théologale exerce en la vie chrétienne une double fonction : fonction contemplative et fonction active. Amour contemplatif et amour réalisateur, tel est le double office de la charité. Aussi ni la contemplation ni l'action ne peuvent-elles être vécues conformément à l'exigence chrétienne sans que chacune de ces activités ne comporte une part de l'autre. « Personne, observe saint Augustin, ne doit être contemplatif en telle manière que, dans cette contemplation même, il ne se soucie d'être utile au prochain; personne, non plus, ne doit s'adonner à l'action en telle sorte qu'il ne cherche pas à contempler Dieu[16]. » Cette remarque du Docteur d'Hippone suggère que, pour nécessaire qu'elle soit, cette double fonction de la charité ne doit pas être conçue comme s'effectuant en un rythme d'alternance, selon un style de vie où la contemplation et l'action s'entraveraient mutuellement. De même faut-il éviter l'unification trop facile qui consisterait à ordonner la contemplation à l'action et, de ce fait, à

15. *Somme Théologique,* IIª IIªe, qu. 182, art. 1; *ibid.,* art. 2, ad 3.

16. « Nec sic quisque debet esse otiosus, ut in eodem otio utilitatem non cogitet proximi; nec sic actuosus, ut contemplationem non requirat Dei. » *De Civitate Dei,* l. XIX, ch. XIX; P. L., t. 41, col. 647.

dégrader la contemplation au rang de moyen d'action. Bien plutôt, l'activité extérieure doit effluer elle-même de l'adhésion à Dieu et, ainsi, venir non se substituer à la contemplation, mais s'y adjoindre. Ceci s'impose, car le service du prochain, sous peine de perdre sa qualité théologale, requiert de s'enraciner perpétuellement dans un regard sur Dieu. D'ailleurs, pour autant qu'il procède vraiment de la charité et qu'il se maintient sous cette haute inspiration, le dévouement aux autres prend valeur d'exercice de vie théologale, et donc porte l'esprit sur Dieu, entretient et nourrit l'union à Dieu. Mais, à raison de la débilité de la nature humaine, il est malaisé de ne point quitter la présence à Dieu en s'adonnant à des occupations souvent très absorbantes. Aussi les œuvres actives entraînent-elles ordinairement quelque déperdition de vie intérieure. Il convient alors de se renouveler dans les « temps forts » de la contemplation et de l'union à Dieu. La vie chrétienne atteint son plus haut sommet quand on intègre le plus possible dans l'union à Dieu les activités relatives au service de Dieu et du prochain, et quand, réciproquement, on fait concourir la ferveur de l'union au plus généreux accomplissement de ce service. De la sorte, c'est de l'union à Dieu et de la contemplation que surabondent ou surefluent, au moins quant à la manière dont elles sont accomplies, les œuvres actives, et ces dernières, en retour, selon l'intensité de leur animation théologale, concourent à l'union avec Dieu. En se livrant, quand le devoir le demande, à l'action, on quitte les conditions et la tranquillité de la contemplation plus que la contemplation elle-même, qui reste, à la fine pointe de l'esprit, la source vive d'où procèdent et où s'alimentent les activités extérieures, et en laquelle celles-ci, d'une certaine manière, se reversent. On demeure, dès lors, uni à Dieu au milieu même des occupations consacrées aux tâches familiales, professionnelles, sociales, apostoliques, etc., bref, consacrées à l'action et destinées, en définitive sinon toujours immédiatement, à porter les autres vers Dieu. Quand, à force de fidélité à la grâce, l'âme atteint ces hauteurs et s'y maintient, contemplation et action se compénètrent, en la vie chrétienne, au point de tendre à devenir indiscernables l'une de l'autre.

Une telle unification, chez certains saints, de la contempla-

tion et de l'action, forçait l'admiration du philosophe Henri Bergson. En cette suprême harmonisation, il se plaisait à saluer ce qu'il nommait « le mysticisme complet ». « Ni dans la Grèce, ni dans l'Inde antique, a-t-il écrit, il n'y eut de mysticisme complet... Le mysticisme complet est celui des grands mystiques chrétiens[17]. »

Concluons ces réflexions en soulignant que l'application de soi-même à la contemplation représente l'une des expressions majeures de notre amour pour Dieu. En christianisme, la contemplation tire sa singulière excellence de ce qu'elle est l'œuvre — l'œuvre primordiale — de la charité et, dès lors, l'une des formes les plus hautes du retour de l'homme vers Dieu en Jésus-Christ. L'attitude contemplative est caractéristique de l'âme humaine, ainsi qu'en témoigne l'histoire des plus nobles civilisations. C'est une des grandeurs du christianisme non seulement de faire droit à une telle attitude, mais de la susciter, en la portant d'ailleurs à son maximum de pureté, de beauté et aussi de fécondité sociale.

Cependant, parce que, sur terre, l'accession à Dieu se réalise par l'amour plus que par la connaissance[18], la perfection chrétienne ne se mesure pas ici-bas à la contemplation, mais au développement et à la vigueur de la charité, à la conformité au bon plaisir de Dieu; l'acte de charité l'emporte en valeur sur l'acte contemplatif proprement dit. Aussi doit-on, quand le devoir ou les circonstances le requièrent, préférer aux exercices contemplatifs le service du prochain, encore que l'idéal soit de tendre à concilier au mieux avec la contemplation les nécessaires activités de serviabilité et de dévouement. « Où il y a plus d'amour, il y a plus de perfection », disait saint François de Sales aux Visitandines de Lyon, l'avant-veille de sa mort[19]. Semblable-

17. *Les deux sources de la morale et de la religion,* Alcan, Paris, 28e éd., pp. 242-243.

18. Cf. saint Thomas, *Somme Théologique,* Ia IIae, qu. 66, art. 6 : « (Caritas) se habet propinquius ad objectum quam aliae (virtutes theologicae) »; *ibid.,* IIa IIae, qu. 27, art. 4, ad 2 : « Dilectio Dei est majus aliquid quam ejus cognitio, maxime secundum statum viae »; *Contra Gentiles,* l. III, c. 116 : « Homo potissime adhaeret Deo per amorem. »

19. Cf. *Les Vrays Entretiens Spirituels,* Éd. d'Annecy, t. VI, append., p. 429.

ment, sainte Thérèse d'Avila assure : « Le progrès de l'âme ne consiste pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup[20]. » Sans doute est-ce la même doctrine que Louis Lavelle entendait exprimer en cette belle pensée : « Nous devons nous proposer comme unique tâche de réduire toute la pratique de nos vertus et de nos actions au seul amour[21]. » Il semble toutefois que sur ce thème de la prévalence de l'amour ici-bas, rien ne pourrait être avancé de plus net et de plus vigoureux que les lignes suivantes de saint Thomas d'Aquin, si lourdes de signification et si révélatrices de l'essence même du christianisme : « Celui qui (au Ciel) participera le plus à la lumière de gloire est celui qui (sur terre) a le plus de charité... Ainsi, celui qui aura plus de charité verra Dieu plus parfaitement, et il sera plus heureux[22]. » Le prix de l'authentique contemplation chrétienne vient précisément de ce qu'elle constitue une expression insigne de la charité et de ce qu'elle peut conduire l'âme avec puissante efficacité à la perfection de cette même charité.

Joseph Lemarchand, O. P.

20. *Les Fondations,* ch. v. *Œuvres complètes,* éd. citée, p. 1099.
21. *Quatre Saints,* Albin Michel, 1951, p. 200.
22. *Somme Théologique,* Ia, qu. 12, art. 6.

# D'Eugénie Smet à la bienheureuse Marie de la Providence

Qu'il s'agisse de l'Église, dans le développement millénaire de son histoire, ou de l'une de ces cellules vivantes qui, en s'agglomérant et se coordonnant, contribuent à donner au Corps mystique du Christ toutes ses dimensions dans l'espace et dans le temps, une même loi manifeste, aujourd'hui comme hier, son étonnante constance.

A chaque époque, nous voyons se renouveler le mystère et le prodige des débuts de notre christianisme, un mystère d'échec et une succession de miracles que saint Paul se plaisait à décrire aux Corinthiens comme devant être la règle même de toute leur vie et de toute notre histoire.

« Tandis que, leur écrivait-il, les Juifs réclament des miracles et les Grecs recherchent une sagesse, nous, nous proclamons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, un Christ Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu. Car la folie de Dieu, continuait-il, est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes. C'est pourquoi, ce qui paraît fou dans le monde, Dieu l'a choisi pour faire honte aux sages; et ce qu'il y a de faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour rendre honteux les forts. Ce qui, dans le monde, est sans naissance et ce qui est méprisé, voilà ce que Dieu a choisi; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu. »

Sans doute, aux yeux des hommes, cette petite Eugénie Smet

que l'Église aujourd'hui proclame bienheureuse, sous le nom de Mère Marie de la Providence, n'était pas dépourvue de riches dons naturels : elle était d'honorable et bourgeoise famille ; elle fut, dès sa naissance à Loos, en 1825, et pendant les années radieuses qu'elle passa au pensionnat du Sacré-Cœur à Lille, une enfant chérie des hommes et de Dieu. Elle est brillante, jeune fille entourée. Elle obtient tout ce qu'elle demande. Elle voit exaucer ses prières d'enfant gâtée, même la plus candidement désinvolte, telle celle-ci, à propos d'une cérémonie où elle ne pourra pas participer, faute de la robe convenable : « O ma chère Providence, vous savez bien que j'attends tout de vous, depuis une épingle jusqu'au ciel. Envoyez-moi ma robe blanche et je vous aimerai toujours. » Contre toute attente, la robe blanche était au rendez-vous, mais Eugénie Smet ne fut pas ingrate : « Mon Dieu, dit-elle, vous êtes ma Providence, ah! si je pouvais être la vôtre! »

Très tôt, elle pense se donner toute à Dieu. Très tôt, à sept ans, elle pense à travers ses jeux d'enfants, aux âmes captives qu'un acte d'amour pourrait libérer. La pensée de servir à libérer les âmes du Purgatoire est entrée dans sa vie, elle n'en sortira jamais.

Mais c'est par des cheminements obscurs, détournés, qu'elle aboutira finalement à fonder cette Congrégation des Religieuses Auxiliatrices des Ames du Purgatoire, qui nous apparaît aujourd'hui, après un siècle, déjà présente aux cinq parties du monde, en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie, comme dans la vieille Europe, où se répandent et se développent ses établissements.

Mais pour cela, il lui faudra d'abord renoncer à tout ce qui fit la joie de sa jeunesse : sa famille tant aimée, la belle maison de Loos qu'embaumaient les roses du jardin paternel. Il lui faut aussi renoncer à ses activités charitables où elle n'a guère connu, jusqu'alors, que des réussites.

*
* *

En 1855, voilà près d'un siècle, Eugénie Smet a trente ans. Elle en a passé sept comme pensionnaire au Sacré-Cœur de Lille

(1836-1843), puis elle a repris sa place au foyer familial, dans cette maison vaste et cossue de Loos-lès-Lille où son père, Henri Smet (1791-1870), et sa mère, Pauline de Montdhiver (1796-1872), élèvent leurs six enfants, un garçon, cinq filles. A cette époque, il n'est pas question pour une jeune fille de bonne famille d'autres perspectives que le mariage ou le couvent. En attendant, le temps se partage entre les réunions de famille et les œuvres paroissiales. Eugénie s'y montre riche d'initiative et de dévouement. Elle n'a pas sa pareille pour organiser des loteries au profit des petits Chinois de la Sainte-Enfance, ou secourir les pauvres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

Mais l'intuition précoce qui oriente sa générosité vers les âmes souffrant au purgatoire continue d'occuper sa pensée. Peu à peu, mûrit en elle le projet d'une association de prières et de sacrifices pour les âmes du purgatoire. Le 1er novembre 1853, pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, elle demande à Dieu que, si ce projet lui agrée, à la sortie du Salut, une de ses amies vienne lui parler du purgatoire. En sortant de l'église, son amie Thérèse Petit l'aborde en lui disant : « J'ai promis de faire tout en union avec toi, pendant le mois de novembre, pour les âmes du purgatoire. »

Encouragée, elle pense à créer non plus une association, mais une communauté consacrée au même but. Elle demande alors à Dieu cinq nouveaux signes : la réussite de l'association de prières ; la bénédiction du Saint-Père par écrit ; l'approbation de l'archevêque de Cambrai ; la rencontre de cinq personnes s'unissant à elle pour cette fondation et celle d'un prêtre inconnu animé de la même pensée.

Et voici que tout s'accomplit. L'association de prières et de sacrifices pour les âmes du purgatoire connaît une étonnante réussite : quinze cents membres en janvier 1854, six mille en 1855. Alors que l'archevêque de Cambrai refusait son approbation aussi bien à l'Association qu'au projet de Congrégation, voici que le pape Pie IX lui donne, le 7 juillet 1854, par écrit, sa bénédiction qui entraîne l'approbation de l'archevêque, puis celle des évêques de Belley et de Soissons. En octobre 1855, elle se trouve mise en relation par Mlle Lardin avec un vicaire de Saint-Merry, l'abbé Largentier, qui, précisément, organise une

communauté destinée à « prier spécialement et exclusivement pour les trépassés. »

Eugénie redoute la réaction de ses parents et voici qu'au cours d'une conversation avec ses filles, Mme Smet lui dit : « Ah! ma chère enfant, je suis bien sûre que tu finiras par te faire religieuse. Fonde donc un ordre pour les âmes du purgatoire. »

Le 19 janvier 1856, Eugénie Smet débarque dans un Paris froid, gris et triste. A la gare, elle trouve le groupe hétéroclite de curieuses personnes assemblées par le vicaire de Saint-Merry. Une seule lui est déjà connue : Eugénie Lardin. Les autres? Guindées dans leur vêtement du dimanche, et combien diverses : une ancienne trappistine, une bonne vieille Bretonne, deux filles de service, une veuve.

Le soir même, dans cet étroit et sordide logement de la rue Saint-Martin qu'emplit la rumeur des Halles, si étroit qu'on a peine à y tenir, elle découvre qu'on y mange rarement à sa faim. Elle constate aussi, et c'est plus troublant, que ses projets ne coïncident pas, mais pas du tout, avec ceux de l'abbé Largentier. Prise de panique, elle songe à repartir aussitôt. Mais son amie, Eugénie Lardin, la fait entrer d'aventure à Notre-Dame-des-Victoires. Elle y décide de commencer une neuvaine pour connaître le désir de Dieu.

Trois jours plus tard, le 22 janvier 1856, la voilà devant l'archevêque de Paris, Mgr Sibour. En attendant d'être introduite, elle a grand-peur. Candidement, elle demande à Dieu : « Faites qu'il sourie! » Elle est accueillie par un archevêque souriant. Bien plus, à la fin de l'entretien, il conclut : « Dites hautement à la ville de Paris que vous avez la tête et le cœur de l'archevêque pour votre œuvre. Et si vous avez besoin d'appui et de conseil, je suis là. »

C'était s'engager beaucoup, car cette fondatrice de trente et un ans n'avait, pour réaliser son projet, ni maison, ni ressources, ni constitutions, ni même un groupe cohérent de solides compagnes unies par un même idéal. Mais, comme elle, l'archevêque sentait l'appel et la garantie de la Providence divine.

Cela n'empêchera pas que demeure entier le dessein de Dieu qui est de sauver le monde par la croix. Celle de Marie de la Providence va se faire de plus en plus pesante. Finie, désormais,

pour elle, cette vie pure et charitable certes, toute dévouée aux bonnes œuvres, paroissiales et missionnaires, mais dans l'aisance, la joie, les consolations spirituelles, l'affection et le soutien d'une famille bourgeoise, le sourire de Dieu et l'amitié de toute une paroisse.

Si l'accueil de l'archevêque l'a réconfortée, elle se trouve en conflit avec l'abbé Largentier qui l'a fait venir à Paris. Du moins, elle est soutenue par le curé de Saint-Merry, M. Gabriel, le meilleur des hommes, un vrai père, mais quelque peu original et autoritaire. Lors des journées de 1848, on l'avait entendu au Club de Chaillot prononcer des paroles qui déchaînèrent l'enthousiasme de la foule en émeute. C'était un ami du peuple, mais non moins un vrai prêtre de Jésus-Christ. Entendons-le plutôt parler aux premières Auxiliatrices : « Il n'est pas nécessaire d'être religieuses, mais il est nécessaire pour être sauvées d'être chrétiennes, et vous ne serez chrétiennes qu'à la condition d'avoir l'esprit de Jésus, c'est-à-dire un esprit d'immolation, de renoncement, d'abnégation. »

Le 26 janvier, par l'intermédiaire d'une amie de Lille, Eugénie Smet entre en relation avec la vicomtesse Jurien de la Gravière, non moins originale que pieuse et généreuse, d'une fortune considérable. Celle-ci lui fait connaître un sage dominicain, le R. P. Aussant, qui va devenir son guide spirituel. Alors qu'Eugénie, revenue à Loos dans sa famille, hésite encore devant les difficultés qui retardent et encombrent la réalisation de son premier projet, c'est le P. Aussant qui la décide : « Quittez donc tout, même ces pauvres, ces bonnes œuvres, ces parents et tout cela qui n'est pas Dieu et Dieu seul : désormais, c'est Dieu seul que vous devez aimer et servir. »

Revenue à Paris, le 25 mars, elle trouve la petite communauté de la rue Saint-Martin dans le plus grand désarroi. Les ressources manquaient. On économisait jusqu'à l'eau. Le logement était non seulement sordide, mais trop étroit. Alors le P. Aussant dit à Mlle Smet : « Parcourez la rue de Sèvres, la rue de Vaugirard et la rue du Cherche-Midi. C'est dans une des rues transversales que vous trouverez la maison qui vous est destinée. Marchez résolument et lorsque vous sentirez au fond du cœur quelque chose qui vous dira : tournez, vous tournerez. »

Suivant la rue du Cherche-Midi, elle se sent poussée à tourner au coin de la rue de la Barouillère et découvre, au numéro 16, une maison avec l'écriteau : « A vendre ou à louer. » Mais où trouver les quatre mille francs nécessaires au loyer, si toutefois le propriétaire acceptait de louer alors qu'il préférait vendre? Pendant des semaines on va chercher la solution de problèmes apparemment insolubles. Le Curé d'Ars fera dire le 5 mai : « Les croix sont des fleurs qui bientôt donneront leur fruit. Cette communauté ne peut manquer de réussir. »

Le 19 juin 1856, le bail était signé et la petite communauté quittait la rue Saint-Martin pour s'installer définitivement rue de La Barouillère. Elles étaient dix. Prier, souffrir, agir pour les âmes du purgatoire, c'était tout leur programme. Le 17 juillet, Mgr Chalandon, évêque de Belley, bénissait la chapelle, et, peu après, l'archevêque de Paris venait visiter et encourager ces pauvres débuts.

Mais déjà les appuis qui les favorisèrent vont disparaître. C'est d'abord le R. P. Aussant qui se meurt le 26 septembre 1856. Ce sera Mgr Sibour, assassiné à Saint-Étienne-du-Mont le 3 janvier 1857. Puis M. Gabriel, leur supérieur ecclésiastique depuis 1856, va périr en mer, juillet 1866.

Il avait été doublé, à partir de 1857, par un jésuite de la rue de Sèvres, le R. P. Basuiau qui sera pour la fondatrice, désormais nommée Mère Marie de la Providence, un guide austère, certes, mais sûr et dévoué. Elle lui avouera certain jour : « Mon Père, votre manière de dire me donne des crampes d'estomac, même quand j'y repense! » Elle l'appelle « barre de fer », ce qui ne l'empêche pas — c'est assez féminin et très humain — de se désespérer quand, tout à coup, sans l'avoir prévenue, il part en Chine, sans retour, un jour de mars 1865.

Cependant, sous cette direction, la pauvre Mère Marie de la Providence ne se reconnaît plus. « Je n'aurais jamais pensé que j'aurais pu devenir comme cela, il y a autant de différence qu'entre du noir et du blanc. » Elle a bridé ses élans affectifs, elle a discipliné son besoin naturel d'activité, comprimé ses initiatives débordantes. Mais, de surcroît, elle se sent terriblement désolée, seule, sans goût dans ses exercices de piété, même devant le Tabernacle et dans ses communions. Il lui arrivera de dire : « Si

j'ai fondé un ordre de souffrance, j'ai bien réussi, car réellement, j'ai l'agonie dans l'âme. »

Autour d'elle, cependant, on n'en sait rien, elle n'en montre rien. Pour son entourage elle n'est que sourire et gaieté. Son tourment n'est que pour elle. Mais ce n'est pas seulement d'un vide du cœur et de l'esprit qu'elle souffre. Son pauvre corps épuisé de fatigue, de jeûnes, de veilles, sera finalement rongé par un cancer qui lentement, va se généraliser, envahir tout l'organisme, la mettre pendant sept ans à la torture, ce qui ne l'empêchera pas de poursuivre son œuvre.

***

Mais quelle est cette œuvre, cette œuvre à laquelle elle s'est donnée dans l'obscurité de la foi et ensuite dans la souffrance de tous les jours ?

Jamais Marie de la Providence n'a longuement écrit ni ses pensées sur le Purgatoire, ni une théorie des Auxiliatrices. Elle a très simplement pris conscience que, parmi les nombreuses Congrégations de l'Église, aucune n'était spécialement consacrée à la délivrance des âmes du purgatoire. Cette pensée des âmes captives à délivrer l'a saisie toute jeune fille, alors qu'elle s'amusait à emprisonner des papillons dans un filet de gaze. « Depuis dix-huit ans, dira-t-elle, je n'ai pas eu d'autre pensée que leur délivrance. »

Avec l'Église, en bonne chrétienne, elle croit que les âmes ont, même après leur mort, à se purifier de tout ce que le péché a laissé en elles d'incompatible avec la sainteté de Dieu qu'elles aspirent à contempler et aimer éternellement, mais qu'elles doivent attendre; et elle croit aussi que, solidaires et responsables les uns des autres, nous pouvons aider ces âmes en les faisant participer aux mérites de nos prières et de nos bonnes actions, mais, d'abord et avant tout, en appliquant à leur soulagement le sacrifice du Christ par le moyen de la Messe célébrée à leur intention.

Cependant, parmi les moyens d'aider les âmes captives, très vite Eugénie Smet a senti qu'il fallait joindre à la prière et à la souffrance les œuvres de miséricorde : « *Prier, souffrir, agir pour*

*les âmes du Purgatoire* » : ainsi on irait d'un même mouvement « aux plus délaissés de ce monde et de l'autre ».

La même charité qui s'applique à faire du bien aux vivants servirait aussi à libérer les âmes du Purgatoire. Un seul et même amour irait « des profondeurs du purgatoire aux extrémités de la terre ».

Lorsqu'il eut connaissance du premier projet d'Eugénie Smet, en 1855, le saint Curé d'Ars lui avait fait dire : « Cette Œuvre est une pensée d'amour jaillie du Cœur de Jésus. » Et c'est bien ainsi qu'Eugénie Smet l'avait compris dès le premier abord. Elle n'a jamais eu d'autre projet que de faire la volonté de Dieu.

Mais comment aimer Dieu sans aimer tous ceux que Dieu a aimés au point de leur donner son Fils? Saint Jean Chrysostome nous dit : « Dieu cherche des associés à son amour. Aime-moi, dit-il, et moi je t'aimerai encore plus. Si tu aimes ceux que j'aime, alors je me croirai moi-même aimé de toi sincèrement. » Point d'amour sincère de Dieu si nous n'aimons sincèrement tous ceux qu'il aime.

Mais pourquoi limiter notre amour des humains à cette terre et à ce temps? Si Jésus est descendu aux enfers, c'est bien pour nous montrer que son œuvre rédemptrice remonte le temps et s'étend à tous ceux qui l'ont devancé, y compris le premier Adam et la première Ève.

A cette universelle rédemption qui concerne tous les temps, les hommes d'aujourd'hui comme ceux d'hier, donc les morts comme les vivants, ceux d'ici-bas et ceux d'au-delà, tous les chrétiens se doivent de coopérer.

C'est ce que déclarait saint Paul dans son épître aux Colossiens : « Ce qui manque en ma chair aux souffrances du Christ, je le comble à mon tour pour son Corps qui est l'Église. »

Pour une part, la rédemption n'atteint toutes ses dimensions que par la libre coopération des hommes de tous les temps à leur propre salut et à celui des autres. C'est essentiellement une œuvre d'amour inspirée de l'amour du Christ et de cette *philanthropie* de Dieu dont parle saint Paul. Elle tend, par tous les moyens convenables, à travailler au salut, au bonheur de tous les humains, car ainsi elle offre à Dieu le plus beau témoignage d'amour.

Cette théologie, Marie de la Providence ne l'a pas écrite, ne l'a guère prêchée. Elle s'est appliquée de toute son âme à la vivre.

Elle y fut aidée, après le trop viril ou trop austère P. Basuiau, par le R. P. Olivaint qui, de 1886 à sa mort, le 7 février 1871, la guidera non moins sûrement mais plus suavement. Dès le début, il lui dit : « Il faut retrouver votre initiative et votre personnalité. Il faut vous servir de votre nature spontanée pour attirer les âmes à Dieu. »

C'est bien ce qu'elle fit. On dira d'elle : « Elle est la vie et la joie de la maison, toujours calme, sereine, la plus gaie en récréation ». Cela lui permet de dire à ses filles : « Servons Notre-Seigneur avec dilatation, avec joie. Voyez le soldat français comme il monte à l'assaut en chantant! Servons Notre-Seigneur du moins à la française. » Et quand ses souffrances l'accablent, elle redit : « Allons, vive la Croix et faisons de la joie par amour de Notre-Seigneur. »

Dans ce climat d'épreuves, de souffrances surmontées dans la joie que nourrit l'amour, l'œuvre accomplie nous émerveille. A partir du groupe hétéroclite et médiocre qu'elle trouva rue Saint-Martin, en débarquant le 19 janvier 1856, elle rassemble et organise une équipe unanime qui devient la Congrégation des religieuses Auxiliatrices des Ames du Purgatoire approuvée par l'archevêque de Paris, le Cardinal Morlot, puis par celui de Nantes et finalement par le pape Pie IX, le 24 août 1869.

A cette date, le jeune institut a déjà trouvé la forme propre de son apostolat. Il veut « aller aux plus délaissés de ce monde et de l'autre ». Ayant inauguré la visite et le soin à domicile des pauvres, le 2 juillet 1856, elles avaient, en mars 1859, déjà visité et soigné cent vingt-neuf malades, dont quarante-sept étaient morts, soixante-quatre guéris, cinquante-deux convertis. A leur chevet, elles avaient passé cinq cent soixante et onze nuits.

Le 4 août 1867, un évêque missionnaire, Mgr Languillat, vicaire apostolique du Kiang-Nan, de passage à Paris, expose les besoins de sa mission aux Auxiliatrices. Trente s'offrent à partir. Une demi-douzaine s'embarquent en octobre pour Shanghaï. C'est le début d'un apostolat missionnaire qui va étendre l'ho-

rizon des Auxiliatrices « des profondeurs du Purgatoire aux extrémités de la terre ».

Que ce soit en Chine où elles demeurent, aujourd'hui encore, grâce à la fidélité des authentiques Chinoises qui sont entrées dans leur Congrégation ; que ce soit au Japon où leur Noviciat est florissant, que ce soit au Canada, au Mexique, aux États-Unis, au Ruanda-Urundi, à Makassar ou dans les cités d'Europe, elles s'offrent à « aider à tout bien », s'empressant à soulager toutes les misères, celles de l'âme comme celles du corps, infirmières, auxiliaires familiales, jardinières d'enfants, mais aussi bien catéchistes, auxiliaires du clergé, maîtresses d'école, car tout le bien qu'elles peuvent faire par amour des vivants bénéficie également à ces âmes qui, faute d'avoir assez aimé, attendent encore que, par l'entremise d'un vivant, Dieu leur fasse miséricorde.

M. Riquet, S. J.

# CENTENAIRE DE LOURDES

## *Les livres*

Trois traits caractérisent à première vue la littérature du centenaire.

Elle est abondante : une bonne centaine de volumes cette année. Si *La Vie Spirituelle* avait tout reçu, la tâche serait impossible... (Le recenseur a seulement veillé à ce que rien d'important ne manque.)

Elle est illustrée. Par rapport aux ouvrages du cinquantenaire, le progrès est immense. Et il y a sur ce terrain de très belles réalisations. Malheureusement, à peu d'exceptions près, pas de rapport significatif entre texte et illustration. Auteurs et photographes semblent avoir été engagés séparément, et n'avoir que rarement cherché et trouvé la rencontre du texte et de l'image (de la parole et du signe) qui offrirait de si grandes ressources... Le musée imaginaire de Malraux n'a pas encore fait école.

Enfin, cette littérature est systématiquement bien-pensante[1]. C'est assurément un progrès sur le temps où l'anticléricalisme tenait le haut du pavé. Le climat où l'athée essaie de parler en croyant vaut mieux que celui où le croyant était porté à cacher sa foi. Mais cet avantage a son revers dont mieux vaut être conscient. Le public catholique représente pour l'édition une clientèle qui paraît, jusqu'ici, inépuisable. Il est donc tentant

1. On serait tenté d'ajouter : elle est préfacée sans que la qualité du livre soit en rapport significatif avec l'autorité du préfacier. Certains cas particuliers inviteraient même à se demander si on n'a pas été chercher si haut pour couvrir une particulière médiocrité, la préface jouant alors le rôle de ces tapisseries destinées à cacher de leur splendeur des murs lépreux.

de produire à son intention des fabrications qui lui plaisent en le flattant jusque dans ses petits côtés et son mauvais goût. On entretient ainsi la masse dans une religiosité médiocre; on l'endort dans une facilité de croire (non théologale) qui peut avoir des réveils redoutables. Dans le domaine qui nous intéresse ici, on mêle vrais et faux miracles, vraies et fausses paroles de Bernadette et de la Vierge : à titre d'exemples : la parole prêtée par maints ouvrages à Notre-Dame : « J'y répandrai mes grâces » provient d'une visionnaire sans crédit (Marie Courrech), et non de Bernadette; et la parole qu'on prête à cette dernière : « Je regardais tant que je pouvais » n'est qu'une création littéraire, d'ailleurs fort bien venue. Périodiquement, l'expansion d'erreurs caractérisées (aridité du sol d'où la source jaillit le 25 février 1858, asepsie de l'eau de cette source, même polluée par les microbes) donnent aux anticléricaux l'occasion d'attaques efficaces, aux croyants surpris dans leur bonne foi, de pénibles désillusions. Et que dire de tant de thèmes non chrétiens qui semblent avoir leur place obligée dans la littérature de Lourdes : mauvaise foi et mauvaises intentions prêtées gratuitement au commissaire Jacomet ou au préfet Massy; confusion entre foi et sentimentalisme religieux, entre la croissance spirituelle de Lourdes, et celle des buildings et du commerce...

J'ai reculé le moment d'entrer dans le vif des recensions : tâche redoutable pour qui a tenté d'aller jusqu'au bout des exigences du sujet, et comme un musicien à l'oreille trop sensible entend partout des fausses notes. Il serait pourtant déplaisant de faire étalage de ces réactions. Ce serait, selon une apparence inéluctable, vouloir profiter de la situation de « critique » pour nuire à des « concurrents ». J'ai assez à me faire pardonner d'avoir renouvelé, en plein centenaire, un sujet apparemment tout fait[2] pour me ranger à un parti pris de bienveillance.

Trois raisons justifient et corroborent, d'ailleurs, cette résolution. D'abord les grandes lignes de l'histoire de Lourdes sont respectées par l'ensemble des ouvrages. Ensuite les journaux

2. Mon intention était de sortir beaucoup plus tôt ces volumes de *Documents authentiques*. Mais un sérieux accident d'auto survenu en novembre 1956, puis des découvertes considérables et inattendues ont retardé de plus de six mois l'exécution du projet.

et la littérature courante ont habitué nos contemporains à se satisfaire d'une fidélité réduite à la substance; l'histoire romancée est un genre littéraire qui a cours, plus qu'il ne paraît, et dont les libertés ne trompent le lecteur que s'il le veut bien. Enfin, étant encore en pleine recherche, et amené à réviser quotidiennement des affirmations sur lesquelles j'avais d'abord cru pouvoir faire fond, je sais d'expérience que nul n'est infaillible en la matière : je ne me croirais pas le droit de jeter la première pierre, sauf raison majeure[3].

Dans le tour d'horizon qui suit, je m'attacherai avant tout à situer chaque ouvrage et ce qu'on en peut attendre.

## *Ouvrages documentaires.*

Le centenaire a été l'occasion d'exhumer, de publier bien des documents jusqu'ici inédits et inaccessibles. Je n'ai pas à m'arrêter ici aux quatre volumes de *Documents authentiques* qui retracent l'histoire des origines de Lourdes par l'édition exhaustive des pièces. Ils ont été confiés à un autre recenseur[4].

3. J'ai devant les yeux à cet égard un exemple très frappant : cet admirable historien qu'est le P. Cros. Il a fait accomplir à l'histoire des apparitions des pas décisifs. Mais, une fois sa recherche terminée, il s'enferma dans « sa vérité », au nom de laquelle il crut pouvoir juger sans appel tous les autres. C'est dans l'exercice de cette critique qu'il a commis le plus d'erreurs. Ainsi dans les démentis qu'il inflige pas à pas au mémoire d'Estrade, beaucoup sont justifiés sans doute, mais plus d'une fois Estrade a raison, et surtout, dans la majorité des cas, les critiques ne peuvent être acceptées sans des réserves ou corrections importantes. Pour donner un ordre de grandeur, sur les 70 premières notes critiques, 38 me paraissent justifiées (5 ou 6 en matière sérieuse, les autres, en matière légère); 30 douteuses ou discutables à divers degrés et pour diverses raisons; dans deux cas, Estrade a raison. Ces chiffres à titre indicatif et provisoire.

4. R. Laurentin, *Lourdes. Documents authentiques,* Paris, Lethielleux, 1958.

I. *Au temps des seize premières apparitions,* in-8° de 320 pp. recensé dans *La Vie Spirituelle,* mars 1958, p. 347.

II. *Dix-septième apparition, gnoses, fausses visions, faux miracles* (4 avril-14 juin 1858), 406 pp., 19 planches d'illustrations, recensé dans *La Vie Spirituelle,* octobre 1958, p. 323.

III. *Autour de la Grotte interdite : dernière apparition, intervention du*

Le livre le plus important que j'aie à présenter dans ce domaine, c'est celui du P. OLPHE-GALLIARD, *Témoins de l'événement*[5]. Cette publication a toute une histoire.

Parmi les historiens de Lourdes, le plus érudit, le plus extraordinaire aussi, est sans doute le P. Cros. Archiviste-né, doué d'un tempérament de reporter exceptionnel, d'une puissance d'activité hors pair, il consacra une année et demie sans désemparer (avril 1878 à fin 1879) à rassembler tous les documents possibles sur les origines de Lourdes : recherche admirable. Mais sa fougue, son caractère très personnel, et l'acuité de ses exigences critiques, très en avance sur son temps, lui aliénèrent tant de gens qu'il passa les trente-trois dernières années de sa vie à tenter en vain de publier les résultats de ses travaux[6].

Il mourut le 17 janvier 1913, sans avoir pu éditer autre chose qu'un petit récit des apparitions qui tomba (bien à tort) dans l'oubli[7].

*Magistère,* entrée en scène de Louis Veuillot. Visites à Bernadette, avec le calepin du garde champêtre, le journal médical de Dozous, le mémoire de l'avocat de Dijon et les *notes au jour le jour d'Estrade* (15 juin-27 août 1858), 354 pp., 28 planches d'illustrations.

IV. *Le dénouement de « l'Affaire Lourdes » et l'intervention impériale* (27 août-20 octobre), 320 pp., 37 planches d'illustrations. En cours de recension.

Je me suis décidé à publier avant la fin du centenaire le premier volume d'une nouvelle série : *Procès de Lourdes* (en deux tomes, 1859-1863).

V. *L'enquête épiscopale sur Bernadette, la source et les guérisons* (20 octobre 1858-avril 1860), en cours d'impression. On y trouvera publication intégrale de l'enquête de Mgr Laurence (presque entièrement inédite) avec des notes de médecins d'aujourd'hui (professeurs Bariéty, de l'Académie de médecine, Mauriac, de la Faculté de Bordeaux, Thiébaut, de la Faculté de Strasbourg) sur le rapport de leur collègue de 1858. On y trouvera aussi de nombreuses relations de visites à Bernadette notées sur place (et parfois quasi sténographiées) par les visiteurs, enfin un important lot de lettres du temps des apparitions retrouvées en dernière heure à Pau.

5. Voir ci-dessous, note 10.

6. Une liasse d'environ 6.000 lettres, échelonnées de 1879 à 1907, et de paquets d'épreuves d'imprimerie... non suivies d'impression attestent ces vains efforts (Arch. Cros, D I à XV).

7. L.-J.-M. Cros, *Notre-Dame de Lourdes. Récits et Mystères,* Toulouse, Privat, 1901. Ce n'est pas par simple hasard que ce livre parut quelques mois après la mort d'Henri Lasserre. La première partie (*récits*) est un sobre

En 1923, on en était là, et Barrès, qui avait eu vent de l'existence de ces inédits, écrivait : « Quels documents que l'on voudrait connaître! »[8].

Enfin, en 1925, le P. Cavallera entreprit la publication de l'œuvre maîtresse de Cros : les trois volumes de *Notre-Dame de Lourdes*. Il y eut quelques remous : le ton du P. Cros est parfois abrupt, sa critique, acerbe; ici ou là (rarement), il lui arrive de se tromper. Ce n'en est pas moins l'ouvrage fondamental : celui où l'on trouve commodément le plus grand nombre de renseignements. Depuis 1925, tout le monde le pille, même ses adversaires... A l'occasion du centenaire des apparitions, les éditions Beauchesne ont rajeuni la présentation de ce volume, qui reparaît sous une nouvelle couverture, enrichi d'une préface du P. Olphe-Galliard[9].

Ce dernier, conservateur des archives de la maison provinciale de la Compagnie de Jésus à Toulouse, ne s'est pas arrêté là. Il a opportunément tiré du silence un nouvel inédit : *Témoins de*

résumé du grand ouvrage de Cros. La deuxième (*mystères*) est un essai symbolique beaucoup plus discutable.

Dans son journal du 22 septembre 1904 (voir ci-dessous, note 29), Huysmans notait la différence de qualité des deux parties : « Ce volume du P. Cros : les premières pages sur documents, intéressantes; les autres, d'une nigauderie pieuse vraiment accablante. Je comprends qu'on lui ait interdit de faire paraître ses trois volumes. »

Ici Huysmans interprète mal, car les trois volumes inédits étaient de la veine des « pages sur documents » qu'il jugeait intéressantes... Pauvre P. Cros, qui avait toute licence pour la « nigauderie pieuse », et obex pour le travail valable.

8. Maurice Barrès, documents inédits publiés par le *Figaro littéraire*, 18 janvier 1958 : « Un certain P. Cros, Jésuite toulousain, chercheur de génie, me dit-on, et grand dénicheur de manuscrits... voulut écrire une histoire de Lourdes... Il a consigné... cinq volumes du plus grand intérêt demeurés inédits. Quel document que l'on voudrait connaître ! »

9. L.-J.-M. Cros, S.J., *Histoire de Notre-Dame de Lourdes d'après les documents des témoins*, Paris, Beauchesne, 1925-1927. Nouvelle présentation, sous couverture deux couleurs, avec préface de M. Olphe-Galliard, S.J., pp. v-viii.

I. *Les apparitions*, in-8° de xviii-528 pp., 140×220, 4 planches d'illustrations hors texte.

II. *Les luttes*, 492 pp.

III. *La chapelle et Bernadette*, 288 pp., 3 planches hors texte.

*l'événement*[10]. En 1890, le P. Cros avait recopié les éléments de son enquête de 1878-1879 : un registre de 827 pages, couvertes d'une fine écriture[11], coté A VIII. Les 388 premières pages furent écrites entre le 5 et le 31 août. Elles rassemblent, dans l'ordre chronologique, les *dépositions orales* dont la notation brute est conservée dans le recueil A VII. Les pages 361-765[12] sont une mise au net[13] des *dépositions écrites* envoyées au P. Cros.

Dans cet énorme recueil, le P. Olphe-Galliard a sélectionné le principal : les plus belles pièces, les moins connues. Au plan du P. Cros (dépositions orales, mémoires manuscrits) il en a substitué un autre plus suggestif qui a l'avantage de mettre en relief le retentissement sociologique des apparitions : l'événement dans la cité (pp. 29-154), dans la famille (pp. 155-221), dans la paroisse (pp. 221-307). Enfin, en appendice, le mémoire d'Estrade avec les sévères notes critiques de Cros[14].

10. Léonard Cros, S.J., *Lourdes, 1858. Témoins de l'événement. Documents présentés par M. Olphe-Galliard, S. J.*, Lettre-préface de S. Exc. Mgr Théas, Paris, Lethielleux, 1957, in-8° de 368 pp., 250×160, avec 8 planches de fac-similés d'écriture hors texte (placées entre les pp. 304-305). L'ouvrage, présenté sous couverture illustrée, est muni d'une table analytique des matières et des noms propres, pp. 362-366.

11. En moyenne 38 lignes par page, 50 à 60 caractères par ligne.

12. Les pp. 765-827 renvoient par simples références à de nombreux recueils (fol. 109) et liasses diverses non recopiées et contiennent les répertoires

Le recueil A VIII a laissé de côté les pièces officielles, administratives ou ecclésiastiques. Il contient uniquement les dépositions *provoquées* par l'enquête Cros, à quoi s'ajoutent trois lettres et mémoires antérieurs retrouvés par ses soins (Clarens, Cérase, Léobard) et deux lettres écrites par le P. Cros lui-même lors de son premier contact avec Lourdes et Bernadette.

13. Si l'usage de remettre en style les minutes des dépositions orales est admis et justifié, il est moins recevable de faire subir le même traitement à des mémoires écrits. Le P. Cros, qui avait conscience de cette exigence, mais plus encore des exigences du style et de la clarté, a cru devoir corriger les rédactions les plus défectueuses à cet égard : G. Raval, Pène, Adolphe d'Angla, Lacrampe, Ribes, les sœurs Fourcade. Il a respecté les textes d'Estrade, de sa sœur, de Jeanne Védère, des Frères Cérase et Léobard, de Clarens. Sur ces corrections, qui sauvegardent toujours la substance de l'affirmation, le P. Olphe-Galliard s'est expliqué avec toute la clarté et la loyauté désirables dans sa préface (pp. 12-13). Éditant une œuvre du P. Cros, c'était un parti logique de respecter ce qu'avait fait le P. Cros.

14. Voir ci-dessus, note 3.

C'est un livre très riche, très attachant. Nous y entendons (entre autres) les dépositions des deux compagnes de Bernadette à la première apparition, du meunier Nicolau, et de plusieurs des filles qui assistèrent à la deuxième, d'Antoinette Peyret, témoin de la troisième, des gardes champêtres Callet et Vergès, du garde-fontaine Latapie, de Mme Jacomet, etc. Nul, avant le P. Cros n'avait recueilli les déclarations de ces témoins privilégiés. Comme tous les témoignages humains, ceux-ci ont leur limite. Ils représentent, non un absolu, mais des perspectives qu'il faut confronter entre elles pour en dégager la vérité. Il faut savoir gré au P. Cros d'avoir laissé ces témoignages dans leurs divergences, leurs duretés, leurs passions même. Un examen critique amènera l'historien bien informé à ne pas prendre à la lettre bien des propos tenus contre l'honorabilité de la famille de Bernadette, par exemple. Mais c'est en faisant ce travail, non en expurgeant (ce qui serait malhonnête) qu'on peut parvenir à la lumière. *Témoins de l'événement* est un minerai de vérité particulièrement riche. Il est à prévoir que ce livre sera pillé autant et plus que les précédents volumes du P. Cros. Espérons que ce sera de manière ouverte (et non clandestine), avec sens critique aussi.

Parmi les dépositions recueillies par le P. Cros, se trouve celle de Jeanne Védère, témoin de l'apparition du 4 mars 1858, cousine germaine de Bernadette, et peut-être la seule « confidente » qu'elle ait jamais eue. L'abbaye des Cisterciennes où elle vécut conservait, avec le double *autographe* des réponses envoyées au P. Cros, les lettres du P. Cros lui-même. Cet échange de correspondances a été intégralement édité dans le recueil : *Bernadette et Jeanne Védère*[15]. L'intérêt de cette publication est double. Elle nous offre un autre *état* du texte de J. Védère[16]. Elle nous

15. *Bernadette et Jeanne Védère,* édité par l'abbesse Cistercienne d'Auros en 1933, diffusé par Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris, in-8° de 140 pp., 180×120, une gravure hors texte; prix : 300 fr.

16. La confrontation est fort utile. Ainsi le texte d'Auros (pp. 50-51) comble une lacune du manuscrit conservé par le P. Cros (Olphe-Galliard, p. 186) et permet ainsi de restituer, avec la cohérence du texte, la chronologie des visites à Peyramale qui serait, sans cela, entièrement perturbée.

Un regret : par endroits l'édition d'Auros rectifie le style de Jeanne Védère

le livre « en situation ». Grâce à l'édition intégrale des lettres du P. Cros, nous assistons au film de l'espèce de combat que fut cette enquête. L'historien aborde avec précaution la citadelle des contemplatives, puis exploite un premier succès jusqu'à obtenir une correspondance directe avec la cousine de Bernadette. Il la pousse alors dans les derniers retranchements de ses souvenirs, mène l'attaque de positions dont il voudrait la déloger. Mais ses souvenirs demeurent le plus souvent inexpugnables... Un livre singulièrement attachant.

Une réédition qui eût pu être intéressante est celle de BARBET, père et fils, paru pour la première fois en 1909[17]. Ce livre a une curieuse histoire. Jean Barbet, père, instituteur à Bartrès puis directeur de l'école supérieure de Lourdes, † 1904, accumula vers la fin de sa vie toutes sortes de notes sur Lourdes et les apparitions. Son fils Antoine, avocat à Tarbes, en tira un livre. Il ne prit pas garde que les manuscrits de son père comprenaient des copies des œuvres de Sempé et d'Estrade. Comme celles-ci constituaient les récits les plus suivis, il les choisit de préférence. Ainsi la part personnelle de Jean Barbet n'est-elle que la minime partie du livre édité par son fils[18]. Une fois circonscrite, elle a son intérêt. On y trouve une description précise des sites, des souvenirs originaux relatifs à l'apparition du 4 mars, et plusieurs témoignages qui ne se trouvent que là. Enfin, Barbet se fait l'écho fervent des rumeurs populaires. Toute la légende dorée de Bernadette est là : le miracle du ruis-

(imperceptiblement sans doute, mais assez pour que l'historien se doive de recourir au manuscrit). D'autre part (et ceci est légitime), elle complète certaines lacunes par recours au manuscrit des arch. Cros.

17. *A Lourde* (sic). *Bernadette Soubirous, sa naissance, sa vie, sa mort d'après des documents inédits de Jean Barbet...*, par Antoine BARBET, avocat, 1re édition, Pau, 1909, 2e édition, Tarbes, 1926.

18. Le texte proprement dit de la première édition (préface et appendice, pages blanches non comprises) offre la répartition suivante :

Pages empruntées à Sempé : 59
Pages empruntées à Estrade : 39
Pages originales : 70.

Sempé a fourni pratiquement tout le récit des apparitions, sauf le fragment relatif à l'apparition du 4 mars. Cette situation a donné lieu à des malentendus. L'honnêteté d'Antoine Barbet n'est pas en cause. Il a pris pour œuvre originale de son père les copies conservées par celui-ci.

seau, les chandelles qui s'allument mystérieusement chez le procureur Dutour, la guérison du Prince impérial, le gendarme qui attrape la colique pour avoir malmené Bernadette (« une petite malice de la Sainte Vierge », commente ingénument Barbet). Ces récits naïfs et sincères sont donc à bien des titres un document digne d'intérêt qui eût mérité d'être réédité tel quel. L'édition 1958, « *remaniée* par Myriam de Viane et le prince de Béarn », et préfacée « par la princesse Bibesco », constitue le dernier avatar de ce volume à l'histoire tourmentée, son mausolée[19].

En 1892, Barbet avait été en relation avec ZOLA, qui menait alors enquête en vue de son roman *Lourdes*, paru en 1894. Il lui avait rapporté des « paroles prophétiques » prononcées par l'abbé Ader, curé de Bartrès, avant les apparitions : « Toutes les fois que je rencontre Bernadette, il me semble apercevoir les enfants de la Salette. » De ce propos édifiant, Zola tira une explication romanesque des visions de Bernadette par suggestion et hallucination. Une polémique s'ensuivit entre le romancier et l'instituteur[20].

19. Jean BARBET, *La Dame plus belle que tout. Naissance, vie et mort de Bernadette Soubirous,* édition remaniée par Myriam de Viane et le prince de Béarn, préface de la princesse Bibesco, Paris, Le livre contemporain, 1958, in-16 de 198 pp., 100 × 120; prix : 550 fr.

En tête du livre est publié le fac-similé très soigné d'une lettre autographe de Bernadette. Le *texte* de cette lettre, en date du 4 juillet 1876, est bien authentique. Mais ce n'est pas l'*écriture* de Bernadette. Il s'agit sans doute d'une copie faite dans sa famille. La bonne foi des éditeurs ne saurait être mise en cause. Du vivant même de la voyante, les membres de sa famille donnèrent généreusement de ses lettres, souvent après en avoir pris copie. Ils donnèrent ensuite les copies, puis des copies de copies. (Mes lettres « courent partout », protestait Bernadette.) Il en résulte un imbroglio extraordinaire. De faux autographes longtemps exposés au musée de Lourdes en ont été récemment enlevés, et, cette année, j'ai dû décevoir plusieurs personnes en leur apprenant, après examen, qu'elles possédaient non un autographe, mais une copie. Pour la lettre éditée en tête de Barbet, j'ai soigneusement comparé le graphisme avec de *nombreux autographes certains de date très rapprochée,* il est évident que ce n'est pas le graphisme de Bernadette. Malgré le regret que j'ai de la peine que pourra apporter cette mise au point, je la dois à la vérité, je la dois aussi aux graphologues qui voudraient s'essayer à un portrait psychologique de la voyante de Lourdes.

20. J'ai un dossier considérable (articles de journaux, notes de Barbet, etc.)

On savait que Zola avait pris des notes à Lourdes : un célèbre dessin de Steinlen, paru dans le *Gil Blas*, a immortalisé sa silhouette en macfarlane à carreaux, écrivant, chapeau à la main, tout en suivant une procession [21]... Ces fameuses notes étaient restées inconnues. René TERNOIS, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, fervent et excellent spécialiste de Zola, nous les livre avec une préface et des notes discrètes et précises [22].

On y trouve la clé de quelques personnages du roman : le P. Fourcade, A. A., est dans la réalité le P. Picard (p. 38); le docteur Bonamy est Boissarie (p. 40); Sophie Couteau est Clémentine Trouvé; le docteur Chassaigne est Henri Lasserre.

On y trouve surtout la clé des positions de Zola lui-même. En venant à Lourdes, en août 1892, il ne poursuivait pas un propos sectaire. Il est alors à un tournant de sa carrière. Las des *Rougon-Macquart* dont il a publié le dix-neuvième volume (il en restait deux), il éprouve le besoin de se renouveler. Le naturalisme est mort, dit-on autour de lui. La première vague du néo-catholicisme se manifeste en littérature avec Bourget, Vogüé, Edouard Rod. Il est temps de trouver « autre chose ». Un passage à Lourdes, en septembre 1891, crée le choc. Zola jette neuf pages de notes [23] qui commencent ainsi :

sur cette polémique qui se poursuivit du 31 juillet 1894 (publication dans le *Figaro* de la première lettre du Conseil municipal de Bartrès) au 13 octobre 1894 (deuxième défi à M. Zola par J.-H. Beleau dans le *Soleil du Midi*). Dans le cadre de la place dont nous disposons, disons seulement que Zola avait travaillé délibérément en romancier sur le cas de Bernadette, sans bien mesurer ce qu'il y avait de scabreux à traiter de la sorte un personnage historique.

21. Cette gravure du *Gil Blas* a connu une grande diffusion (voir, par exemple, dans *Revue encyclopédique*, année 1894, p. 383). Le même Steinlen a illustré de façon saisissante l'idée maîtresse du roman de Zola : une femme blanche aux yeux bandés, accompagnée d'un médecin halluciné, suivie d'une foule de malades sordides, marche tournant le dos à l'aube, tandis que, par derrière, la mort fauche (*ibid.*, p. 382).

22. Emile Zola, *Mes voyages, Lourdes, Rome. Journaux inédits présentés et annotés par René Ternois*, Paris, Fasquelle, 1958, in-8° de 302 pp., 190×140; prix : 960 fr. Je n'ai pas qualité pour recenser ici la partie « Rome » (pp. 121-292).

23. Zola qui (avant la lettre) a le sens des « public relations », bluffe un peu : « J'ai passé *deux nuits entières* à écrire sur Lourdes », écrit-il à Goncourt en juillet 1892 (p. 11). Il dira aussi, « bien que ce ne soit pas vrai »,

*Un roman sur Lourdes.* En ce moment de mysticité, de révolte contre la science, un admirable sujet[24]...

L'année suivante, le projet a pris corps. Le romancier passera donc quinze jours à Lourdes (19 août-1er septembre 1892). La presse se passionne pour l'interférence Lourdes-Zola. Le public catholique nourrit l'espoir d'une conversion. L'attitude de Zola entretient cet espoir. Intéressé par le sujet, soucieux de bien faire son enquête, il se montre ouvert, courtois, respectueux; il donnera des conseils pour un constat plus rigoureux des miracles; il achètera même dans l'une ou l'autre boutique, des objets pieux.

On nageait en plein malentendu. Les jeux étaient faits. D'emblée Zola avait conçu en ces termes l'idée de son roman : « *Cette ville de foi née de l'hallucination d'une petite fille* » (p.10).

Là comme ailleurs, son réalisme n'est qu'un réalisme rapporté, et son enquête, le moyen de revêtir concrètement une idée préexistante.

Ce qui l'a ému à Lourdes, ce qu'il a découvert dans un cadre bien fait pour l'intéresser — « grands mouvements... grands courants... grandes passions populaires », tableaux réalistes aussi[25] — c'est l'espérance humaine. C'est même là une étape décisive de sa carrière. Mais dès l'origine, il avait conclu que l'espérance, dont il admirait l'extraordinaire spectacle, n'avait, à Lourdes, qu'une réponse trompeuse. Il passera le reste de sa carrière à la chercher ailleurs.

A-t-il subi à Lourdes l'assaut de la grâce? Il serait hasardeux de l'affirmer. Ce qu'on voit dans son journal, c'est un écrivain absorbé par son travail, accumulant avec une infatigable cons-

note R. Ternois, qu'il s'est « *dès longtemps* proposé de décrire... le développement des phénomènes métaphysiques qui ont pour théâtre ce coin curieux des Pyrénées » (p. 13).

24. P. 11. De ce texte de septembre 1891, R. Ternois donne seulement de larges citations (pp. 11-13). On aimerait qu'il figure in extenso dans une prochaine édition, qu'on souhaiterait munie d'un index. On croit deviner que, sur ce point, les perspectives de l'éditeur ont limité les exigences de l'auteur.

25. « J'ai été très saisi par ce spectacle. J'aime les grands mouvements, les grands courants, les grandes passions qui soulèvent l'humanité », déclare-t-il à des journalistes au seuil de son voyage (pp. 10-11).

cience professionnelle les détails concrets susceptibles de nourrir son œuvre, cherchant aussi les maillons de l'explication pour laquelle il avait opté d'emblée. Il n'était pas disponible. De plus, il a peu livré ses états d'âme. Un seul passage manifeste une sorte de débat :

> Ils (les croyants) parlent des guérisons, des miracles, avec une facilité, une tranquillité inouïe... ils racontent des histoires à dormir debout sans la moindre protestation de leur raison... Et ce ne sont pas seulement des crétins, des illettrés, mais il y a des hommes comme Lasserre, comme Boissarie... C'est inimaginable, et c'est ce qui a fini souvent par me jeter dans *un malaise, dans une sourde colère qui aurait fini par me faire éclater. Ma raison se débattait. J'imagine que les gens qui finissent par se convertir doivent passer par cet état,* avant le naufrage définitif de leur raison [26].

Est-ce là simple agacement d'ordre naturel ? Ou bien faut-il rapprocher ce débat de ceux du Huysmans d'*En route,* et y déceler l'amorce d'une grâce et d'un combat spirituel ? J'inclinerais pour la seconde solution. Mais, en toute hypothèse, le combat n'alla pas bien loin. Les positions de Zola étaient solidement ancrées et ne furent pas sérieusement ébranlées. Il trouvait d'ail-

26. Zola a reçu quelque impression de la guérison de la petite Clémentine Trouvé (Sophie Couteau du roman) : « Le miracle est ici absolu, puisque dès qu'elle a été plongée dans la piscine, l'os s'est refait, la plaie s'est cicatrisée. Ici, prodige stupéfiant. Du reste, la cicatrisation immédiate d'une coupure serait aussi prodigieuse. Pas de discussions possibles comme pour les maladies nerveuses et les maladies internes où le diagnostic peut s'égarer » (p. 41). Toutefois il trouva que, là comme ailleurs, le constat de l'état antérieur n'était pas établi avec assez de rigueur : « Si l'eau de Lourdes cicatrise immédiatement les plaies, les croyants ont tout intérêt à faire constater cela avec un luxe d'évidence... Pourquoi ne le font-ils pas ? » (*ibid.*). Il préconisait examen des malades « à l'arrivée », avec « procès-verbal », photographie des « plaies ouvertes » (*ibid.*). Il déclara au correspondant du *Temps* qu'il n'avait vu aucune guérison indiscutable. Comme toujours depuis les origines de Lourdes, la vue de faux miracles mit son esprit en méfiance. Louis Colin faisait alors grand bruit dans l'*Univers* sur le cas plus qu'inquiétant d'une comtesse morphinomane sur lequel Boissarie avait fait expressément « les plus grandes réserves ». Zola, qui avait vu cette femme, et d'autres, en retira de fortes impressions au bénéfice de l'incrédulité. Il en sera de même pour Huysmans en 1904 (voir ci-dessous, note 32).

leurs, à Lourdes même, des étais pour les maintenir. On lui fit confidence de toutes les querelles ecclésiastiques, des finances, des petits scandales de Lourdes. Il vit pêle-mêle la foi, et une excitation fébrile autour des malades. Il toucha du doigt des médiocrités, des laideurs, et en imagina davantage...

D'un certain débat de Zola devant le fait de Lourdes, on trouverait un autre indice curieux, et d'une évaluation fort délicate : pourquoi a-t-il fait mourir dans son roman une malade qu'il avait vue guérie : Marie Lebranchu, sa « Grivotte »[27] ? Voir là un acte de sectarisme calculé serait insoutenable. Si ses intentions avaient été délibérément agressives, il eût été assez habile pour éviter une si lourde erreur, que l'apologétique populaire devait exploiter avec un succès spectaculaire : l'effet était sensationnel de produire en réunion publique cette Grivotte que Zola avait fait mourir.

La psychologie de Zola me semble s'éclairer ici à la lumière d'un autre roman. Dans *La Peste,* Camus fait mourir, d'instinct, tous les personnages centraux dont la solution au problème de la vie lui paraît condamnée (le jésuite Paneloux et l'idéaliste Tarrou qui lui paraissent des chercheurs d'impossible, etc.). C'est en vertu du même instinct que Zola a fait la même chose à l'égard de sa Grivotte. Le roman, *tel qu'il l'avait conçu,* ne pouvait d'ailleurs finir en beauté que sur l'échec du miracle. Possédé qu'il était par son « sujet », Zola a pris ce parti avec une sorte d'inconscience, comme on tue son ennemi en rêve.

27. La rechute de la Grivotte est le dernier épisode du roman. Le journal de voyage nous en parle pp. 41 et 57. A cet endroit, Zola a mis cette note, en vue de son œuvre littéraire : « La phtisique qui se croit guérie, qui part dans la joie et meurt dans le train de retour. » R. Ternois annote : « *La Grivotte ne meurt pas dans le train, mais elle mourra bientôt.* » Ce « *bientôt* » serait pour le moins à préciser. Seize ans après, le 28 mars 1908, la Grivotte vivait encore, en bonne santé, à Angers. A la commission ecclésiastique, qui poursuivait enquête sur sa guérison, elle déclara notamment avoir reçu en mars-avril 1896, à Paris, où elle demeurait alors, la visite de Zola qui lui avait offert « une liasse de billets de banque » et lui avait promis de pourvoir à ses besoins si elle acceptait d'aller vivre en un lieu plus retiré, dans la campagne belge. Le refus avait été énergique. Le procès-verbal détaillé de cette déclaration, signé de l'intéressée et de plusieurs témoins, est édité par G. Bertrin, *Histoire critique des événements de Lourdes,* Paris, Lecoffre, 1908, pp. 568-578; cf. pp. 333-350, 496.

Mais on n'en saisit pas moins, au sein de la création littéraire, un réflexe de défense, en même temps que la faille du système qui ne put se construire qu'en faisant violence à la réalité.

Ce qui est clair, c'est que Lourdes et Bernadette furent moins pour Zola un objet qu'une matière, une pâte littéraire. Dès le journal, nous le voyons commencer à la modeler selon l'idée qu'il avait conçue d'emblée[28].

Très différente est l'attitude de Huysmans, dont Pierre LAMBERT vient d'éditer les notes de voyage à Lourdes : mars 1903 et septembre 1904[29]. Ce qui sauterait aux yeux à première vue, ce sont les points communs aux deux auteurs. Ils ont la même passion d'observer, le même goût du détail gratuit[30]. Ils décrivent tous deux une atmosphère aujourd'hui révolue. Lourdes a beaucoup évolué depuis un demi-siècle. La foi y avait des audaces abusives (Lasserre racontait à Zola l'histoire de ce mort qu'on avait plongé dans la piscine pour qu'il ressuscite[31]). Les guérisons y tenaient une place infiniment plus grande qu'aujourd'hui : les malades se levaient durant la procession en criant : « Je suis guéri. » Et puis, c'était une cohue de curieux autour du bureau des constatations. Huysmans lui-même vit aux aguets du miracle. Ce climat de surexcitation religieuse attirait à Lour-

28. Bernadette était *inculte,* lui apprend l'abbé Pomian, il traduit en transposant dans le sens de sa solution : « simple d'esprit » (p. 99), etc. Si Zola se montre passionné pour le cas de la voyante jusqu'à songer à écrire son *histoire* (à côté du *roman*), ce n'est pas qu'il s'intéresse à sa *personne* réelle, mais à son *cas* tel qu'il en a d'emblée conçu la signification : « Une histoire de Bernadette refaite par un esprit comme le mien, documentée, serait tout ce qu'il y aurait de plus intéressant au monde... », note-t-il dans son journal du 24 août (pp. 64-65).

29. J.-K. Huysmans, *Les foules de Lourdes, suivi de carnets et lettres (1903-1904), publiés pour la première fois par Pierre Lambert,* Paris, Plon, 1958, in-8° de 280 pp., sous reliure toile, avec 12 illustrations hors texte, édition très joliment présentée dans le style club.

30. Huysmans s'est énormément intéressé aux cierges et au « cirier » : ses outils (racloir, tisonnier, serpette...), son manège, ce qu'il gagne... (p. 209); Zola, aux ex-voto (il en a recopié une grande quantité p. 102), à l'église Peyramale, à ce qu'elle avait coûté, aux dettes, à ce qu'il en coûterait pour l'achever (p. 109), etc.

31. Zola, *Mes voyages,* p. 87. Lasserre, qui lui raconta ce trait, lui fit observer judicieusement : « Il n'y a dans les Évangiles que trois résurrections. Or, les trois fois, *ce n'est pas sur demande...* » (*ibid.*).

des quantités d'hystériques. Il en note deux (les 15 et 20 septembre 1904) que Boissarie dépiste et renvoie (pp. 243 et 248). Depuis lors, le pèlerinage s'est intériorisé, épuré, non sans difficulté. Le retour à la sobriété ne s'est pas fait sans qu'on crie à la « diminution » de la foi. Huysmans lui-même, affamé de surnaturel sensible, semble regretter l'évolution qui, en 1904, s'amorce déjà en ce sens. En fin de voyage seulement, il commence à comprendre[32].

La grande différence avec Zola, c'est une attention ouverte sur Lourdes même. Sans doute, Huysmans a-t-il là aussi une œuvre littéraire en perspective, et qui sera très personnelle. Mais Lourdes en sera le sujet, non l'illustration et le prétexte. Ce sujet, il l'affronte dans toute son ampleur. Il s'intéresse, lui aussi, au détail sordide, mais au lieu que Zola s'y complaît avec une joie visible, il réagit :

> Imbécillité : faire toucher un porte-cigare à la Grotte.
> Une Bretonne discutant sur les deux sous du cireur... et ne voulant donner qu'un sou parce que ses pieds ne sont pas grands (p. 244).

Il est aussi mal à l'aise dans la foule que Zola y jubile. Lourdes, c'est pour lui, la prière[33] et, dans la cohue, sa prière lui échappe. Devant la laideur, devant les croyants bornés, Zola s'arrête avec complaisance, lui trépigne :

> Le purgatoire d'un converti, c'est de vivre parmi les catholiques et de subir l'art religieux des églises (p. 227).

Il cherche son sujet en pleine pâte :

> Lourdes médical a été fait par Boissarie... Bernadette, par Estrade... (les) foules, par Zola... Il ne resterait plus que le Lourdes intime et solitaire, sans pèlerinage, et la Vierge, pas faite du tout. Est-ce faisable ?

32. « En fait de miracles, des choses plutôt gênantes. Les vrais se passent en sourdine à la Grotte, loin de la folie des foules dont vous ne pouvez vous faire une idée » (Huysmans, p. 271; cf. p. 272).

33. « Nulle part on ne prie pareillement », note-t-il (p. 235).

Sa quête est laborieuse, pleine de difficultés : le lot normal de qui s'ouvre au mystère de Lourdes :

> Ici, c'est enfant et pompeux, mais c'est très naïf. Peut-être arriv(er)ai-je à Paris, au loin, à déchiffrer l'énigme des sensations que Lourdes me donne ? (15 mars 1903, p. 216).
>
> Lourdes me demeure, à mesure que j'y vis, incompréhensible. Je n'arrive pas à déchiffrer l'énigme de ce lieu... Je voudrais comprendre, et ça s'obscurcit (19 septembre 1904, p. 271).

Dans son dépouillement (négligé), Huysmans nous touche plus aujourd'hui que dans ses œuvres définitives (un peu comme Rubens dont les tableaux nous laissent froids et dont les ébauches nous atteignent). Nous rencontrons l'homme tel qu'en lui-même. Les photos d'époque et fac-similés d'écriture facilitent cette rencontre.

Dans le prolongement de ces reportages 1892 et 1904, en voici un tout récent : Lourdes 1957 vu par Christiane FOURNIER[34]. Le récit d'un pèlerinage auquel l'auteur a participé comme infirmière introduit l'interview de seize miraculés, parmi ceux qui ont été reconnus par les organismes de constatation médicaux et canoniques. L'intérêt de ce livre, rédigé d'une manière vivante, c'est qu'il *situe* le miracle dans la vie des hommes et des femmes qui en ont été l'objet. Les problèmes qui se posent à eux quand la vie recommence ne sont pas passés sous silence. Dans la ferveur de sa guérison, Marie-Thérèse Canin a fait un essai de vie religieuse. Échec. Elle se retrouve sur le pavé... étrangère à la fois au couvent où elle n'a pu s'adapter, et au monde qu'elle a quitté. Ce drame (méconnu) des vocations qui ne réussirent pas méritait d'être évoqué, et aussi le fait qu'un miracle ne résout pas tous les problèmes, pas plus que l'heureux mariage qui terminait les romans d'autrefois, et termine encore bien des films d'aujourd'hui. Le réalisme de la vie chrétienne gagne à en prendre conscience. On saura gré aussi à l'auteur de s'être intéressée aux conversions de Lourdes, plus

34. Christiane FOURNIER, *Miraculés de Lourdes*, Paris, Plon, 1957, in-8° de 254 pp., 190×120; prix : 540 fr.

secrètes, mais plus essentielles à la vie du pèlerinage que les guérisons.

C'est aussi une sorte de reportage qu'a tenté Roland CLUNY, *Sur les pas de Notre-Dame*[35], de Laon à Chartres, en passant par Liesse, Trois-Épis, Cîteaux, le Puy, La Salette et Lourdes... Pour donner vie à cette pérégrination, l'auteur, qui se met en scène, s'est adjoint des compagnons, Christine, catholique, Thérèse et Benoît « athées... de complexion résolument militante », « ennemis » de « l'Église romaine... », résolus à lui « tordre le cou et impatients de piétiner son cadavre »... « tout ce qu'il y a d'extrême-gauche » (pp. 15 et 17) ; ils se convertiront à la fin du circuit. On saura gré à Roland Cluny d'avoir signalé sur la jaquette qu'il s'agit d'une « affabulation », et d'avoir donné à ces personnages un caractère suffisamment fictif pour que nous n'ayons pas un instant la tentation de croire à leur réalité, ni à leur conversion. Il reste que ces faux témoins nuisent beaucoup à la portée d'une œuvre qui entend être un témoignage. Que cette erreur passagère ramène vite Roland Cluny au souci d'authenticité qui doit être, pour l'œuvre de grande envergure qu'il poursuit, l'essentiel.

Lourdes a inspiré et inspire encore la littérature, d'où l'idée de constituer des florilèges de textes. Deux recueils ont été édités cette année. L'un abondamment illustré, publié aux éditions de Fleurus par l'abbé COURTOIS[36], l'autre présenté par Dom HESBERT, aux éditions Alsatia[37].

35. Roland Cluny, *Sur les pas de Notre-Dame,* Éditions Témoignage chrétien, 1958, in-8° de 244 pp., 210×150, 24 planches hors texte.

36. Abbé Gaston Courtois, *Lourdes.* Éditions Fleurus, Coll. « Beaux textes. Belles images », 1958, in-8° de 138 pp., 230×170; relié sous couverture illustrée; prix : 675 fr.

37. *Le mystère de Lourdes,* textes recueillis par Dom René-Jean Hesbert et Dom Emile Bertaud, Paris, Alsatia, 1958, in-8° de 240 pp., 190×140, 9 illustrations hors texte, sous jaquette.

Trente-trois textes empruntés à seize auteurs : R. P. Paul Aucler, chanoine Belleney, G. Bernoville (4 textes), docteur Biot, P. Claudel, H. Colas, Daniel-Rops, P. Delaporte, G. Grossier, E. Hello (2 textes), Huysmans (2 textes), F. Jammes (4 textes), C. Lemercier, « Cardinal Pacelli », Ravier, S.J. (2 textes), M. Schwob (5 textes). Ils sont groupés selon le plan suivant : 1. Apparitions. 2. Pèlerinage. 3. Le mystère de Lourdes. 4. Bernadette. 5. Poèmes.

Sur le terrain de la mise en œuvre des sources, signalons trois ouvrages qui apportent au fait de Lourdes un éclairage latéral intéressant.

Voici d'abord *Monseigneur Laurence, l'évêque des apparitions*[38]. L. DANTIN, supérieur du grand séminaire de Tarbes, avait consacré de longues années à rassembler tous les documents le concernant. Il en forma ce livre, longuement mûri, précis, solide, qu'on dut presque arracher à ses scrupules, vers la fin de sa vie pour le donner à l'édition (1931). Lethielleux en donne cette année une présentation rajeunie.

Gaëtan BERNOVILLE, dans sa manière élégante et sérieuse, nous avait donné en 1955 un nouveau portrait de l'*évêque de Bernadette*, préfacé par son successeur Mgr Théas[39]. Il aborde pour le centenaire un sujet entièrement neuf. *La vie de Jean-Louis Peydessus*[40], fondateur des missionnaires de l'Immaculée Conception (1807-1882). Ainsi nous fait-il assister à la croissance de Lourdes, du point de vue des religieux, qui eurent, à partir de 1866, la charge du sanctuaire, resté auparavant entre les mains de l'abbé Peyramale.

## « *Livres du centenaire.* »

La plupart des livres parus à l'occasion du centenaire des apparitions ont pour objet de présenter au grand public, par manière de vue d'ensemble, un visage de Lourdes.

Il ne nous appartient pas de présenter la *Bernadette* de Marcelle Auclair, déjà recensée par *La Vie Spirituelle* (n° 438, p. 458).

38. L. DANTIN, *L'évêque des apparitions, Mgr Laurence, évêque de Tarbes (1845-1870)*. Nouvelle présentation de l'édition de 1931, Paris, Lethielleux, 10, rue Cassette, in-16 de XVI-500 pp., 137×192, avec un utile index des noms de personnes et 16 gravures hors texte.

39. Gaëtan BERNOVILLE, *L'évêque de Bernadette, Mgr Laurence*, Lettre-préface de S. Exc. Mgr Théas, Paris, Grasset, 1955, in-8° de 260 pp., 120×185, une gravure hors texte; prix : 585 fr. (Déjà recensé.)

40. Gaëtan BERNOVILLE, *De Notre-Dame de Garaison à Notre-Dame de Lourdes, Jean-Louis Peydessus, apôtre marial de la Bigorre, 1807-1882*, Paris, Grasset, 1958, in-8° de 240 pp., 190×140; prix : 960 fr.

Le grand succès de ce livre (qui va sur le cap des 200.000) a provoqué des jalousies. Des papillons calomnieux et anonymes (signature : « Les catholiques du 13 mai ») ont été diffusés en « chaîne » qui ont tenté de le discréditer [41]. L'extrême absurdité des accusations (qui englobent le cardinal Feltin, comme fournissant des fonds au parti communiste!) se détruit d'elle-même. Ces basses attaques ne peuvent valoir à l'auteur que surcroît à l'estime et à la sympathie qu'elle mérite; du moins, je l'espère, dans la confiance que je porte à l'intelligence du public catholique français.

Seul l'ouvrage de Marcelle Auclair a officiellement droit à porter l'appellation *Le livre du centenaire*. Celle-ci figure toutefois sur la bande publicitaire de beaucoup d'autres. Le premier qui l'ait arboré, celui de Michel AGNELLET [42], commence par cette profession de foi :

> Matérialiste, nous le sommes et nous ne le cachons pas... Cette enquête sur Lourdes, nous l'avons abordée et menée avec tout le scepticisme et la circonspection qu'une éducation athée et une formation médicale... nous ont inculqués.

Après cette déclaration, on est stupéfait de voir l'auteur accueillir et parfois embellir les miracles de Lourdes de manière qui ne laisse rien à désirer — au contraire — au plus croyant des croyants. Je n'ai pas approfondi la clé de ce paradoxe. Peut-être serait-ce indiscret. Toujours est-il que l'auteur a une excellente technique de journaliste qui a valu à son volume, vite fait,

41. Un succès moindre m'a valu de moindres prises à partie. Avant la publication de mon premier tome de *Documents authentiques*, j'ai été « averti charitablement » que la publication du dossier Jacomet me vaudrait une mise à l'index ! Sans avoir pu voir une page du livre, alors en cours d'impression, des gens qui le croyaient paru, d'après la date annoncée, disaient, écrivaient, publiaient que, contrairement à ses prétentions, il n'apportait rien de bien nouveau; dernièrement, le bruit a même couru que les documents étaient falsifiés, et qu'une revue savante s'apprêtait à dénoncer la falsification. Pourquoi y a-t-il toujours tant d'inutiles remous quand il s'agit de Lourdes ?

42. Michel AGNELLET, *Cent ans de miracles à Lourdes*. Paris, Éditions de Trévise, 1957, in-8° de 184 pp., 205×130, 25 illustrations hors texte, reliure cartonnée sous jaquette couleur. Avec un liminaire de Daniel-Rops.

mais fort joliment présenté, d'être un des best-sellers de l'année.

Parmi les succès, signalons aussi :

J. M. TAURIAC, *Miracles à Lourdes*. En 165 pages, l'ensemble des « guérisons de Lourdes » et le « journal des apparitions », ainsi qu'un recueil de « morceaux choisis »[43].

Jean GUY[44] (Jean, prénom féminin), *La Grotte, c'était mon ciel*. L'auteur est une compatriote de Bernadette. Son oncle était maître de poste à Lourdes au temps des apparitions. Elle ne se pose pas en historienne, mais c'est au nom d'un enracinement, d'une amitié de vieille souche, et d'un talent de conteur qu'elle parle de Lourdes en se basant principalement sur Estrade, l'auteur qui a su le mieux répondre au sentiment régional, comme au sentiment religieux d'une grande masse de pélerins.

Pierre CLAUDEL (sans parenté avec le poète), *Mystère de Lourdes*[45], livre sympathique, vivant et brillant, illustré d'admirables photos hélio. L'auteur a du tempérament. Il a une façon très personnelle d'interpréter les textes et de voir le sujet. On pourra le discuter et çà et là le rectifier, mais sa vision des choses est intéressante, et son orientation valable. Il sait plaire et captiver. Esthétiquement parlant, c'est une des plus belles éditions du centenaire[46].

Le livre déjà ancien (1953) de Michel de SAINT-PIERRE (qui n'a pas eu l'avantage de pouvoir, comme les précédents, utiliser le remarquable travail de Mgr Trochu) a fait l'objet de multiples éditions et présentations, parmi lesquelles *La Vie Spirituelle*

43. J.-M. TAURIAC, *Miracles à Lourdes?* Paris, 2, rue Candolle, 1956, préface de S. Ém. le cardinal Feltin, in-8° de 192 pp., 8 planches hors texte; prix : 390 fr.

44. Jean GUY, *La Grotte, c'était mon ciel*, Préface du R. P. de Parvillez, Tours, Mame, 1956, in-16 de 288 pp., 195×135, sous jaquette couleurs; prix : 705 fr.

45. Pierre CLAUDEL, *Mystère de Lourdes*, Paris, Arthaud, 1958, in-8° de 284 pp., 210×175, 72 illustrations hélio (photo d'André Serres), relié sous couverture en couleurs de Paul Szasz.

46. Une petite restriction cependant. La personnalité de ce livre aurait encore beaucoup gagné si l'auteur avait lui-même orienté l'admirable reportage photographique d'André Serres, s'il avait lui-même pensé et mis en œuvre l'illustration en fonction de son texte. La juxtaposition a été très bien coordonnée, mais c'est seulement juxtaposé, et cette illustration, si belle soit-elle, n'ajoute rien au *sens* de l'œuvre (voi ci-dessus, p. 387).

a reçu *Sainte Bernadette,* abrégé et illustré à l'usage des enfants : illustration honnête dans l'ensemble, mais l'immense Vierge vaporeuse de la page 11 est absolument étrangère à la « petite demoiselle » décrite par Bernadette[47].

S. M. d'ERCEVILLE présente en 187 pages, *Lourdes, son histoire et son message* : où l'auteur insiste avec raison sur l'invitation à la pauvreté évangélique[48].

En anglais, Hugh Ross WILLIAMSON a su faire (avec une certaine liberté) une présentation vivante, suggestive, qui provoque la réflexion[49].

N'oublions pas pour finir, Mgr TROCHU, un des principaux (et souvent le principal) fournisseurs des auteurs qui précèdent. Son livre que nous avons loué en son temps a reparu, enrichi de nouvelles illustrations et d'une table. A l'intention des lecteurs que le prix et la masse de ce volume effrayerait, les éditions Vitte ont édité à part, allégée de la plupart des notes, la première partie du volume : le récit des apparitions[50].

Enfin, Mgr Trochu a écrit une vie de Bernadette, simple et très allégée (102 pages) pour accompagner un admirable reportage photographique de L. von Mat (documents d'époque et enquête sur les lieux où vécut Bernadette). Les éditions Desclée de Brouwer ont assuré la présentation avec leur goût et leur perfection technique habituels. Le texte et l'image (qui domine) se conjuguent pour évoquer pas à pas la vie de Bernadette[51].

Pour ma part, j'ai pensé rendre service en donnant à l'inten-

47. Michel DE SAINT-PIERRE, *Sainte Bernadette,* Paris, Casterman, 1956, 44 pp. cartonnées, 225×270; illustrations de Michel Gérard; prix : 650 fr.

48. S.-M. D'ERCEVILLE, *Lourdes, ses miracles, son histoire, son message,* Paris, Spes, 1958, in-8° de 190 pp., 185×115; prix : 420 fr.

49. Hugh Ross WILLIAMSON, *The challenge of Bernadette,* Londres, Burns and Oates, 1958, in-8° de XIII-102 pp., 210×130, couverture cartonnée sous jaquette.

50. Mgr Francis TROCHU, *A Lourdes, les apparitions de Massabielle,* Lyon, Paris, Vitte, 1957, in-8° de 140 pp., 185×130, XIV planches photographiques; prix : 360 fr.

51. *Sainte Bernadette. Texte de Mgr Trochu, 193 photos de Léonard von Matt,* Préface de S. Exc. Mgr Théas, Paris, Desclée de Brouwer, 1957, in-8° de 286 pp., 170×240 (dont 184 planches de gravures hélio à numérotation propre); prix : broché, 2.100 fr.; relié, 2.700 fr.

tion des gens pressés un document qui me paraît contenir brièvement tout l'essentiel : ce que Bernadette a écrit de sa main, donc sans aucune déformation d'intermédiaire. Le récit, produit sans autre commentaire qu'une illustration de photos d'époque, est le résultat d'un long travail : Bernadette a laissé six récits fragmentaires qui se recouvrent pour une grande part; j'en ai fait pour moi une synopse, et une étude détaillée que je publierai beaucoup plus tard. Si j'ai cru utile de donner sans attendre cette synthèse, c'est pour la raison suivante. Une composition, dont les termes et même les affirmations sont étrangers à Bernadette, connaît depuis quelques années une large diffusion. (Elle est reproduite dans une bonne dizaine des ouvrages ici recensés). J'ai pensé que le bon moyen d'éliminer ce récit factice n'est pas de l'attaquer, ce qui peinerait sans profit des auteurs de bonne foi, mais de donner le texte propre de Bernadette, dont la supériorité s'imposera d'elle-même [52].

## *Albums.*

Nous sommes à l'âge de l'image, aussi le centenaire a-t-il vu paraître un grand nombre d'albums qui ont tenté d'exprimer Lourdes à partir d'illustrations.

Le premier en date est l'intelligent et sympathique numéro de « *Fêtes et Saisons* » : *Le centenaire de Lourdes* [53]. On y retrouve le souci d'authenticité et le sens pastoral affiné qui préside à cette collection. C'est adapté, et pourtant, le lecteur n'est pas considéré comme un imbécile, selon la tentation courante en pareille matière.

Avec une présentation plus massive, plus brillante aussi (pages en couleurs, couverture hélio), *Visages de Lourdes,* édité par

52. *Bernadette raconte les apparitions,* récits autographes édités par R. Laurentin, Paris, Lethielleux, 1958, 32 pp. en héliogravure avec nombreuses photos inédites; prix : 285 fr.

53. *Fêtes et Saisons,* n° 112, février 1957, 22 pp.; 240×230; prix : 50 fr.

la Bonne Presse, représente un effort intéressant pour illustrer le message de Lourdes : prière, pénitence, à partir du thème des foules [54].

De la formule magazine, nous passons au *livre* d'images avec les réalisations suivantes :

*Lourdes, l'Église et la Science, d'H. DUPUY-MAZUEL* [55]. C'est l'édition en noir d'un film fixe en couleurs édité pour *Histoire et Tourisme* [56], en liaison avec l'œuvre de la Grotte. Le principe était le suivant : exprimer Lourdes en images accompagnées d'un phrase de huit à dix mots maximum, ce qui permet de juxtaposer au texte français des versions anglaises, allemandes et italiennes. H. Dupuy-Mazuel a conçu la préface. J'ai été chargé de la partie récit des apparitions et sens théologique de Lourdes. Le professeur Lhermitte, de la brève partie médicale.

Robert SERROU vient d'éditer sous la double firme de *Paris-Match* et des éditions Hachette, un album grand format : *Bernadette sur la terre comme au ciel* : 100 pages dont 11 de texte, le reste d'illustrations [57], qui sont de trois sortes : reportage photographique à Lourdes, reconstitution de scènes de la vie de Bernadette avec des personnages d'aujourd'hui, et documents d'époque [58] (qui témoignent d'une recherche bien conduite). L'idée est heureuse d'avoir donné pour légende à nombre de ces illustrations, des paroles de Bernadette.

54. *Visages de Lourdes,* édité par la Bonne Presse. Album du centenaire, numéro spécial du *Pèlerin,* 48 pp. en offset, dont 6 pp. en couleur, 200×280, sous couverture hélio; prix : 150 fr.

55. *Lourdes, l'Église et la Science,* Paris, Albin Michel, 1958, brièvement préfacé par le cardinal Tisserant et S. Exc. Mgr Théas, in-4° de 96 pp., 120×175. Texte en quatre langues (juxtaposées) : français, anglais, allemand, italien.

56. 89, avenue Mozart, Paris.

57. *Bernadette sur la terre comme au ciel,* album de 100 pp., 215×280, sous couverture en couleur; texte de Robert Serrou; photographies de Pierre Vals tirées en offset, préface de S. Ém. le cardinal Gerlier, Paris, Hachette, 1958. La réalisation typographique de l'illustration, peu soignée, dessert le travail soigné de l'auteur et des photographes. Telle des photos (p. 84) parue dans *Paris-Match* y était autrement bien rendue.

58. Le lecteur non averti s'embrouille un peu entre les photos de Bernadette elle-même et de la jeune fille qui tient son rôle.

*Zodiaque* a sorti sur Lourdes un numéro d'un goût parfait en rupture avec les poncifs [59].

A cette catégorie des albums commémoratifs peut se rattacher le livre où Adrien MALO, O.F.M., présente pour le centenaire de Lourdes : *Tournée au Canada du T. R. P. Balić, O.F.M. (7-30 septembre 1957)* [60]. Le T. R. P. Balić est le président-fondateur de l'Académie mariale et des congrès marials et mariologiques internationaux. En préparation du Congrès de Lourdes, il a fait au Canada une tournée triomphale, dont cet album donne la chronique, les morceaux de résistance étant les discours et conférences du P. Balić, dont la silhouette puissamment photogénique apparaît sur cinq planches hors-texte.

## *Sens de Lourdes.*

Le centenaire a été une occasion de réfléchir sur le sens de Lourdes, au regard de Dieu et de la vie des hommes. Là est, en définitive, l'essentiel et le plus méconnu.

Qui voudrait saisir les « questions » que Lourdes pose aux hommes d'aujourd'hui et d'hier, lira avec intérêt le n° 125 de la « *Table Ronde* » : *Le surnaturel d'après Lourdes* [61]. Nous y entendons Zola, Barrès, Huysmans, des médecins de toutes opinions, un psychanalyste, un philosophe, des hommes et femmes

59. *Zodiaque*, n° 37, La Pierre-qui-Vire, par Saint-Léger-Vauban, Yonne. Il y a de beaux textes, quatre belles photos de Jean Dieuzaide (surtout p. 49), deux compositions suggestives de Raymond Gid.

60. Montréal, Éditions Franciscaines, 1959, in-8° de 120 pp., 230×150, 5 planches hors texte.

61. Ce numéro conçu par Pierre Sipriot (Éditions Plon) a connu un vif succès. Les 12.000 exemplaires ont été épuisés en trois mois. Puisque nous touchons ici, en passant, le chapitre des numéros spéciaux, signalons ceux de : *La Vie Spirituelle* de février 1958, n° 436; *Revue d'ascétique et de mystique*, n° 133, janvier 1958; *Cahiers marials*, n° 7, janvier-février 1958 (Revue mariale de semi-vulgarisation, 78, rue de la Tombe-Issoire, Paris-XIV[e]); *Revue du Rosaire*, 38, 1958, n[os] 2 (étude du P. Genevois, O.P., sur le message de Lourdes), 4 (F. Trochu, *Les paroles de Notre-Dame de Lourdes*) et 5 (L.-M. Baron, *Lourdes et le Rosaire*).

de lettres d'opinions très diverses parler de Lourdes en liberté...

Ces questions posées, il faudra, pour aller au fond des choses, faire appel à une réflexion suivie et constructive, ouverte à la fois aux données historiques, à la vie du pèlerinage, à la totalité de l'Église, où Lourdes ne saurait être qu'un lieu particulier.

Signalons en tout premier lieu les documents du magistère dont la valeur est fondamentale en ce domaine :

*Magistère pontifical* : Le centenaire a été l'occasion de nombreux messages de S. S. PIE XII, dont le principal est l'encyclique *Le pèlerinage,* le plus important document pontifical dont Lourdes ait été l'objet. La presse leur a donné un large écho [62].

*Magistère local* : S. E. Mgr THÉAS a édité sous le titre *Lourdes, terre de Marie* [63], un recueil choisi de ses sermons et écrits pastoraux, depuis son accession au siège de Tarbes en 1947 : œuvres de circonstances, qui mettent en lumière, à l'intention de groupes humains très divers (l'armée, les gitans, les guides, la J.O.C., etc.), les aspects multiples du message de Lourdes. Pour en parler, Mgr Théas n'a pas seulement le titre de son magistère (qui est de soi le plus important). Il a vécu très personnellement les principaux aspects de ce message. Évêque, il a pris place durant quelques mois dans les rangs des malades... expérience capitale pour comprendre Lourdes de l'intérieur; il a vécu les souffrances et les luttes, de ce lieu où le Royaume de Dieu souffre violence depuis les origines. Il a le don d'une langue claire, expressive et chaleureuse. A tous ces titres, voilà un livre d'une importance hors pair.

S. E. Mgr DUBOIS, théologien marial, après avoir achevé la *Somme* que l'on connaît, a porté sa réflexion nourrie de lectures sur le mystère de Lourdes. Ce qui l'a frappé, c'est le parallélisme entre la vie de l'Église primitive, telle que nous la décrivent les *Actes des Apôtres* (1, 8 et 14; 2, 14, 37, 42, 43) et la vie

62. Une étude m'a été demandée sur ce sujet pour un recueil à paraître à Rome dans le courant de l'année prochaine. Je ne m'y étends pas ici.

63. P.-M. THÉAS, évêque de Tarbes et Lourdes, *Lourdes, terre de Marie,* Lourdes, Imprimerie de la Grotte, 1958, in-16 de 370 pp., 130×200 sous jaquette illustrée; prix : 800 fr.

du pèlerinage de Lourdes. D'où le titre (à première vue déroutant) de ce livre : *Lourdes, école mariale de primitive Église*[64].

Le R. P. RAVIER, S. J., ancien provincial de Lyon, a pris Lourdes sous un autre angle : le chapelet[65], première prière de Bernadette, la seule qu'elle connaissait lors des apparitions, celle qui la soutint dans sa mission, ainsi que dans la voie de sainteté et d'immolation prévue par celle qui lui avait dit : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse dans ce monde, mais dans l'autre. » Ce petit livre, illustré par un imagier sympathique (pp. 24, 40) quoique inégal (pp. 16, 48, 78) représente un premier contact avec Lourdes et Bernadette. L'auteur compte le poursuivre et l'approfondir.

Voici maintenant une religieuse contemplative, MARIE DE SAINT JEAN, O. P.[66], qui nous confie ainsi l'origine de ses réflexions :

> Un jour, je priais sans ferveur... devant la statue de Notre-Dame de Lourdes. Je reprochais à la Sainte Vierge d'être descendue chez nous sans... Jésus... Tout à coup, je reconnus l'Enfant de la Vierge. Il était dans la rose d'or qui fleurissait à ses pieds. Il était dans la ceinture bleue nouée devant elle... dans son sourire. Je vis dans l'espace d'une seconde que la Vierge de Lourdes était la Vierge de l'Incarnation.

C'est cette pensée profonde, jamais perdue de vue, qui donne au développement, d'un symbolisme un peu subtil, sa valeur et son poids.

Pour ma part, j'ai revu et corrigé une nouvelle édition de *Sens de Lourdes,* qui reparaît sans changements que de détails, mais augmenté du récit des apparitions par Bernadette elle-

64. Marcel-Marie DUBOIS, archevêque de Besançon, *Lourdes, École mariale de primitive Église,* Éditions Bonne Presse, 1958, in-8° de 168 pp., 190×140, 12 planches photographiques hors texte; prix : 555 fr.

65. A. RAVIER, S.J., *Bernadette et son chapelet,* Nevers, Couvent Saint-Gildard, 1958, in-4° de 80 pp., 185×150, et 10 illustrations hors texte, en couleur de Jacques Ravel.

66. MARIE DE SAINT-JEAN, O.P., *Celle qui sourit,* avec une lettre de S. Exc. Mgr Théas et une préface du R. P. M.-J. Nicolas, O.P., Paris, La Colombe, 1958, in-8° de 128 pp., 140×190; prix : 390 fr.

même[67]. Dans *Message de Lourdes*[68] (quatre conférences données en février 1958 à Radio-Luxembourg), j'ai tenté de dégager la valeur des apparitions pour notre vie d'aujourd'hui. C'est un complément de *Sens de Lourdes,* au plan pratique et pastoral.

Noter aussi dans cette ligne, l'essai simple, pratique, et sans prétention, de l'abbé Émile SAUREL, curé-doyen du Fousseret. *Le message de Bernadette et les miracles de Lourdes : quatorze instructions d'un curé à ses paroissiens pour le centenaire des apparitions*[69].

Côté protestant, le pasteur Pierre PETIT a écrit *Lourdes, les protestants et la tradition chrétienne.* La réflexion est irénique à quelques menues pointes près, et nourrie de citations d'auteurs catholiques. Elle marque un progrès : Lourdes n'est plus donné comme un blasphème, mais seulement comme un fait inutile. Ce progrès paraît toutefois peu représentatif du fait que l'auteur n'est pas protestant d'origine, mais prêtre catholique passé au protestantisme[70].

## *Les apparitions autres que Lourdes.*

La littérature des autres apparitions n'a pas chômé durant le centenaire de Lourdes.

Sur Fatima, voici un ouvrage traduit (de l'allemand, je pense ?) G. HUNERMANN, *Le ciel est plus fort que nous*[71]. Dire, avec

67. Paris, Lethielleux. La nouvelle édition comprend 158 pp. Sont parues en 1958 les traductions : allemande : *Der Sinn von Lourdes,* Luzern, Räber, Suisse; espagnole : *Mensaje de Lourdes,* Madrid, Studium; italienne : *Realtà di Lourdes,* Turin, Marietti; portugaise : *Sentido de Lourdes,* Rio de Janeiro, Vozes; anglaise (en cours) : chez Clonmore, Dublin.

68. Paris, Bonne Presse, 1958, 64 pp. Édité également en disque microsillon 33 tours, *ibid.*

69. In-8° de 52 pp., 135×170, chez l'auteur, Le Fousseret (Haute-Garonne).

70. Pierre PETIT, *Lourdes, les protestants, la tradition chrétienne,* Paris, Coll. « Les bergers et les mages », in-8° de 136 pp., 175×110; prix : 360 fr.

71. G. HUNERMANN, *Le ciel est plus fort que nous, la merveilleuse histoire de Fatima,* traduction par l'abbé E. Saillard, Mulhouse, Éditions Salvator, 1956, in-8° de 232 pp., 190×130; prix : 540 fr.

le papillon publicitaire, que ce livre « comble une lacune », c'est assurément beaucoup dire. Chaque année paraissent de nouveaux récits de cette apparition. C'en est un de plus. Il se recommande du fait que l'auteur a mené enquête sur place, et interrogé le père, la mère et les amis de la voyante. Il aurait rendu un grand service à l'histoire s'il avait noté et livré *in extenso* (avec toute la rigueur et les garanties nécessaires) les dépositions de ces témoins. Son livre aurait constitué une source, dont l'importance se serait accrue avec le temps. Il n'a malheureusement fait usage de ces visites que pour catalyser son talent de conteur.

Je crois utile d'insister sur ce point : selon les termes de l'encyclique *Pascendi*[72], les apparitions et faits merveilleux s'imposent non par voie d'autorité, comme la Révélation et le Dogme, mais par le poids propre des « motifs de foi humaine » dont ils se recommandent. En ce domaine, il importe donc, au premier chef, que le poids des raisons de croire soit manifesté, et cela d'autant mieux que le fait est plus extraordinaire. Si ce travail n'est pas fait à l'origine avec toutes les garanties, viendra un temps où il sera trop tard pour établir les faits, et les racines du pèlerinage resteront sous le coup d'un doute sans remède.

La recension des ouvrages sur la Vierge de Syracuse illustrera concrètement cette observation.

On sait les faits : dans cette ville de Sicile, une image de la Vierge pleura durant plusieurs jours, en présence d'une foule croissante. Des larmes furent recueillies. Des miracles s'ensuivirent.

J'ai déjà recensé un livre sur la question[73]. En voici trois autres.

Les deux premiers sont les traductions anglaise[74] et française[75] de l'ouvrage flamand de H. Jongen. Les faits y sont

72. Je reprends les textes de l'encyclique *Pascendi*, 8 septembre 1907, *A.S.S.*, 40 (1907), p. 649. Sur ce sujet, voir *Lourdes. Documents authentiques*, t. II, pp. 99 et sq.

73. *La Vie Spirituelle*, mai 1956, p. 529.

74. H. Jongen, S.M.M., *The weeping statue of Syracuse*, traduit de l'allemand par A. Somers, S.M.M., Cork, The Mercier Press, Ltd, 1956, in-8° de 118 pp., 180×110.

75. H. Jongen, S.M.M., *Pourquoi la mère de Dieu pleura-t-elle à Syra-*

bien racontés. Quelques témoignages sont même cités. Mais c'est si extraordinaire, et l'habitude de critiquer la matière imprimée est tellement devenue (par nécessité) une seconde nature à une époque où les mensonges de la politique, de la publicité, de la littérature nous submergent, que l'esprit reste en point d'interrogation devant la belle histoire. Franchement parlant, en dépit de la bonne volonté et du talent des narrateurs, l'affaire de la Vierge de Syracuse n'avait pas encore pris pour moi figure de réalité.

Le livre de Mgr Ottavio MUSUMECI[76] crée le choc de la crédibilité. Pourquoi ? Parce qu'au lieu de « raconter » sur un ton nécessairement apparenté à celui du roman, il livre les pièces du dossier, conservé à l'évêché de Syracuse, et qu'on peut contrôler. Le frabricant de la statue, le sculpteur, les ouvriers, le marchand, le commissaire de police Samperisi (le Jacomet syracusain), l'agent de police Garofolo, le maréchal des logis des carabiniers (en congé) Rinaldo Carani « habitant boulevard Cadorna, n° 1 », et quantité d'autres témoins nous disent avec force détails ce qu'ils ont vu. Le chanoine précise leur nom, leur adresse. Nous pourrions les interroger à notre tour, leur écrire. Moi qui travaille avec les morts sur les papiers jaunis écrits il y a un siècle par les Jacomet, les Massy et tant d'autres, je me prends à rêver à la chance historique de ce prélat sicilien qui peut enregistrer les dépositions du commissaire de police, des médecins, des employés de magasin de Syracuse, travailler sur le vivant. Au nom de mon expérience d'aîné... d'un siècle... je l'encourage à continuer sa moisson. Qu'il n'hésite pas à multiplier les interrogatoires, confrontations publiques, l'emploi du dictaphone, à appeler en consultation après les médecins et hommes de science, des prestidigitateurs qualifiés qui ont aussi leur mot à dire pour exclure toute possibilité de truquage en la matière. Cela peut paraître superflu. Mais si plus tard, des adversaires posent ces questions ou d'autres, il sera trop tard. Voilà

*cuse ?* Bruges, Paris, Beyaert, 1956, in-8° de 172 pp., 205×130; prix : 360 fr.

76. Ottavio MUSUMECI, *La madone de Syracuse a pleuré,* traduit de l'italien par J. Delaire-Orsaire, Mulhouse, Salvator, in-8° de 212 pp. et 32 pp. d'illustrations, 130×210, sous couvre-livre; prix : 960 fr.

un ouvrage en rupture avec les habitudes de médiocrité qui sévissent en ce domaine. Que l'auteur qui a su s'établir à ce niveau de rigueur et d'objectivité aille jusqu'au bout en songeant aux siècles futurs.

## *L'ensemble des apparitions.*

Un certain nombre d'ouvrages abordent les apparitions mariales dans leur ensemble pour tenter d'en dégager le sens. Dans ce secteur, on peut distinguer deux orientations, selon que l'apparition-clé (ou du moins le pôle d'attraction) est Lourdes ou Fatima.

### *du côté de Lourdes.*

La première ligne est marquée par la pondération et la discrétion.

Le livre le plus important à cet égard est sans doute celui de Louis LOCHET, *Apparitions*[77]. C'est un effort à la fois très positif, très réceptif, et pourtant dépouillé de l'excitation morbide qui sévit parfois en ce domaine. Il situe les apparitions de la Vierge à trois plans : dans le mystère de Marie, dans la vie de l'Église, dans notre vie chrétienne. La conception est excellente, le développement aussi. Je préfère en recommander la lecture que d'en donner un résumé appauvri.

C'est dans la même ligne (et s'en recommandant explicitement) que se situe le livre de H. MARÉCHAL, O. P., *Mémorial des apparitions de la Vierge dans l'Église*[78]; mais il ne fait pas

77. Louis LOCHET, *Apparitions*, Coll. « Présence de Marie à notre temps », Paris, Desclée de Brouwer, 1957, in-8° de 160 pp., 190×120; prix : 450 fr.

78. H.-L. MARÉCHAL, O.P., *Mémorial des apparitions de la Vierge dans*

double emploi. La conclusion, qui situe les apparitions dans la vie de l'Église et la théologie, vient achever une présentation simple et concrète des principales apparitions de la Vierge, la rue du Bac, la Salette, Lourdes, Pontmain, Fatima, Beauraing et Banneux. Des appendices documentaires[79], cartes et plans complètent heureusement cette synthèse.

La brochure du même auteur : *Des visites de la Vierge à Lourdes au don de soi,* tire, dans la même ligne, des applications pratiques et pastorales, en fonction du centenaire de Lourdes[80].

C'est dans le même esprit de pondération qu'Yvonne ESTIENNE a écrit *Lourdes et la Salette*[81] : un livre qui répond bien à son titre. L'auteur a restreint son champ d'observation à ces deux apparitions. Elle ne les suppose pas connues, mais les raconte, tout d'abord, dans l'ordre chronologique. Ces deux présentations suivent le même plan : l'époque et le lieu, les phases de l'apparition et le jugement de l'Église. Une troisième partie poursuit une confrontation entre les messagers, puis entre les messages, qui sont finalement situés dans « le cycle marial ». On louera l'auteur de n'avoir pas abandonné dans ce final le contact des textes, l'objectivité, la prudence qui sont la marque propre de ce livre. Yvonne Estienne pousse la circonspection jusqu'à ne pas s'engager dans un jugement de valeur sur les deux volets du diptyque. Sans déprécier la Salette, ni déplaire à ses missionnaires dont l'objectivité historique et la pondération sont au-dessus de tout éloge, il eût été possible de dire que Lourdes bénéficie d'un plus grand poids, ne serait-ce que par les gages hors pair que le Saint-Siège lui a donnés. Mais après tout, Yvonne Estienne a peut-être eu raison de laisser le lecteur tirer cette conclusion dont elle a donné les éléments.

*l'Église,* Paris, Éd. du Cerf, 1957, in-8° de 264 pp., 200×130, 7 cartes et plans; prix : 600 fr.

79. Répertoire des apparitions en cours d'examen canonique : 27 cas depuis 1931. Fragment du mémoire de Lucie, la voyante de Fatima.

80. H.-L. Maréchal, O.P., *Des visites de la Vierge au don de soi,* Nicolet (Québec), Canada, Centre marial canadien, Tract n° 85, janvier 1958.

81. Yvonne Estienne, *Lourdes et la Salette,* Paris, Éditions latines, 1958, in-8° de 224 pp., 230×140.

*du côté de Fatima.*

Abordons maintenant l'autre ligne où se situent deux livres :

Pour M. L. GABET [82], les principales apparitions (la rue du Bac, la Salette, Lourdes, Pontmain, Pellevoisin, Beauraing, Banneux et Syracuse) sont des ébauches ou des échos plus ou moins clairs du message de Fatima relatif au Cœur Immaculé de Marie. On saura gré à l'auteur d'avoir développé ce thème sur un mode d'intériorité, en fonction de cette conclusion : *il faut changer sa vie.*

Le livre de l'abbé RICHARD, *La reine aux mains jointes* [83], poursuit un propos plus ambitieux : dégager à l'échelle cosmique le sens historique de la conjoncture actuelle. Trois ressorts lui semblent commander le dénouement de la crise que le monde traverse : promotion des apparitions dans l'ordre théologique; développement du dogme marial (où l'auteur voit l'antidote du protestantisme) et message de Fatima. Par le prodige solaire [84], la Vierge s'y manifeste en reine qui gouverne; elle pose les prémisses de la conversion de la Russie et du triomphe de l'Église.

Le genre littéraire prophétique auquel ce livre appartient en définitive s'accommode mal de réserves, de distinctions et de précautions oratoires. L'auteur a su du moins proposer sa position en liaison constante avec des données magistérielles, scripturaires et théologiques plus fondamentales, et contenir, en plus d'un point, l'optimisme inhérent à sa perspective. Il est clair qu'il est assez intelligent et lucide pour être conscient des options qu'implique son engagement en des matières qui sont, de leur nature, complexes et conjecturales.

Au chroniqueur (dépourvu de charisme prophétique), il appar-

82. M.-L. GABET, *Avec Marie à la lumière de sa miséricorde,* Avant-propos de l'abbé Onfroy, Paris, Tolra, 1956, opuscule illustré de 80 pp., 190×140; prix : 140 fr.

83. Abbé André RICHARD, *La Reine aux mains jointes,* Paris, La Colombe, in-8° de 158 pp., 190×140, 4 illustrations hors texte; prix : 495 fr.

84. L'auteur y consacre un chapitre où on lui saura gré de citer les documents, pp. 89-107.

tient de situer de manière plus pédestre (et brièvement) les questions et opinions...

Il est certain que la Vierge a une grande place dans la phase actuelle du monde. Est-ce la clé du problème, ou une clé (de toute façon majeure) parmi d'autres? Le développement du dogme marial a été un facteur d'enrichissement pour l'Église. Faut-il pour autant ériger en principe que les progrès de l'avenir auront pour ressort fondamental de nombreux développements qu'il faut systématiquement promouvoir? L'Église va-t-elle vers une phase d'épreuve ou de triomphe? Et les derniers temps seront-ils à l'image du paradis terrestre, épanouissement cosmique de la création nouvelle, ou, à l'image de la Passion du Christ, suprême épreuve? Voilà bien des questions sur lesquelles on manque, pour le moins, de certitude, sans qu'il soit interdit de se livrer à des recherches et conjectures.

Sur le dernier point, la thèse de l'abbé Richard s'oppose diamétralement à celle de Graham Greene[85]. Si elle rejoint l'optimisme de Teilhard de Chardin, c'est par des voies tout autres : triomphe cosmique chez les deux auteurs; mais, pour le premier, le triomphe monte de la terre; pour le second, il tombe du ciel.

Le problème auquel l'un et l'autre font face, c'est celui de donner un visage concret à l'espérance chrétienne, vis-à-vis de la cité terrestre. Qu'est-on en droit de dire sur ce chapitre? Nous sommes à un point où la théologie demeure bien démunie de fermes principes de solution.

L'espérance théologale a pour objet la vie *éternelle* et les moyens d'y parvenir. Dieu a cependant inscrit au cœur de l'homme l'espérance quasi invincible de promouvoir *ici-bas* un monde meilleur. Cette espérance au niveau temporel se rattache au ressort théologal par le biais des *moyens* de parvenir à la vie éternelle. Sur ce terrain particulier, le Christ n'a pas fait de promesse formelle, et sa vie personnelle n'a pas donné l'exemple de la réussite : au contraire, sa mort était une faillite temporelle. Pourtant, le chrétien n'est pas appelé à une inhumaine

85. On connaît son évocation célèbre des derniers temps : le pape réduit à la situation d'un pauvre homme traqué, camouflé sous la défroque d'un commis voyageur... Cette thèse extrémiste va de pair avec un immense espoir eschatologique.

indifférence à l'égard de ce monde. L'Évangile lui laisse entrevoir la promesse d'un centuple dès ici-bas (Mc 10, 30), et le pousse de maintes manières à désirer la promotion de la nouvelle création.

Trois facteurs peuvent nourrir cette espérance d'un monde meilleur, sur trois lignes fort différentes.

La ligne Teilhard de Chardin table sur un facteur qui ne me paraît pas négligeable. Dieu a créé le monde selon une loi de progrès invincible; ce progrès a fourni, et est appelé à fournir au moins des éléments au triomphe du Christ. (L'invention naturelle du langage était une condition de la Révélation. Les conquêtes techniques favorisent aujourd'hui sa diffusion. Le progrès favorise un développement de la solidarité humaine qui va dans le sens de la charité, etc.)

La ligne affirmée par Richard a sa valeur aussi. En se manifestant au niveau de notre terre, la Vierge nous rappelle qu'elle est avec nous, que Dieu est avec nous, à cet humble niveau. Par certaines paroles (dont on aimerait avoir un texte critique strictement établi) elle semble annoncer, à Fatima, une ère de paix.

Enfin l'espérance de l'Église en un monde meilleur est liée à une praxis; elle est entre les mains des chrétiens appelés à convertir leur cœur, et de ce cœur converti, à construire un monde où règne l'Amour. Tout le monde sera d'accord avec l'abbé Richard là où il dit :

> Seule la charité débordant de l'Église sur le monde, est capable d'anticiper sur l'éternité et d'établir pour un temps, avec le Règne de Dieu, un vrai règne de l'homme, synonyme de liberté, d'unité et de paix [86].

L'attente passive des deux autres facteurs serait stérile, sans cette espérance engagée qui prend la forme d'une tâche à accomplir.

R. Laurentin.

86. « *Là-dessus,* tous les catholiques militants devraient tomber d'accord », dit ici l'abbé Richard. Non seulement ils devraient, mais je pense qu'ils le sont. Aussi je souhaite qu'à l'occasion d'une prochaine édition l'abbé Richard développe et mette au centre de sa perspective ce point indiscutable et fondamental.

# *Le vitrail français* *

Voici un magnifique ouvrage qui comble une lacune souvent ressentie. En fait, il existait une quantité de monographies traitant du vitrail dans telle église ou telle région, mais jamais encore on n'avait tenté de rassembler dans une vue d'ensemble toutes ces études de détail.

Le présent travail se montre donc comme une somme de toute la matière étudiée sous ses différents aspects : *problèmes formels, fonctions spirituelles, technique, histoire des origines à nos jours.* La qualité du texte, confié aux meilleurs spécialistes, la beauté des images font de ce livre un monument à la gloire de cet art dont Focillon a dit « qu'il était la création la plus extraordinaire du Moyen Age ».

Mais abordons l'essentiel du travail. Précisons une fois pour toutes qu'il ne s'agit pas, quand on parle de vitrail, de peinture sur verre, mais de peinture faite au moyen de verres colorés dans la masse au cours de la fabrication et découpés suivant un plan préétabli, les différents fragments étant réunis par des liens de plomb, une armature de fer maintenant et consolidant la rigidité du tout. C'est dès l'époque carolingienne que se fixent les principes de la technique médiévale. Le plus ancien exemple conservé (XI[e] siècle) est la tête de Wissembourg au Musée de l'Œuvre de Strasbourg. D'après la reproduction, on croirait plutôt se trouver en présence d'une sculpture. Je crois qu'un pareil fait ne se représentera plus par la suite.

Les rapports de la sculpture avec la peinture des vitraux sont réels, mais d'un tout autre ordre cependant. Par exemple, les magnifiques bordures décoratives qui existent comme encadrement [1] de panneaux, évoquant, par le mo-

* Un volume in-4° relié. Publié sous la haute direction du Musée des Arts Décoratifs de Paris, avec la collaboration de MM. Marcel Aubert, André Chastel, Louis Grodecki, Jean-Jacques Gruber, Jean Lafond, François Mathey, Jean Taralon et Jean Verrier. Aux Éditions des Deux Mondes, Paris, 1958; 268 illustrations dons 32 planches en couleur; 9.950 fr.

1. J'avoue, pour ma part, préférer dans cet ouvrage les figures en noir à celles en couleur, parce qu'elles sont plus amples et plus complètes.

delé et la largeur du style telle frise de linteau ou tel cordon de voussure.

Les premiers textes se rapportant à des vitraux figurés remontent au IX^e^ siècle et, dès le XI^e^, nous voyons apparaître la double formule, soit du vitrail dit « légendaire » contenant une quantité de petites scènes groupées dans une même baie; soit du vitrail où des figures d'assez grandes proportions remplissent tout le champ de la fenêtre. De très bonne heure (et avant 1200), elles se dressent sur un socle et, sous un dais, à la façon des statues de portail. Dès cette époque, apparaît la rose qui est certainement la plus magnifique conception que l'on ait réalisée du vitrail : ornement, illumination, exaltation du sujet.

Mais ce qui appartient, dans l'ensemble, au vitrail occidental, c'est, avant tout, le triomphe de la lumière colorée. Le chapitre de M. Louis Godecki intitulé *Fonctions spirituelles* est sûrement un des plus nouveaux et formateurs de l'ouvrage. Il fait ressortir avant tout le rôle essentiel de la lumière, non seulement dans son indispensable utilité, mais encore dans son symbolisme. La lumière n'est-elle pas un attribut essentiel de Dieu et de son Verbe, à toutes les pages de l'Ancien et du Nouveau Testament ?

Les rapports intimes du vitrail avec l'architecture sont tels qu'ils auraient presque pu se passer d'être exposés. On voit, en effet, la vitre colorée suivre dans son importance et sa distribution le développement même des formes monumentales qui, à mesure qu'elles progressent, font de plus en plus place aux baies et, par conséquent, aux verrières.

Mais les rapports de l'architecture avec le vitrail se manifestent encore d'une façon plus subtile. Examinons, par exemple, une des grandes figures dont nous venons de parler, debout entre socle et dais. Le décor architectural qui sert ici de cadre à la figure a tant d'intérêt aux yeux du peintre-verrier que, s'il ne dispose pas d'un espace suffisant pour donner une égale importance au décor et à la figure, c'est à la figure qu'il demandera de se réduire plutôt qu'au cadre ornemental.

On a fait tant de vitraux en France qu'après un grand nombre de destructions volontaires ou fortuites il en subsiste encore un millier.

Jusqu'ici, sous l'influence de notre maître Émile Mâle, il était à peu près admis que l'œuvre de Chartres était un point de départ pour celles de toute la France. Une étude plus attentive et une meilleure connaissance des différentes régions a conduit les auteurs à des conclusions plus nuancées. Il semble maintenant que l'on doive chercher nos plus anciens vitraux plutôt à l'Ouest; par exemple, l'ensemble du Mans se placerait avant 1140, ainsi qu'Angers, Poitiers, Vendôme; puis viendraient le Centre et le Sud-Est, et seulement alors l'Ile-de-France avec Saint-Denys et Chartres.

Cependant le chapitre de l'abbé Suger, le magnifique abbé de Saint-Denys, dans son *Liber de rebus in sua administratione gestis*, jouera longtemps un rôle essentiel

dans l'histoire des origines. Quant à Chartres, s'il est vrai qu'il faut faire des réserves sur sa part initiale dans l'histoire du vitrail, il reste que son œuvre totale constitue comme l'apothéose de ce développement avec ses cent soixante-quatre baies couvrant deux mille six cents mètres carrés (autant que l'ensemble de tous les vitraux étrangers) tandis que sa construction s'étend de 1194 à 1235, une quarantaine d'années au maximum. Et pourtant, nos auteurs, mieux informés que leurs prédécesseurs, constatent que le programme iconographique y est moins cohérent que celui, à peine postérieur, de Bourges ou de Reims. On peut concevoir que six ateliers au moins travaillaient à cette œuvre gigantesque, au XIIIe siècle.

Quant à la Sainte-Chapelle, ses quinze verrières contiennent mille cent trente-quatre scènes et une dizaine de collaborateurs anonymes y ont travaillé pendant cinq ans. (C'est alors d'ailleurs que commence à se manifester nettement l'influence sur le peintre-verrier du peintre de miniatures[2].) Il semble, en fait, y avoir eu quelquefois des rapports de collaboration entre verriers et sculpteurs. L'exemple tardif de Rouen est célèbre, où c'est un peintre-verrier, Cardin Jouyse, qui donne à l'imagier Desolleaux le dessin de l'*Arbre de Jessé*, du portail occidental. La signature de Clément de Chartres tracée sur un vitrail de la cathédrale de Rouen (XIIe siècle) est un fait tout à fait exceptionnel. Les noms n'apparaissent nombreux qu'aux XVe et XVIe, tels Arnoult de Nimègue, étudié avec tant d'autorité par mon ami Jean Lafond, Le Prince de Beauvais, Arnaud de Moles, Mathieu Bléville, Linard Gontier, Jean Lécuyer, etc... Des artistes connus pour leurs tableaux et leurs miniatures, comme Jean Bourdichon, ont dessiné des vitraux. Nicolas Froment était peintre-verrier, et l'on croit qu'il en était de même du Maître de Moulins. Nous n'en sommes cependant pas au moment où Ingres peignait le portrait de Louis-Philippe en *Saint Philippe* pour la chapelle royale de Dreux, et Delacroix la *Bataille de Taillebourg* à la même chapelle.

L'époque exactement contemporaine semble à ce point de vue marquer un point. Je n'en veux pour preuve que Maurice Denis au Vésinet ou Desvallières à l'ossuaire de Douaumont. Mais il faut bien reconnaître que la mode de la peinture dite « abstraite » règne aujourd'hui dans le vitrail plus que partout ailleurs et que beaucoup de fenêtres modernes présentent une mosaïque de formes colorées qui semblerait l'œuvre d'un enfant jouant avec des cubes.

Un effort considérable avait ce-

2. Avouerai-je que le fait de placer à une telle hauteur des scènes de dimension réduite, complètement indéchiffrables à l'œil nu, m'a toujours paru un non-sens ? On parle parfois à ce sujet de *Bible des pauvres*, mais des pauvres qui disposeraient de beaucoup de temps et d'une excellente lorgnette.

pendant été tenté lorsque douze verrières exécutées pour le pavillon pontifical de l'exposition de 1937, et confiées à d'excellents peintres modernes, pour la plupart d'inspiration chrétienne, tels qu'Hébert Stevens, Pauline Peugniez, le R. P. Couturier, O. P., Marguerite Huré, Valentine Reyre, etc., puis avaient été ensuite placées dans la nef de Notre-Dame de Paris où elles comblaient un vide existant depuis cent cinquante ans. Mais, témoignage instructif sur l'état de l'opinion en ce qui concerne le vitrail moderne, elles furent l'objet, de la part de certains, d'un véritable « tollé ». La guerre de 1940 mit fin au débat en occasionnant la dépose de ces œuvres qu'il est toujours question de replacer. Et nous estimons qu'il y aurait là une digne conclusion aux efforts de nos artistes vers une restauration du vitrail français.

Louise Lefrançois-Pillion.

# *LES DISQUES RELIGIEUX*

## 1. *La mort et la fin des temps*

En ce mois de novembre, notre méditation sur le destin éternel de l'homme pourra s'enrichir de quelques grandes pages musicales, anciennes ou modernes.

Voici d'abord une œuvre du XVI^e^ siècle, la *Missa pro defunctis,* d'Eustache DU CAURROY (30 cm. *Erato* LDE 3056), qui fut exécutée pour la première fois aux obsèques d'Henri IV, puis à celles de tous les rois de France. Composée pour chœurs *a capella,* réalisée ici par les chanteurs de Saint-Eustache sous la direction du P. Martin, elle est d'une émouvante simplicité, toute proche du grégorien, dont les intonations mélodiques alternent avec une polyphonie sereine et priante. Pas de *Dies irae* terrifiant, mais une supplication confiante et pacifiée, que le parti pris des notes élevées fait baigner dans un climat de lumière. Au verso la *Messe pour le Samedy de Pasques,* de G. CHARPENTIER.

Cette lumière et cette paix, traditionnelles dans la musique liturgique des défunts pour exprimer des textes qui parlent surtout de la joie éternelle, nous les retrouvons dans le *Requiem de Gilles* (30 cm. *Erato* LDE 3040) enregistré à Saint-Eustache par la chorale Philippe Gaillard et l'ensemble instrumental J.-M. Leclair. Nous sommes ici à la fin du XVII^e^ siècle; l'œuvre de Gilles, fervent chrétien qui mourut à trente-six ans, fut exécutée pour la première fois aux funérailles de son auteur et ensuite fort souvent durant le XVIII^e^ siècle. Dans cet étonnant chef-d'œuvre, l'un des plus purs du genre, l'art exprime admirablement les sentiments chrétiens en face de la mort : repos, foi en la lumière, remise à la tendresse miséricordieuse. La perfection de la gravure fera goûter la richesse d'une orchestration toujours parfaitement équilibrée et mesurée.

Contraste absolu avec le *Requiem* de VERDI (deux disques 30 cm. *Guilde intern. du Disque* MMS 2038), composé en hommage au poète et patriote Manzoni (1873) entre *Aïda* et *Othello.* Ici nous sommes en plein romantisme, en plein drame, « une espèce d'opéra sacré qui a pour sujet le Jugement dernier ». Le *Dies irae* occupe une place royale (plus de la valeur d'une face) : grandiose ouragan de menaces, d'effrois, d'imprécations et d'appels passionnés, où chaque intention du texte verbal reçoit sa traduction amplifiée; non le Jugement dernier de nos cathédrales, mais celui de la Sixtine. Le *Requiem* d'entrée, calme mais sombre; les cris

pathétiques du *Judica me*, les éclats du *Sanctus*, la houle tourmentée du *Libera* font de cette œuvre, « géniale » au jugement de Brahms, le type achevé de l'émotivité religieuse italienne. Dans un enregistrement où les innombrables contrastes de cette composition tourmentée sont fidèlement rendus, l'orchestre, les solistes et les chœurs philarmoniques néerlandais, sous la direction de Walter Goehr, ont réalisé une magistrale interprétation. Sur la quatrième face, le *Te Deum* et le *Stabat Mater* de VERDI, du même style.

Avec le *Requiem*, de MIGOT (Studio S.M., 25 cm., 33-39), œuvre récente et française, exécutée *a capella* par les chanteurs traditionnels, sous la direction de Marc Honegger, nous revenons à la conception paisible de la mort chrétienne, en même temps qu'est renouée la chaîne qui relie notre musique moderne aux polyphonies de la première Renaissance. Pureté, sérénité, simplicité des moyens, refus de la déclamation et des effets, unité d'un climat où domine le sens de la joie éternelle espérée, et pourtant libre variété des sentiments délicatement exprimée : c'est une prière. L'intelligente analyse de Dom Surchamp, imprimée sur la pochette, aide à pénétrer ces pages, « modèle d'art liturgique et sacré ».

C'est également dans la perspective de la résurrection éternelle que se situent les *Deux Cantates*, de BUXTEHUDE (30 cm. *Erato* LDE 3041), enregistrées dans l'église évangélique de Weinsberg par la chorale H. Schütz et le Sudwestfunk Orchester Baden-Baden sous la direction de F. Werner. La première, *Ihr lieben Christen, freut euch nun* (Chers chrétiens, réjouissez-vous maintenant) est une invitation à célébrer le prochain retour du Christ; la seconde, *Herzlich lieb hab ich dich, o Herr* (Je t'aime de tout mon cœur, ô Seigneur), une supplication pour être consolé dans l'angoisse de la mort et emporté dans le sein d'Abraham au dernier jour. A les entendre, on se demande pourquoi les nombreuses cantates et autres œuvres religieuses de Buxtehude sont si peu connues. Il y a là une grandeur, une noblesse, une émotion proprement sacrées qui portent l'âme à la contemplation du mystère de gloire et de miséricorde. Félicitons *Erato* de nous les avoir rendues avec cette perfection.

D'une tout autre écriture, on s'en doute, est ce *Quatuor pour la fin du temps* qu'OLIVIER MESSIAEN a écrit en hommage à l'Ange de l'Apocalypse qui lève les mains vers le ciel en disant : « Il n'y aura plus de temps », écrit et exécuté pour la première fois en captivité (1941) (30 cm. *Club français du disque* 77). Les commentaires du compositeur sur le feuillet joint du disque orientent le regard intérieur vers le sens spirituel de ces huit pièces (*Liturgie de cristal, Louange à l'éternité de Jésus, Danse de la fureur pour les sept trompettes*, etc.); indispensables pour s'initier à une forme toute neuve d'évocation musicale, on les oubliera ensuite pour se laisser porter dans le monde des rêves messianiques, est univers d'oiseaux, de couleurs, de vocalises, de formes giratoires qui peut entrouvrir à ceux qui sont touchés par sa grâce les portes du mystère.

On retrouvera l'atmosphère classique de nos grandes églises en écoutant la maîtrise de la CATHÉDRALE D'ANGERS exécuter les *Vêpres solennelles de la Toussaint* (30 cm. *Studio S. M.* 33-02), sous la direction de M. le chanoine Poirier. « Les triomphantes vêpres ! » c'est ici qu'on en goûte l'inépuisable magnificence, dans ce grégorien et ces fauxbourdons alternés, un instant traversés par une polyphonie de Vittoria (antienne de *Magnificat*) : quatre-vingt-dix voix d'enfants et quarante voix d'hommes, deux orgues et les sept cloches de la cathédrale Saint-Maurice chantent la grave et somptueuse fête du Royaume, au-delà de la mort transitoire.

## 2. *Les saints patrons de novembre*

11 novembre : *Saint Martin* (45 tours *Festival* 3020), texte de Robert de Montvallon, dit par Fernand Ledoux. Un récit plein de vie, encadré de quelques airs populaires, qui dit bien l'essentiel de cette existence mouvementée, du soldat à l'évêque de Tours, du moine au créateur de paroisses; le ton est juste; les enfants donnent la réplique au narrateur avec un parfait naturel; le bruitage et les mouvements de foule s'ajustent exactement au récit. Martin et Martine l'entendront avec ravissement.

22 novembre : *Sainte Cécile* (45 tours *Festival* 3010), texte de Marie de Miserey, dit par Jacques Mauclair. Cécile qui est devenue patronne des musiciens à cause d'une version latine mal faite, Cécile qui entraîne à la conversion et au martyre, avec elle, son mari et son beau-frère — une belle histoire racontée d'après ses *Actes* du VI^e^ siècle en un dialogue alerte et poétique. Encore un très bon spécimen de la collection « Les saints patrons ».

## 3. *Nouveautés*

*Louange à Dieu* (1, 2, 3), chants français enregistrés par le chœur des Séminaristes de Strasbourg (3 disques 45 tours *Decca* 455-652, 53, 54). Nous n'aurons jamais trop de disques de travail pour apprendre au peuple chrétien des chants nouveaux. Les trois que voici en contiennent dix-neuf, bien choisis parmi les meilleurs du répertoire ancien et moderne. Trois chants pour le Carême, trois pour le Temps pascal, quatre pour Noël, trois à la Vierge Marie, six pour les divers temps de la messe. On n'y cherchera pas les qualités artistiques qui recommandent *Gloire au Seigneur* ou *Les deux Tables*. Tout est à l'unisson; les voix sont quelque peu lourdes et l'accent du terroir. Mais on les utilisera avec profit pour les répétitions de chant à la chorale ou à la foule. Les éditeurs ont fort heureusement imprimé sur la pochette les paroles de chaque cantique.

*Histoire Sainte à la veillée* (1 et 2), par Daniel-Rops (2 disques 45 tours, *Decca* 450-581 et 82). Le premier raconte aux enfants « les aventures de Jonas », le second celles de « Noé et son grand bateau». Dieu le Père est Saint-Granier; Jonas et Noé, Robert Vidalin; l'orgue, touché par Pierre Ravel, fait les transitions; des enfants racontent les histoires. Cela ne manque ni de couleur ni de mouvement. Les grandes personnes trouveront que Dieu le Père et ses interlocuteurs déclament comme au Français; les biblistes que la morale de l'histoire de Jonas (la vocation des païens) est escamotée; les gens de goût que les effets d'échos quand Dieu parle sont déplaisants. Les enfants ne chercheront sans doute pas si loin. Il semble pourtant que dans cette ligne (l'idée est excellente) ils pourraient être mieux servis.

H.-Ch. Chéry, O.P.

# LES LIVRES

## THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

Dom JEAN LECLERCQ, bénédictin de Clervaux : *L'amour des lettres et le désir de Dieu.* Initiation aux auteurs monastiques du Moyen Age. Éd. du Cerf, Paris, 1957; 269 pp.; 990 fr.

Il est communément entendu qu'il y a, dans l'Église du Christ, des spiritualités différentes, comme on convient qu'il y a en théologie des systèmes différents, dans la liberté des « opinions » à l'intérieur de l'orthodoxie de la foi. On dit aussi, en un autre domaine, qu'il y a une *philosophia perennis,* c'est-à-dire un ensemble de positions de pensée, sur lesquelles s'accordent ceux qui considèrent sainement la nature de l'homme et du monde.

Mais sans doute ne mesure-t-on pas toujours le rapport à tenir entre ces variétés — spirituelles, théologiques, philosophiques — et l'unité que, en chacun de ces domaines, spécialement dans le domaine de la foi, on entend sauvegarder. La chose est d'importance, si l'on discerne là la répercussion du très délicat problème de l'accord en notre vie, celle de l'intelligence et celle de l'action, entre la vérité objective, inviolable et universelle, et les options intérieures, les lumières libres, les perceptions individuelles, du plus fidèle assentiment à cette vérité. L'unité des chrétiens, l'unité des esprits, ne se fait pas par les procédés et selon les règles d'un régime totalitaire.

Voici un ouvrage, magistral et séduisant à la fois, où la description savoureuse d'une « théologie » et d'une « spiritualité », menée sur pièces et avec toutes les lumières de leurs contextes humains, leur donne leur ferme et exclusive spécificité. Contre la dissolution des formes les plus vigoureuses de la vie spirituelle dans une série de lieux communs amorphes et inefficaces, Dom Leclercq nous présente la doctrine théologique et spirituelle des auteurs monastiques. Les moines évidemment y trouveront une nourriture homogène à leur état et à leur vie quotidienne. Mais tous, clercs et laïcs, y puiseront belle lumière sur des zones entières de leur foi et longue délectation pour leur comportement spirituel. Oserons-nous ajouter qu'il est particulièrement enrichissant et équilibrant pour un théologien « scolastique », de communier profondément à une telle théologie « monastique », non certes dans un mou concordisme, mais dans son irréductible spécificité.

Dom Leclercq donne comme titre à cette « initiation » : *L'amour des lettres et le désir de Dieu.* C'est dire à la fois le contenu des divers chapitres de son ouvrage et les deux traits majeurs de la physionomie du moine médiéval. « Grammaire et eschatologie », dit-il autrement, et significativement, dans son introduction. La parfaite cohérence de ces deux traits, l'un tout terrestre, y compris ses pointes d'excès, l'autre tout céleste dans son espérance, y compris ses évasions mentales, pré-

sente une admirable expression de la vie chrétienne, menée pendant des siècles non seulement par quelques individus supérieurs, mais par tout un peuple, établi dans un « état » de la vie religieuse.

Ce ne sont pas, en effet, les grands saints monastiques que nous présente hagiographiquement Dom Leclercq. Sans doute, saint Benoît est-il à la source de cette culture, spirituelle et littéraire (ch. I); saint Grégoire en est le maître théologien (ch. II); saint Bernard, que Dom Leclercq connaît si bien, en renouvelle la sensibilité au XII[e] siècle. Mais la grande masse des textes est puisée dans les commentaires scripturaires, les traités dévots, les collations abbatiales, les correspondances privées, de moines peu connus, parfois anonymes. C'est une « lecture spirituelle » encourageante pour les menus disciples que nous sommes. Lisez la longue élévation, ici entièrement publiée en traduction française (pp. 63-67) d'un inconnu du XII[e] siècle, sur les gloires de la Jérusalem céleste vers laquelle tend son désir.

On n'en finirait pas de choisir, au fil des chapitres, les expressions extrêmement variées de cette spiritualité : dévotion au ciel sous les symboles les plus humains du loisir, des pleurs de joie, du sommeil; poèmes d'une liturgie, « synthèse des arts », avec les soucis techniques qu'ils comportent au bénéfice de leur euphorie; silence intérieur, sincérité, fût-ce à travers la mentalité d'auteur; exégèses allégorisantes de la Bible, miroir de l'âme; sentiment de la nature traversant des réminiscences antiques; goût des sentences, florilèges contemplatifs, besoin de rimer, humour cistercien.

Bref, des hommes de Dieu, mais des hommes, pour la vérité même de leur communion à Dieu. On l'éprouvera très fort en rapprochant le chapitre sur les lettres sacrées et le chapitre sur les études libérales; ou encore en observant la constante interférence du culte et de la culture, y compris dans la langue du latin médiéval. Le beau style est un digne hommage à Dieu.

Certains seraient tentés de laisser à la *spiritualité*, comme ils disent, ce beau capital, revendiquant par ailleurs la *théologie* nécessaire avec sa valeur objective et scientifique. Dom Leclercq leur apprendra qu'il y a une « *théologie* monastique »; et il confirme là le diagnostic des historiens aujourd'hui unanimes (ch. IX). Dans une juste perspective, il montre que, à l'intérieur de l'élaboration du donné révélé, source de toute théologie, se développent des formes, des méthodes, des structures différentes, dont la concurrence ne comporte aucune disqualification, dont les ressources et les techniques ne doivent pas être bloquées. La théologie élaborée par les moines, en continuité avec le labeur des Pères — saint Bernard le dernier des Pères, dit Pie XII à la suite des historiens —, comporte la fermeté, la méthode, la construction, d'une vraie théologie. La théologie *scolastique* ne doit pas reporter la théologie *monastique* dans une préhistoire dépassée; on a eu tort de la dénommer une « *pré*-scolastique » [1]. Une Église qui n'éprouverait plus la « présence » d'un saint Anselme, d'un saint Bernard, serait gravement appauvrie dans son capital permanent. Qui lira l'ouvrage de Dom Leclercq en aura l'heureuse conviction.

M.-D. Chenu.

1. Dom Leclercq connaît d'ailleurs bien le principe de la scolastique. Il la définit très justement, non par son contenu doctrinal, ni non plus, comme on le fait souvent, par ses procédés (aristotéliciens) d'argumentation, mais par la *quaestio* (au sens technique du mot) : une question posée sur la Parole de Dieu; c'est en dire la grandeur et les risques.

HANS URS VON BALTHASAR : *Dieu et l'homme d'aujourd'hui*. Traduction de R. GIVORD. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1958; 320 pp.; 870 fr.

Le rapport de Dieu à l'homme est à travers les temps celui du Transcendant à sa créature. Mais la merveille est que ce rapport, parce qu'il est précisément celui de l'Être transcendant infiniment riche et libre avec une créature qui est esprit, puisse offrir sans cesse un aspect nouveau. Unique et immuable, tel qu'il est offert à l'esprit, il est multiple et il suit une voie d'approfondissement continuel, tel qu'il s'offre à la conscience d'un esprit qui doit remonter à Dieu à travers la totalité de la création.

Ce thème éternel de la théodicée trouve, dans les aperçus extrêmement riches du P. Urs, et grâce à la très belle traduction que nous offre R. Givord, un approfondissement nouveau. Nous ne doutons pas que le P. Urs ait touché très juste dans son analyse de la situation moderne du rapport à Dieu, et, quant à nous, nous sommes enclins à penser que nous sommes ici devant un des meilleurs ouvrages de la réflexion théologique contemporaine. Le P. Urs domine avec une aisance surprenante l'évolution des idées qui amena un certain nombre de crises dans la pensée; il en perçoit aussi bien les implications théologiques et trouve toujours la formule heureuse pour en dégager le sens spirituel. Il s'avère un maître dans un mode de réflexion qui, développé depuis quelques décades en langue germanique avec les œuvres d'un Guardini ou d'un Karl Adam, se montre extrêmement fructueux pour la vie de l'esprit, et qui n'a pas trouvé jusqu'ici en France la faveur qu'il mérite.

« L'homme, en tant qu'esprit, est ouverture, et requiert une ouverture de sa propre personne sans limitations foncières. Ce point de départ fonde une théorie de la connaissance qui part résolument du cas normatif pour la connaissance en général : le cas de la rencontre entre les personnes, qui part donc résolument d'en haut, au lieu de commencer par ranger la personne parmi les choses. Telle est la clef qui ouvre à l'anthropologie. Ceci posé, il n'est plus que de laisser se déployer une philosophie de la rencontre, telle que l'esprit la réclame et telle que l'histoire la suscite, qui permet de rejoindre de la façon la plus profonde les données classiques de la philosophie. « S'ouvrant lui-même chaque fois à tout ce qui, choses et êtres, apparaît dans le cosmos comme le milieu où un sens peut être trouvé, en se donnant lui-même pour être le milieu où les êtres et les choses peuvent pleinement être eux-mêmes dans la lumière de l'esprit humain, l'homme s'atteste, certes, comme celui qui est foncièrement capable de toute vérité, qui est foncièrement apte à devenir toutes les choses et tous les rapports (*anima quodammodo omnia*), mais cela non d'abord dans un dessein et une attitude de domination et d'asservissement, mais dans l'esprit d'un service dont il faut témoigner sans cesse par l'existence humaine comprise et ratifiée » (p. 73).

Sous cette lumière et dans un langage où l'on reconnaîtra celui de la pensée la plus contemporaine (« Une région de l'être qui nous obéit ne peut plus se situer au-dessus de nous, ne peut plus être notre dieu. Nous ne pouvons et ne devons même plus nous perdre en elle par l'amour, car le pouvoir de commander maintenant obtenu nous impose un devoir : à l'égard de nous-mêmes comme esprit, aussi bien qu'à l'égard de la nature comme base et comme sein d'où nous sommes sortis », p. 49), il devient possible au P. Urs d'éclairer profondément les dimensions de la philosophie de la liberté créée, comme philosophie de la rencontre de l'homme avec lui-même et avec

Dieu. En conclusion vient une analyse très pertinente de la crise de la religion naturelle.

La deuxième partie est consacrée à l'analyse de quelques grands thèmes de la spiritualité, à la lumière de la pensée religieuse existentielle : l'effacement de Dieu dans le temps, le Dieu innommable et immanent, la perdition, l'amour du prochain. Il n'y a aucune page qui ne brille de quelque trésor, de quelque aperçu, qui, à lui seul, pourrait bien suffire à remplir la méditation d'une vie. Tant il est vrai que ce n'est là que la simple présentation du christianisme, profondément ajustée à la vie tout court.

Un théologien réformé remarquait un jour que le catholicisme n'avait jamais élaboré une théologie de la Parole. Ce n'est pas exact si l'on songe à la théologie traditionnelle du Verbe incarné. Mais il l'entendait relativement aux implications concrètes d'une Parole de Dieu qui rencontre la parole humaine : en ce sens, il semble bien que la voie soit ici désormais ouverte.

B. Dupuy.

*Ruysbroeck l'Admirable*. Textes choisis et présentés par Josse Alzin. Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 190 pp.; 510 fr. — Abbé Francis Hermans, *Ruysbroeck l'Admirable et son École*. Coll. « Textes pour l'Histoire sacrée ». A. Fayard, Paris, 1958; 242 pp.; 850 fr.

Groenendael, *Verte Vallée* qui, dans le Brabant, vit fleurir voilà six siècles la ferveur de Ruysbroeck et de ses compagnons de cénobitisme. La retraite n'était cependant pas telle qu'elle empêchât les contemporains d'une chrétienté en défaillance d'aller entendre les leçons d'un spirituel dont les échos transcrits nous parviennent encore. Après la théologie du XIII^e^ siècle, c'est de mystique qu'éprouvaient surtout le besoin ces âmes angoissées du XIV^e^ siècle. Les voies s'ouvraient alors sur une doctrine plus sensible et moins intellectualisée que celle de Maître Eckhart; dans un courant plus populaire, elle portera l'homme qui a violemment pris conscience de sa misère, à l'union au Christ souffrant en qui se trouve le salut.

Deux ouvrages viennent simultanément (avril 1958) nous proposer l'enseignement imagé de Ruysbroeck. Celui de J. Alzin met en contact avec les écrits du mystique, choisissant notamment de nous livrer la majeure partie du texte des *Noces spirituelles* (à l'exclusion du livre troisième !). A quoi s'ajoute le texte intégral ou partiel d'œuvres moins importantes. La traduction est simple, généralement acceptable quoique un peu plate (« un élan nous pousse à mieux faire toutes nos œuvres », p. 44), assez matérielle (« faisant supporter les souffrances extérieures et intérieures », p. 31) et contenant certaines expressions contestables ou obscures pour le non-initié : « ... la bonne volonté de se grandir » (p. 44); « Le plus grand des contemplateurs... » (p. 124); « La créature éclairée contemple toutes ces espèces intellectuelles... » (p. 127) : intellectuelles ou intelligibles ? Le lecteur de cette collection sait-il ce que sont les *species* ? L'apport de cette édition me semble être dans l'anthologie, heureusement constituée, sinon poétiquement traduite, des œuvres de Ruysbroeck; sa faiblesse dans l'insuffisance de la présentation d'un mystique avec lequel nous ne sommes pas toujours de plain-pied et qui requiert d'être situé d'une manière historique et critique.

L'abbé Francis Hermans comble notre désir de présentation. Nous avons sur l'ensemble de l'œuvre les renseignements et les jugements désirés. Il est vrai que le souci historique est plus marqué dans la présente collection que dans la collection belge. Nous sommes heureux d'avoir en complément les notices biographiques des principaux disciples ou autres maîtres de l'école de

Groenendael, et notamment du plus célèbre d'entre eux, Denys le Chartreux. Nous voulons bien croire que « la rencontre amoureuse de Dieu » soit un mot ruysbroeckien, encore qu'il paraisse assez banal dans le langage mystique, mais était-il bien nécessaire de parler de périchorèse (p. 230)? Et l'audience de Denys était-elle si grande qu'il ait pu *canoniser* les pages, sublimes, mais discutées, de la troisième partie des *Noces* (*ibid.*)? Ne nous attardons pas à ces broutilles, non sans avoir remarqué cependant combien étaient courtes les références fournies sur les éditions et les travaux parus au XX^e^ siècle; il est vrai que nous n'avons pas vu indiqués par J. Alzin les articles de L. Reypens sur la contemplation mystique d'après Ruysbroeck, dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique* de 1922 et 1923 (c'est par erreur que l'ouvrage de chez Fayard indique 1933 au lieu de 1923, à la n. 1, p. 102), ni l'étude capitale de l'abbé Combes : *Essai sur la critique de Ruysbroeck par Gerson*. En bref, l'abbé Hermans nous donne une bonne introduction à l'œuvre de Ruysbroeck dont on prélève quelques échantillons; nous sommes tenus au courant de la prise de position de Gerson qui hypothéqua si longtemps la mémoire de l'auteur des *Noces*. Non, Ruysbroeck n'est pas hérétique, encore était-il bon de s'en expliquer.

F. LEPARGNEUR.

Mère MARIE DES DOULEURS : *Lumière aux cœurs droits*. Préface de S. Exc. Mgr DEBRAY. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1957; 170 pp.

Mère Marie des Douleurs est la Supérieure et fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Jésus Crucifié. On sait que cette communauté religieuse est composée de malades et d'infirmes. Rien d'étonnant donc que les pages de ce petit livre soient si riches de délicatesse humaine et de profondeur spirituelle. Les réflexions présentées ici suivent le cycle liturgique et les saisons de l'année, car les malades doivent vivre du même temps que les autres, les bien-portants, et l'Église leur offre les mêmes trésors qu'à tous ses fidèles : n'en sont-ils pas les plus actifs? Mais leur grâce particulière est d'entrer, de façon à la fois originale et toute simple, dans les mystères dont nous vivons tous. Car leur état les accorde de manière singulière aux grands rythmes de l'existence chrétienne. On le sent à lire les courts propos, si dépouillés, si denses et si discrets de Mère Marie des Douleurs. La vérité est devenue vie, humblement, efficacement. Nul doute qu'un livre comme celui-ci ne soit pour beaucoup une vraie lumière.

GUY LAFON.

*Hauteurs sereines*. Benedettine di Priscilla, Rome, 1958; 323 pp.; 1.000 L.

Le Chartreux, auteur anonyme de *Silence cartusien, Voix cartusienne, Harmonie cartusienne*, petits ouvrages déjà connus et appréciés des spirituels, a laissé à sa mort le texte de cinq autres volumes que l'éditeur romain travaille à faire paraître et dont le premier nous est déjà accessible avec *Face à Dieu*. En attendant l'achèvement de cette parution, il a paru bon de former une sélection des passages les plus denses des cinq écrits posthumes. Cette sorte d'anthologie doit surtout faire désirer le recours au texte intégral, mais il prépare déjà le lecteur au dépouillement contemplatif auquel les fils de saint Bruno dévouent leur existence. Le titre retenu ici paraîtra un peu fade à plus d'un; c'est qu'il couvre moins une lecture curieuse qui enrichirait le savoir qu'une suite de jalons pour une méditation où l'essentiel ne peut se dire. Peu importe alors que la facture de telle ou telle phrase déconcerte, si au terme on se trouve plus avant dans l'unique nécessaire.

F. LEPARGNEUR.

René LAURENTIN et Dom BERNARD : *Lourdes. Documents authentiques.* Tome III : *Autour de la Grotte interdite : dernière apparition, intervention du Magistère.* Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 384 pp.; 1.500 fr.

Le troisième volume des Documents sur Lourdes nous conduit du 14 juin au 27 août 1858. Ces deux mois, fertiles en événements cocasses et inattendus, qui sont d'ailleurs la conclusion ou la suite de ceux des mois précédents, nous donnent un autre aspect de l'histoire de Lourdes : l'évêque dans son magistère intervient par la nomination d'une commission diocésaine chargée d'enquêter sur la réalité des apparitions. Lourdes devient peu à peu un fait d'Église. Mais avant d'en arriver là, il y aura encore bien des batailles autour de la grotte, qui est maintenant interdite, ce qui ne veut pas dire désertée. Après le procès des fausses voyantes, qui est du plus beau burlesque, bien des visites à la grotte donneront du tracas à l'administration, depuis celles des braves gens jusqu'à celles d'évêques, de la gouvernante du prince impérial, et de Louis Veuillot, fougueux et batailleur. Préfet, commissaire et maire y perdent leur sang-froid; seul l'évêque domine la situation et son intervention clarifie, apaise et, finalement, dans les mois suivants, mettra fin à une situation inextricable.

C'est dire la richesse et l'intérêt de ce volume, digne des précédents. C'est dire aussi, et encore, le talent de l'abbé Laurentin qui sait nous donner avec précision et vie le film des événements. Ici encore des dossiers inédits et des pièces inconnues que les chercheurs ont su trouver, car un moine bénédictin s'est associé à l'historien de Lourdes pour notre plus grand profit.

Les deux prochains volumes que nous attendons nous donneront le plus beau monument de ce centenaire.

P. F.

## BIBLE ET LITURGIE

Yves M.-J. CONGAR, O.P. : *Le mystère du Temple.* Coll. « Lectio Divina », 22. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 346 pp.; 990 fr.

Le P. Congar avait annoncé naguère son intention de publier, en complément de ses *Jalons pour une théologie du laïcat*, un volume *d'Études conjointes*, réunissant des excursus, dont il donnait à l'avance quelques titres : le thème du temple, la notion chrétienne de propriété et de métier, vie religieuse dans le monde, laïcité et laïcisme, la femme dans le peuple fidèle, le témoignage, etc. La première de ces études, travaillée et méditée pendant un séjour de six mois à l'École biblique de Jérusalem, s'est amplifiée jusqu'à devenir un volume de plus de trois cents pages. Ce volume paraît dans une collection biblique. L'auteur y met en œuvre des techniques proprement exégétiques, mais le théologien dogmatique ne se laisse jamais totalement éclipser par le bibliste : il apparaît nettement dans les pages de conclusion; on le rencontre fréquemment aussi au détour des paragraphes ou des notes. De plus, ces notes, très fournies, montrent que chez le P. Congar le patrologue n'est jamais loin non plus. Ceci explique que l'ouvrage laisse — l'auteur l'admet lui-même — une certaine impression d'encombrement, cet encombrement n'étant que la rançon d'une très grande, presque trop grande richesse. Pour extraire la moelle de cette étude, il conviendra donc de la travailler avec soin, Bible en main. Les lecteurs moins familiarisés avec les techniques exégétiques seront d'ailleurs aidés

par un appendice résumant la chronologie des faits et des textes concernant le Temple.

Si l'étude est complexe à cause de sa richesse multiforme, elle est menée par contre selon un plan très simple et facile à suivre. L'ouvrage répond parfaitement à son sous-titre : « L'économie de la présence de Dieu de la Genèse à l'Apocalypse. » Une première partie est consacrée à la présence de Dieu dans l'Ancien Testament : elle envisage, dans l'ordre chronologique, le temps des patriarches, celui de Moïse, l'époque de David et Salomon (avec étude de la très importante prophétie de Nathan, 2 S 7), le temps des prophètes. La seconde partie traite de la présence de Dieu aux temps messianiques, avec un premier chapitre sur Jésus et le Temple et un second sur le chrétien et l'Église comme temple spirituel, dans lequel sont passés en revue tous les textes néo-testamentaires intéressant la question. Une conclusion élargit les perspectives et situe ce riche donné biblique dans le cadre de la triple présence de Dieu au monde, telle que l'ont analysée les théologiens. Des appendices ajoutent des notations précieuses sur la Vierge Marie et le Temple et sur la différence du mode de présence et d'habitation de Dieu dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau Testament.

René Beaupère.

Stanislas GIET : *L'Apocalypse et l'Histoire*. Étude historique sur l'Apocalypse johannique. P.U.F., Paris, 1957; 260 pp.; 1.200 fr.

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu tous les commentaires de l'Apocalypse pour percevoir quelle discordance règne parmi eux, oscillant entre symbole et histoire, entre histoire et eschatologie. Sensible à toutes les difficultés qui persistent en chaque système, M. l'abbé Giet propose « l'étude d'une hypothèse » (p. v) qui s'est imposée à son esprit et y a engendré « une interprétation nouvelle » (p. 211). Son intuition initiale fut de rapprocher les quatre Anges de l'Euphrate (Ap 9, 14-15) des quatre contingents mentionnés par Josèphe dans l'expédition de Cestius en Galilée et Judée.. A partir de là, de proche en proche, prit corps en son esprit une interprétation des trois malheurs, évoquant les phases de la Guerre Juive, puis des rois et des luttes de Satan contre les saints. Ainsi s'affirmait dans toute la partie centrale d'Ap 4-19, 8 une structure homogène de quatre septénaires (tableau p. 167), où l'histoire contemporaine, celle du temps de Vespasien, doit montrer aux chrétiens les luttes qui les attendent encore et la victoire qui leur est assurée. Le livre daterait de 74-75, la finale (19, 9-fin) ayant pu être ajoutée sous Domitien (pp. 226-228).

Le lecteur sera-t-il convaincu ? Il se sent, à mesure qu'il avance, entraîné par cette convergence d'indices de toutes provenances, appuyés de nombreuses références et de rapprochements évocateurs (les tables sont excellentes). L'auteur, du reste, n'entend rien démontrer (p. 235) et les spécialistes ne se priveront pas de discuter ses trouvailles. Qui lira son ouvrage sentira le besoin de retourner au texte sacré et de l'approfondir. Celui qui, par contre, connaîtrait déjà l'Apocalypse et tel ou tel de ses commentateurs, par exemple Cerfaux-Cambier, pourrait chercher dans celui-ci, bien composé et écrit avec soin, au moins de quoi se documenter sur les conditions de vie de l'Église ancienne dans le monde romain, sur les intentions qui ont guidé l'auteur de ce message d'encouragement et d'espoir.

L.-M. Dewailly.

Otto KARRER : *Biblische Meditationen*. Verlag Ars sacra, Munich, 1958; 288 pp.; DM 11.80.

Ces méditations constituent une bonne initiation à la connaissance du

Nouveau Testament. L'auteur, déjà renommé pour sa remarquable traduction du Nouveau Testament, fait ici œuvre synthétique : il groupe divers textes qu'il accompagne d'un commentaire discret. Il met ainsi en valeur les thèmes principaux de l'enseignement apostolique.

R.-L. Oechslin.

Gisbert M. SOELCH, O.P. : *Die eigenliturgie des Dominikaner.* Albertus-Magnus-Verlag. Dusseldorf, 1957; 66 pp.

La liturgie dominicaine est l'une des anciennes liturgies latines que saint Pie V laissa subsister à côté de la liturgie romaine lors des réformes du XVIe siècle. Si l'on dispose d'une bonne histoire de cette liturgie (Bonniwell), on ne possède pas encore de description détaillée de ses rites en fonction de l'histoire. Une analyse de cette sorte serait pourtant indispensable pour les études comparatives. Quelques monographies seules ont paru sur les complies (Rieland), les rites mortuaires (Philippeau), la cantilène (Delalande). On en pourrait faire beaucoup d'autres, relativement faciles et fructueuses. Les Éditions Albert-le-Grand, de Cologne, rééditent, en attendant, une description sommaire, rédigée naguère par le P. Sölch, O.P., pour une collection qui ne parut jamais, éditée en 1950 dans la revue *Angelicum* et, depuis lors, remise à jour. Les deux tiers de l'opuscule décrivent le rite des Prêcheurs tel qu'il se présente aujourd'hui : le calendrier, la messe, les heures, les sacrements et les sacramentaux. C'est un exposé différentiel par rapport au rite romain. Des notes ajoutent au passage quelques données historiques précieuses. L'indépendance du rite dominicain par rapport au romain actuel apparaît générale. Le calendrier, bon nombre de gestes, plusieurs pièces liturgiques, les offices rimés sont propres aux Prêcheurs. Les particularités apparaîtraient encore plus nombreuses sans les harmonisations qui se réalisèrent au cours des siècles, spécialement au début du XVIIe, soit par décision officielle, soit même par l'usage privé, comme ce fut le cas pour l'*Ecce Agnus Dei* et le *Domine non sum dignus* qui précèdent la communion des fidèles.

Le premier tiers du livre contient une brève histoire du rite dominicain qui rencontre le plus souvent l'exposé de Bonniwell. Pour celui-ci, le rite des Prêcheurs aurait pour origine la liturgie des basiliques romaines au XIIIe siècles, plutôt que la liturgie gallicane. Sans s'opposer à cette conclusion, Sölch rappelle que la liturgie franque des IXe-XIe siècles, qui est à la base de la liturgie gallicane, est elle-même une liturgie romaine et que bien des particularités des rites dominicains se retrouvent en France plutôt qu'à Rome. C'est ici que les études de détail pourraient apporter une aide précieuse. Dans une monographie sur la liturgie dominicaine des défunts qui a échappé à Sölch, Philippeau a souligné le caractère canonial, universitaire et bolonais de ce rite. L'indication est d'autant plus importante que, d'après Sölch et Bonniwell, il semble possible de faire remonter au temps de saint Dominique une première uniformisation de la liturgie dominicaine. Les premières étapes de l'histoire de cette liturgie s'établiraient ainsi : 1° l'uniformisation des rites avant août 1221; 2° révision par quatre commissaires entre 1245 et 1250, puis en 1251-1254, d'une liturgie qui n'avait d'ailleurs rien d'un chaos; 3° prise en charge et achèvement de la codification par Humbert de Romans, 1254-1259. L'auteur signale au passage les sources assez remarquables dont disposeraient les chercheurs. Il joint à cet ouvrage, bref mais utile, une bonne bibliographie.

M.-H. Vicaire, O.P.

## CATÉCHISME

*Catéchisme biblique.* Traduction de *Katholischer Katechismus der Bistümer Deutschlands.* Éd. du Cerf, Paris, 1958; 402 pp.; 900 fr.

Ce catéchisme a été adopté en 1955 par la Conférence des évêques allemands à Fulda. Il se compose de cent trente-six courts chapitres comprenant chacun, généralement : une entrée en matière (texte biblique ou fait historique), un exposé explicatif, un paragraphe intitulé « réfléchis à ceci », une ou deux questions à mémoriser, rarement plus, une orientation pour la vie pratique, un paragraphe « Vie de l'Église », des devoirs écrits, souvent, en outre, des « Paroles de Dieu », enfin, un ou deux dessins. La présentation est remarquable : choix des différents caractères, aération du texte, beau papier (le cartonnage un peu fragile, peut-être ?).

A qui est destiné ce catéchisme ? On n'y lit rien de puéril, mais non plus rien qui dépasse la compréhension d'un pré-adolescent normalement cultivé et ayant suivi des cours de religion depuis sa petite enfance, comme il est de règle en Allemagne catholique. Il est impensable qu'on mette un tel livre entre les mains de nos enfants de catéchisme avant douze ans, et sans que l'essentiel de la doctrine ne leur soit déjà familière. Cela dit, comme il serait intéressant d'en faire l'épreuve dans quelques-uns de nos établissements secondaires, en classe de 5e, par exemple, surtout si on avait pu mener les enfants jusque-là sans les fatiguer d'enseignement livresque ! La catéchèse des adultes pourrait aussi s'en servir utilement, en adopter le programme.

Celui-ci se conforme au déroulement de l'histoire du salut. En première partie, *Dieu et notre rédemption* : le mystère de Dieu Père, de son amour pour l'homme, de Dieu Fils, notre rédempteur, du Saint-Esprit, et, seulement à la fin de cette première partie, « le mystère de la Trinité de Dieu ». Puis *l'Église* (sa fondation et son organisation, son action) *et les sacrements* (le premier chapitre concernant le baptême s'intitule « la conversion »; les chapitres sur la prière suivent le baptême; « les dangers qui menacent la vie nouvelle » précèdent la Pénitence...). Puis *Notre vie selon les commandements de Dieu* (le commandement de l'amour vient en conclusion du décalogue, immédiatement après). Enfin, en quatrième partie, *L'état final des choses* (et non les fins dernières).

Malgré ce que la seule lecture de la table des matières nous apprend des orientations du *Catéchisme biblique,* on ne peut dire que cette distribution de la matière soit entièrement nouvelle. Davantage le serait l'importance donnée à des notions que notre catéchisme effleure à peine : la conversion, la tentation, la conscience, l'honneur; et davantage encore la pédagogie qu'implique la structure et la formulation des chapitres. Le choix des textes d'introduction — à l'exception de quelques-uns, trop difficiles (cf. p. 123) — est suggestif; les résolutions, dans « Réfléchis à ceci », sont applicables; le travail de mémorisation est modéré (en tout, deux cent quarante-huit questions, contre plus de quatre cents chez nous); l'illustration, de caractère souvent symbolique, est religieuse. Mais peut-être reprochera-t-on à la page de développement doctrinal une forme trop austère. On voudrait savoir si nos grands enfants la liraient avec une suffisante attention. Ne diraient-ils pas : « Je sais déjà tout cela ? » Pour renouveler l'intérêt des grandes vérités sur lesquelles, certes, ils ont besoin de méditer

encore et d'approfondir leur pensée tout en la complétant et en la mettant au point, ne devrait-on pas piquer davantage leur désir de comprendre, ou simplement de savoir ? Question de forme ? Seule l'expérience nous fixerait là-dessus.

L'illustration (celle même de l'édition allemande) est de valeur (appréciez les images des pp. 40, 170, etc.) d'un symbolisme d'ordinaire juste, parfois discutable (pp. 29, 41, 101). En général, elle pourrait montrer plus de sérénité, comme d'ailleurs elle y atteint de temps en temps (pp. 24, 167).

Reproche plus grave, qui concerne le texte : l'élève n'est pas mis en garde contre une interprétation littérale des premiers chapitres de la Genèse. Nous revenons là-dessus à propos du Manuel du maître.

M. F.

*Manuel du Catéchisme biblique.* Tome I : *Dieu et notre rédemption,* Ire partie, qu. 1-2. Traduction de *Handbuch zum Katholischen den Katechismus,* par Madeleine Cé. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 348 pp.; 1.200 fr.

Le *Manuel,* non seulement développe la matière du *Catéchisme biblique* en vue de l'enseignement oral, mais se propose d'aider les maîtres à renouveler leur méthode pédagogique.

Il nous semble que toute la recherche poursuivie en France depuis un certain nombre d'années nous prédispose à entrer dans l'esprit du *Catéchisme biblique* et à y chercher non pas tant une méthode nouvelle qu'un contenu très riche et magistralement structuré.

Après une introduction générale sur la préparation lointaine et la préparation immédiate du catéchiste, introduction que complètent tout au long du livre, après chaque chapitre, de précieux rappels de pédagogie religieuse, les auteurs nous proposent pour chaque leçon des matériaux abondants et méthodiquement ordonnés. D'autres tomes suivront; on nous promet aussi, dit le P. Duployé dans une fiche de « Vérité et vie » (série 39, n° 327, p. 6) à laquelle nous renvoyons le lecteur, une « Histoire et signification du Catéchisme biblique », qui sera « d'une lecture capitale et captivante ».

Chaque leçon du catéchisme est d'abord point par point commentée en vue de la formation des maîtres eux-mêmes. C'est d'abord la doctrine présentée, sans complaisance, à des adultes instruits; puis un paragraphe intitulé « Psychologie de l'enfant » avertit les catéchistes de certaines difficultés et certaines facilités de leur tâche; une autre page leur apporte des éléments suggestifs pour leur méditation personnelle; cette première partie se clôt sur une explication de l'image du catéchisme.

Vient alors l'enseignement aux enfants; la matière de la leçon est le plus souvent distribuée entre deux catéchèses, suivies d'une « catéchèse abrégée » pour le cas où l'on ne disposerait que d'une séance; nullement un résumé, mais une présentation, un contenu différents.

Au point de départ de chacune des catéchèses, des questions de révision, un texte, un rappel, et surtout la « Présentation du tableau concret » (non pas un tableau mural, on ne s'y trompe pas ! Une image évoquée, un récit...). La matière doctrinale est alors élaborée, détaillée, en style parlé, et adaptée avec prudence; et elle aboutit à des « applications » qui sont mieux que des vues de l'esprit, comme il arrive.

Aux conditions ordinaires — esprit surnaturel, habileté des maîtres, terrain bien préparé, bonne volonté des disciples, — la méthode du catéchisme biblique est sans doute efficace; et l'on ne s'étonne pas que les évêques de Fulda lui aient fait confiance.

Pour nos petits Français, nous oserions cependant élever une criti-

que concernant la présentation des premiers chapitres de la Genèse. Est-il sage de ne pas davantage tenir compte de la distinction des genres littéraires ? Les auteurs n'ignorent pas — ils le montrent — que cela fait difficulté pour les jeunes d'aujourd'hui.

Prenons, par exemple, le chapitre sur la création de l'homme. La lecture d'un paragraphe comme « la grâce héréditaire » qui précède « la faute héréditaire » (p. 289) satisfait pleinement le catéchiste; de même celui qui traite de la conception que l'enfant se fait du Paradis terrestre (p. 290), ou la méditation des pp. 290-291. Mais si l'on passe à la présentation du tableau concret, que reste-t-il de ces nuances pourtant si opportunes ? Le catéchiste rentre dans l'ornière, l'imagerie mentale habituelle aux enfants et qui vient d'être dénoncée demeure telle. Nous savons bien cependant qu'au même âge l'enseignement profane encourage une vision plus réaliste de la création, et d'ailleurs légitime. En deux mots, et au risque de forcer légèrement notre pensée, les pp. 293-294 font un peu « conte de fées », comme plus haut, p. 273, le combat des anges, comme plus loin, p. 314, la tentation d'Ève. Il a bien été dit au catéchiste d'insister sur le véritable caractère du premier péché de l'homme, mais dans le modèle de catéchèse qui lui est proposé, ce n'est pas cela qui ressort; et dans son propre livre d'élève ne trouvera aucune mise en garde contre ses représentations spontanées. « Pour la plupart, lisons-nous p. 312 du Manuel, bien souvent le péché des premiers hommes n'est pas grand-chose de plus que le vol d'une pomme... » D'accord, mais ce n'est pas de dire *fruit* au lieu de *pomme* qui changera cela.

Les auteurs ont donc bien vu, comme nous tous, la difficulté; qui affirmerait qu'ils l'ont résolue au mieux ? La question reste ouverte.

En revanche, que de beaux développements et d'une pédagogie parfaite dans certaines autres présentations (cf., par exemple, p. 300).

Les catéchistes attentifs à ce qui leur vient de la si remarquable école catéchistique allemande souhaiteront le prompt achèvement de la traduction française du *Manuel*.

MARIE FARGUES.

## HAGIOGRAPHIES ET BIOGRAPHIES

HENRY PANNEEL : *Les fioretti du Curé d'Ars*. Éd. Bonne Presse, Paris, 1957; 224 pp.

Un peu à la manière dont le grand centenaire de cette année nous a valu toute une floraison d'ouvrages sur sainte Bernadette et Notre-Dame de Lourdes, l'année prochaine nous procurera sans doute l'occasion d'une meilleure connaissance de ce saint si étonnant, si sympathique et encore si actuel, qu'est Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, mort le 4 août 1859. L'ouvrage de H. Panneel est une histoire romancée du saint prêtre. On sait les avantages du genre : vivacité de la relation, richesse d'une mise en situation très concrète et colorée à volonté, intérêt d'imagination. On en sait surtout les limites et les inconvénients : dans ces dialogues, l'auteur du récit risque de parler plus que le saint qu'il prétend faire revivre. Une manière de vénérer nos saints consiste à respecter leur vérité historique autant que notre temps l'exige. Ce que le saint Curé d'Ars nous a transmis suffit à notre édification. Il reste de fait assez à discerner dans les traditions qui se sont édifiées autour de son nom, de sa vie, de sa renommée légendaire; et ce serait un beau travail que de tirer de ses écrits, édits ou inédits, ce qui vraiment venait du plus profond

de lui-même. Bref, il nous semble plus urgent de travailler à la découverte d'une physionomie du Curé d'Ars dégagée des sédiments apportés par l'imagination populaire que de travailler à noyer l'authentique dans de nouvelles vagues d'imagination.

F. L.

MARCELLE DALLONI : *Le Père Vayssière*. Coll. « Sagesse et Culture ». Éd. Alsatia, Paris, 1958.

A tous ceux qui peuvent se souvenir d'avoir aperçu dans la forêt de la Sainte-Baume le P. Vayssière, d'avoir posé les yeux sur son blanc et lumineux visage habituellement perdu en Dieu, de lui avoir parlé et d'avoir reçu ses leçons, le livre que Mlle Dalloni a consacré à l'ermite dominicain de la Sainte-Baume apporte une joie très douce : celle de voir revivre un instant une figure vénérée et aimée. Si large pourtant que soit le cercle dans lequel le P. Vayssière exerçait sa bienheureuse influence, il ne suffirait pas à assurer à ce livre l'audience qu'il mérite. Il n'a pas été écrit seulement pour la joie du souvenir, mais bien plutôt pour prolonger, au-delà de la tombe et d'un champ d'apostolat restreint, le rayonnement bienfaisant d'un grand directeur d'âmes.

La partie biographique est réduite au minimum. Juste ce qu'il faut pour connaître le P. Vayssière, savoir ce qu'il a été, ce qu'il a fait. Juste ce qu'il faut pour comprendre son enseignement, en le remplaçant dans son contexte de vie. Et cela se ramène à peu de chose, que l'auteur a su faire admirablement ressortir : la vie du P. Vayssière semble avoir été préparée et dirigée en vue d'illustrer la parole évangélique où nous est enseigné que « si le grain tombé à terre ne meurt point, il reste seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ». Ceux qui ont connu le P. Vayssière, même dans sa vieillesse, même à ce moment où le sens de son épreuve lui avait été révélé — autant du moins que la souffrance puisse livrer ici-bas son sens, — savent quelle épreuve déconcertante a été pour lui l'anéantissement par la maladie de tous ses rêves généreux d'action apostolique. « Tu seras un Frère prêcheur », avait-il entendu dans son cœur ardent et absolu; et voici qu'à la veille de son sacerdoce une fatigue cérébrale intense et sans espoir lui ôte la possibilité, et jusqu'au goût, de toute activité apostolique. Réduit à n'être qu'une épave, il se voit envoyé à la Sainte-Baume, en Provence, comme gardien de sainte Marie-Madeleine. On lira avec émotion dans le livre de Mlle Dalloni le récit de ces heures sombres où l'héroïsme le sauva de la médiocrité, faisant de lui un ermite voué à la prière. Et voici que peu à peu, de cette mort, douloureusement, mais pleinement consentie, la vie jaillit. Les âmes viennent à lui, attirées comme toujours, et de façon si mystérieuse, par la lumière.

La suite du livre est constituée par des extraits de ses lettres de direction. Il ne fait pas de doute qu'une foule d'âmes pourront recevoir les conseils du P. Vayssière comme s'ils leur étaient adressés à chacune en particulier. Ce n'est pas que ces conseils fussent abstraits et impersonnels : ils répondaient toujours au besoin précis de l'âme qui les recevait. Mais qu'on descende à une certaine profondeur et les problèmes de la vie spirituelle se simplifient, appelant un petit nombre de solutions, toujours les mêmes qui sont déjà dans l'Évangile. Le difficile n'est pas de les découvrir, mais de les dire avec cet accent qui les fait accepter et aimer. L'accent que donne l'expérience de la souffrance et du renoncement.

C'est cet accent qu'avait le P. Vayssière, et tous les lecteurs de ce livre le percevront sans peine. Je voudrais seulement, en terminant, donner à Mlle Dalloni ce témoignage de quelqu'un qui a connu, admiré et profon-

dément aimé le P. Vayssière : c'est bien lui qu'on retrouve dans ces pages, c'est lui qu'on entend; c'est sa belle figure transparente à une lumière intérieure, qui se reforme page après page devant nos yeux.

Puisse donc ce beau livre apporter à beaucoup la joie grave de cette direction austère, mais entraînante, qui, dans le dépouillement serein de tout l'humain, donnait Dieu.

J.-H. NICOLAS, O.P.

M.-D. POINSENET : *De l'anxiété à la sainteté. Louise de Marillac.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1958; 272 pp.; 500 fr.

A dix-neuf ans, Louise de Marillac souhaite entrer chez les moniales Capucines, mais le Père Provincial, trouvant sa santé trop précaire, refuse de la recevoir. Elle se laisse alors orienter vers le mariage et épouse le secrétaire des commandements de la Régente Marie de Médicis. Elle aime son mari et son fils, mais reste torturée par la crainte d'avoir été infidèle à sa vocation. Mgr Camus, François de Sales, Vincent de Paul, à qui elle a recours, s'efforcent l'un après l'autre de l'apaiser; ses scrupules pourtant ne font que grandir, renforcés par la grave maladie qui frappe son mari et le conduit rapidement au tombeau.

Va-t-elle alors entrer au couvent comme Jeanne de Chantal ou Marie de l'Incarnation ? Il ne le paraît pas. Monsieur Vincent, qui la suit de près et lui conseille sans cesse de laisser ses craintes pour rester paisible et joyeuse en l'amour de Dieu, lui confie la charge de visiteuse des Confréries de charité qu'il vient de fonder. La voilà sur les routes, en cette Ile-de-France où le moindre déplacement fait figure de grand voyage. Peu à peu la volonté de Dieu se précise : quand de braves filles, désireuses de servir le Seigneur dans ses pauvres, remplacent les dames de charité dans les emplois incompatibles avec leur rang et leurs occupations, c'est autour de Louise qu'elles se groupent pour acquérir la formation humaine et religieuse indispensable; la flamme craintive et frêle se trouve bientôt à la tête d'œuvres diverses et importantes : malades, vieux artisans, enfants abandonnés, galériens... Elle travaille sans relâche, et au milieu de cette activité prodigieuse elle reste toute centrée sur Dieu. Avec les années la paix fleurit en son âme; ses filles ne se doutent pas des angoisses dont elle souffrit si longtemps. Elle meurt quelques mois avant Vincent de Paul qui l'avait si patiemment soutenue et guidée.

Depuis le livre d'Emmanuel de Broglie (1911) aucune biographie de Louise de Marillac n'avait paru. C'est dire l'intérêt de l'œuvre de la Mère Poinsenet : bien écrite, appuyée sur les meilleurs documents, elle replace l'action de la sainte dans le contexte social, politique, religieux, de ce XVII^e^ siècle qui vit s'épanouir en France tant de richesses. Mais que l'auteur prenne garde de ne pas trop multiplier les citations et les références à la vie littéraire, qui risquent d'alourdir son récit !

M.-L. T.

DANIEL-ROPS : *Mystiques de France.* Éd. Buchet-Chastel-Corrêa, Paris, 1958; 325 pp.

Voici la réédition attendue d'un ouvrage que dix-huit ans d'ancienneté n'ont pas fait vieillir : édition refondue et augmentée, « définitive », nous est-il dit, mais qui ne prétend pas se substituer à l'édition antérieure pour ceux qui la posséderaient déjà.

C'est une joie de tenir rassemblées en un beau volume des pages choisies chez nos mystiques de France, comme pour se prouver à soi-même la profondeur où s'enracine dans notre passé la tradition mystique, sa vigueur maintes fois recouvrée et dévoilée, et peut-être aussi

son unité à travers des tempéraments aussi divers que ceux de saint Bernard et de saint François de Sales, de Bérulle et de Monsieur Vincent, du P. Lallemant, jésuite, et du P. Chardon, dominicain, de Grignion de Montfort et du Curé d'Ars. Les femmes ne sont pas oubliées : Jeanne d'Arc, Mère Marie de l'Incarnation, et la plus populaire, Thérèse de l'Enfant-Jésus. On n'a pas de difficulté, les réserves opportunes étant faites, à ajouter le Pascal du Mémorial.

Il serait bien présomptueux de prétendre faire l'histoire exacte et complète d'un phénomène qui nous échappe autant que le mysticisme. La visée de l'auteur est autre. « Faire apparaître, d'une part, les étapes de cette histoire, en montrer, d'autre part, la richesse et la variété, tels ont été mes deux desseins », écrit-il. A quand un deuxième volume qui retiendrait d'autres noms, Humbert de Romans et Gerson, Jean de Saint-Samson et Laurent de la Résurrection, Marguerite-Marie Alacoque et le P. Caussade; et puis Bourdaloue, Lacordaire, Charles de Foucauld, l'abbé Huvelin... ?

En sus des excellentes notices pour chaque auteur, M. Daniel-Rops a fait précéder le tout d'une introduction où il est précisé ce qu'est et ce que n'est pas le mystique : « Pour être mystique, il n'est pas besoin de présenter le spectacle de faits étranges, d'incohérences et d'insanités... Il est tout aussi inexact de croire que l'expérience mystique soit obligatoirement liée à la plus dure des ascèses. » Le vrai mysticisme se définit par une certaine qualité de l'emprise de l'amour de Dieu sur un être humain qui en vit et qui en rayonne. Œuvre de la grâce, certes, d'abord et surtout, mais chez un homme qui a peut-être durement peiné pour arriver à l'abandon entre les mains de Dieu.

Dans les dernières pages, consacrées à l'opération mystique parmi nous, sont cités les noms et quelques extraits de journaux intimes d'Élisabeth Leseur, de Lucie-Christine, de Charles du Bos et d'Ernest Psichari.

L'ouvrage ne remplacera pas la lecture cursive et en pleine page des mystiques de notre langue, mais il donnera à un public plus large meilleure connaissance et goût pour cette part privilégiée de notre héritage spirituel.

FRANÇOIS LEPARGNEUR.

## DIVERS

*Planning for the formation of Sisters.* Fordham University Press, 1958.

Ce troisième volume de la série, comme les précédents (*The Mind of the Church in the Formation of Sisters,* 1956; *Spiritual and Intellectual Elements in the Formation of Sisters,* 1957), est un livre qu'il faut avoir lu, du moins tous ceux qui s'intéressent aux Ordres enseignants. L'analyse statistique de la formation spirituelle et intellectuelle est faite d'après des données américaines, mais, dans les grandes lignes, les résultats peuvent aussi être appliqués à l'Europe.

Un Américain sur cinq est catholique. Dans dix ans, la population américaine aura atteint 191 à 195 millions; l'augmentation des catholiques sera environ de 12 millions et demi, soit la moitié de l'augmentation totale de la population. Actuellement, trois catholiques sur sept vont à des écoles primaires non catholiques et trois sur dix vont à des écoles non catholiques secondaires. En 1956, on comptait deux cents collèges catholiques en Amérique. L'effectif de ceux-ci a augmenté d'environ 48 %

pendant les dix dernières années, mais les inscriptions dans l'enseignement supérieur représentent moins de 10 % de l'effectif total des collèges.

Sœur Mary Emil écrit : « S'il est vrai qu'un niveau de culture plus élevé permet non seulement de mener une vie plus humaine, mais encore d'avoir une vie spirituelle plus riche, nous devons alors tendre au perfectionnement de nos écoles. Et il est évident que c'est avant tout notre préparation qu'il faut améliorer » (p. 14).

Cependant, 37 % des religieuses n'ont pas les diplômes requis pour l'enseignement secondaire, et Sœur Rose Matthew, I.H.M., continue ainsi : « C'est un grand dommage parce que les psychologues nous disent que les étudiants des « High Schools » constituent probablement le plus grand potentiel d'une société. C'est pendant l'adolescence que le style d'une vie prend forme. Des professeurs ne peuvent élever le niveau d'une société que s'ils sont eux-mêmes cultivés et travaillent avec d'autres dans ce but » (p. 174).

Elle cite le rapport du cardinal Léger au Congrès des religieuses canadiennes, en 1954 : « Après ces recommandations de Pie XII, que les Supérieures majeures affirment calmement « ceci n'est pas pour nous », et nous verrons se vider les noviciats de ces maisons tandis que de nombreuses recrues iront grossir les rangs des nouveaux Instituts que crée le Saint-Esprit dans sa toute-puissante inspiration. »

Le R. P. Thurston N. Davis soulève un point important quand il dit : « Si nous avons à former des techniciens, que ce soient des techniciens qui connaissent l'art de la vie, des physiciens ayant un sens métaphysique, des spécialistes ouverts aux problèmes intéressant la catholicité, modernes, mais qui comprennent l'antiquité; il faut que ce soient des hommes et des femmes dont le travail sera peut-être de plonger dans les réalités matérielles, mais dont le but sera Dieu et le mystère de son amour. »

Sœur Rose Matthew, I.H.M., plaide pour « une sorte de centre de recherche, où les données locales, régionales et nationales seraient mises en commun et serviraient ainsi à l'organisation administrative des communautés, des paroisses, des diocèses, des régions et de la nation tout entière ».

Et le T. R. P. R. J. Cushing suggère que les religieuses des petites communautés se fassent aider par le diocèse pour payer leurs études.

Le R. P. E. J. Drummond, S.J., fait remarquer qu'on devrait engager davantage de personnel laïc pour libérer les religieuses du travail administratif. Et S. Exc. Mgr J. J. Voight attire l'attention sur le fait que « les Institutions d'éducation existent non pas isolément, mais dans une société très réelle et vivante. Par conséquent, nos professeurs doivent être préparés à jouer un rôle plus actif dans les relations sociales qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Nous ne devons jamais sous-estimer l'influence très grande que peut avoir un religieux bien formé sur les non-catholiques » (p. 45).

Et, dans le même sens, le R. P. Drummond écrit : « Les religieuses enseignantes doivent être continuellement, et d'une façon active, au courant de ce qui se passe autour d'elles et dans le monde pour que, tout en faisant leur tâche propre d'enseignantes, à un niveau donné, elles soient capables d'adapter cet enseignement aux conditions particulières dans lesquelles elles se trouvent » (p. 40).

Les réponses aux questionnaires envoyés montrent clairement que les religieuses enseignantes ont un très grand besoin de temps — un minimum de trois heures est finalement suggéré — pour préparer leurs cours, se cultiver et approfondir la matière qu'elles enseignent. Elles demandent

de plus grandes facilités pour échanger leurs idées, assister à des travaux pratiques pédagogiques, réduire l'effectif des classes, avoir des bibliothèques et du matériel audio-visuel; elles demandent aussi des cours de philosophie et de théologie, en particulier sur l'application pratique des encycliques aux problèmes modernes.

Sœur Élisabeth Ann, I.H.M., résume la question en disant : « Si on doit inciter les étudiants à la poursuite fervente et continuelle de la vérité, il faut que les professeurs soient eux-mêmes curieux et enthousiastes. Ceux-ci doivent avoir une culture à la fois étendue et profonde, et ils doivent veiller à élargir constamment leurs horizons intellectuels et à approfondir leur compréhension de la nature humaine. Ils doivent tendre à ce que leur enseignement devienne pour leurs élèves la poursuite progressive de la vérité. Tout cela suppose une préparation à la fois immédiate et lointaine, ce qui demande du temps. Ce n'est pas dans la confusion et par une préparation hâtive que se donne un enseignement solide ni que s'obtiennent les bourses » (p. 249).

Dans ce court compte rendu, nous n'avons pu citer que trop peu des éminents collaborateurs. Ce livre est un guide inappréciable pour les projets de réformes des postulats et des noviciats. Il montre en particulier comment une formation intellectuelle peut aller de pair avec la formation spirituelle, pour la plus grande gloire de Dieu.

MARIA HILL.

*Histoire universelle des missions catholiques,* publiée sous la direction de Mgr DELACROIX. Éd. de l'Acanthe, Monaco, et Librairie Gründ, Paris; deux volumes parus, 1956 et 1957; 368 et 424 pp.; nombreuses illustrations, hors-texte et cartes.

Cet ouvrage, dont les deux premiers volumes sont seulement parus et qui doit en comprendre deux autres, se présente déjà comme une œuvre magnifique et durable, tant par la présentation, le choix et la reproduction des illustrations, l'importance et la qualité de la cartographie que par le texte. Les chapitres ont été répartis, selon les spécialités qu'ils réclamaient, à différents auteurs parmi lesquels M. Irénée Marrou pour l'antiquité chrétienne, M. Daniel-Rops, M. Richard, de la Faculté des Lettres de Dijon, M. Ricard, de la Sorbonne, etc. Bien que l'ouvrage ne soit pas un livre de spiritualité, on y trouve tant de magnifiques exemples, tout au long de l'histoire des missions, de zèle pour le Royaume de Dieu, de désir de souffrir et de mourir pour la foi, qu'une vie spirituelle ne peut que gagner à sa lecture. Ce beau livre qui, au surplus, présente à sa manière une très belle histoire de l'Église, devrait être dans toutes les bibliothèques conventuelles.

Ce n'est pas le lieu d'en faire ici la critique. Nous regretterons simplement qu'un si beau livre soit orné d'une couverture reliée d'un si pauvre style, si différent de ce que l'on trouve à l'intérieur.

A.-M. H.

PIERRE-HENRI SIMON : *La littérature du péché et de la grâce.* Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1957; 122 pp.; 300 fr.

Cet ouvrage ne déçoit pas notre attente. Malgré sa brièveté, due au genre de la collection, nous avons là un panorama unique en son genre de la naissance et de l'évolution d'une littérature chrétienne de 1880 à 1950. L'auteur a su nous donner les lignes de faîte de cette littérature avec une précision remarquable, avec une densité et une pénétration de son sujet que l'on ne peut qu'admirer, d'autant qu'il n'était pas facile de faire un tel résumé qui soit aussi utile pour les connaisseurs que propre à éveiller la curiosité de ceux qui pou-

vaient ignorer une telle évolution. Il faut lire, voire relire ces pages pour saisir combien, malgré les tendances de ces hommes et leur tempérament, c'était, dans la diversité des chemins, le même problème qui était abordé, éclairé, approfondi : la lutte en chaque homme de la grâce et du péché. Et par là la vraie question est posée à chacun : celle de lui-même et de sa destinée, question qui ne se résout qu'en **Dieu.**

Trois chapitres divisent ce livre : de 1880 à 1900 avec Brunetière, Bourget, Verlaine, Huysmans, Bloy; de 1900 à 1920 avec Maurras, Bourget, Barrès, Péguy, Psichari, Claudel; et le dernier et le plus actuel, celui de 1920 à 1939 avec Gide, Claudel dans son apogée, Bernanos, Mauriac, Malègue, que l'auteur qualifie si justement « d'âge théologique ». L'on goûtera certainement beaucoup le parallèle si vrai et si éclairant entre Bernanos et Mauriac qui, à lui seul, justifie le titre du livre.

Au total, un volume qui a sa place dans toute bibliothèque catholique, car il ne serait pas permis à un chrétien présent à son temps d'ignorer ce qu'il nous dit avec tant de vérité.

**P. F.**

L. CERFAUX et J. TONDRIAU : *Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine.* « Bibliothèque de Théologie », série III, vol. V. Desclée et Cie, Tournai-Paris, 1957; 535 pp.

La grande religion rivale du christianisme primitif méritait l'étude approfondie que nous présente Mgr Cerfaux, dans la « Bibliothèque de Théologie ». Qu'on ne pense pas trouver ici un essai de religions comparées ! Le phénomène progressif d'héroïsation, de divinisation et d'apothéose du souverain apparaît de lui-même, en effet, aux antipodes du culte chrétien. On peut suivre le mouvement qui, des tentatives sporadiques et privées d'un Lysandre ou d'un Milon de Crotone, gagnera la foule entière et l'Empereur lui-même (mais qui eut aussi ses opposants : Plutarque, Auguste, Tibère...) pour s'écrouler enfin devant la religion qu'il persécutera.

La foi messianique, très vivante au sein des grands courants apocalyptiques, protégea le judaïsme de toute tentation semblable de « mythisation », au moment où se produisit la rencontre des deux religions. L'auteur du Livre de Daniel, par exemple, pouvait user de symboles, d'images, sans qu'il en résultât de danger pour Israël : le peuple de Dieu, vivant dans l'attente du Messie à travers les purifications que lui demandait sa condition présente, ne cherchait plus à le désigner parmi les éventuels rois de la nation. Il faudra la présence de Jésus pour réveiller soudain de semblables espoirs. Après la mort de la Croix, les apôtres pourront présenter Jésus comme leur Seigneur, sans ambiguïté. Les croyants n'auront pas à « démythiser » leur témoignage, car la tradition judéo-chrétienne ne véhicule aucun mythisme : elle permet seulement, par les figures ou les mots humains, longtemps pesés dans la foi du Peuple élu, de nommer le Christ comme Seigneur, Roi spirituel des croyants, chef du culte céleste et terrestre. Il nous est impensable d'imaginer le Christ comme un héros mort, apothéosé par les apôtres : il est une Personne divine toujours vivante, il est Dieu par nature, Sauveur manifesté au monde.

Si le christianisme a pu parfois reprendre au culte païen son vocabulaire ou ses rites, ce fut — les auteurs nous le laissent entendre — sans confusion possible : il donnait à ces mots ou à ces gestes une signification entièrement nouvelle. La liturgie chrétienne se développait sur les ruines du colosse.

**B. Dupuy.**

JEAN-PIERRE BAGOT : *Connaissance et amour. Essai sur la philosophie de Gabriel Marcel.* Éd. Beauchesne, Paris, 1958; 248 pp.

On fera l'hommage à Gabriel Marcel de lui dénier d'avoir une pensée statique. Ses positions ont toujours quelque chose d'instable, sinon peut-être pour rester étrangères aux vues de la philosophie thomiste traditionnelle. De prime abord, on doute fort qu'il puisse gagner à un rapprochement où l'interlocuteur thomiste risque de professer une opinion singulièrement semblable à celle que G. Marcel professe à son égard : « Quel que soit le point de vue sous lequel il envisage la question métaphysique, telle qu'elle se trouve abordée par le thomisme, G. Marcel finit toujours par s'en détourner en la déclarant sans portée véritablement profonde », nous dit J.-P. Bagot (p. 173), qui s'est penché avec une évidente sympathie sur la pensée du maître. Les lecteurs, qui goûtent la pensée de l'éminent existentialiste, retrouveront ici son riche vocabulaire : « grossières dénominations abstrales » (p. 173); « il y avait trialisme » (p. 104); « Les valeurs séparées de l'être jalonnent le chemin qui mène au nihilisme. L'hyperphénoménologie... » (p. 208).

J.-P. Bagot connaît bien les œuvres maîtresses de G. Marcel; il les apprécie assez pour ne pas risquer d'être injuste à leur égard. Il a pris l'heureux parti de nous dresser un tableau chronologique de la pensée du philosophe contemporain. Enfin le thème de cette étude synthétique, « connaissance et amour », constitue un axe capital tant pour la pensée étudiée que pour la philosophie de toujours. Tout cela milite à fournir là un bon instrument de travail pour l'historien de la philosophie française du XX^e^ siècle.

Ceci dit, s'il fallait faire une réserve sur la présente étude nous indiquerions son optimisme un peu excessif à l'égard d'une doctrine qui est restée malgré tout assez ouvertement antiintellectualiste. « Nous situant dans la ligne d'une philosophie de l'être, nous espérons montrer comment la pensée de Gabriel Marcel s'insère dans le prolongement de celle-ci, comment elle peut la féconder sans la nier, alors même qu'elle en rejette certaines formulations trop souvent vidées de leur contenu » : ce propos dévoilé en fin d'introduction pouvait-il être pleinement réalisé? Si l'on se range à la réponse affirmative, sans doute convient-il de reconnaître qu'il s'agit d'une interprétation possible, mais non pas nécessaire de l'œuvre de G. Marcel. Trop souvent l'historien de la pensée de ce philosophe a hérité de lui un certain manque de précision ou de rigueur. Pour ceux qui placent l'épanouissement humain dans la connaissance, « le salut sera vision dans la clarté » (p. 9); s'il est ici question de saint Thomas, parmi d'autres, il aurait fallu remarquer que sa « vision » béatifique engage assurément des éléments de l'ordre de l'appétit. A la base, il aurait sans doute mieux valu s'entendre plus rigoureusement sur ce qu'est la connaissance et sur ce qu'est l'amour, deux réalités très précisément distinguées en thomisme par leurs objets formels, la rigueur d'un discernement philosophique ne préjugeant en rien du degré d'autonomie à reconnaître à une réalité concrète. On ne peut se trouver à la fois, dans un langage technique, sur le plan métaphysique et sur le plan psychologique.

Nous ne pensons pas cependant que G. Marcel n'ait rien à apporter de sérieux à la philosophie chrétienne. La présence d'un croyant au sein des courants de la phénoménologie et de l'existentialisme contemporains peut et doit manifester que la réflexion du chrétien est toujours assez vivante pour participer aux nouveaux éclairages que chaque époque, dans une langue rénovée, apporte sur les problèmes philosophiques et la compréhension du réel. Après Lotze, Max

Scheler, Nicolaï Hartmann, mais dans une perspective chrétienne, G. Marcel explore la philosophie des valeurs : n'était-il pas urgent de montrer, sur un terrain proche de celui adopté par Hartmann, que, loin d'exclure Dieu, les valeurs l'exigent? Que Gabriel Marcel ait refusé le dualisme kantien séparant raison théorique et raison pratique et ouvert l'esprit humain au dépassement de la foi, voilà qui permet de tenir ce philosophe comme représentatif d'une *recherche* valable, recherche d'ordre philosophique éclairée par la foi. On peut ne pas le suivre dans toutes ses options et J.-P. Bagot sait lui-même marquer parfois son insatisfaction; G. Marcel reste l'honorable témoin d'une pensée chrétienne engagée dans ce monde et qui, dans sa certitude d'origine transcendante, cherche son équilibre humain. Son commentateur nous aide à le mieux saisir dans son progressif rapprochement des valeurs traditionnelles de la philosophie chrétienne; aucun des efforts qui tentent la jonction, en tout ce qu'elle a de possible et de souhaitable, entre philosophie thomiste et pensée moderne ne doit être vain.

F. Lepargneur.

## LIVRES REÇUS

Agnelet (Michel) : *Miracles à Fatima*. Préface de Pierre l'Ermite. Éd. de Trévise, Paris, 1958; 240 pp. reliées pleine toile; 1.500 fr.

Barrios Moneo (P., C.M.F.) : *La espiritualidad de Santa Teresa de Lisieux*. Tome I : *Los grandes problemas precarmelitanos;* tome II : *Los grandes problemas de su « Transformacion »*. Madrid, 1958; 292 et 280 pp.

Barsotti (Divo) : *Pellegrino in Terrasanta*. Éd. La Locusta, Vicence, 1958; 112 pp.; 400 lires.

Bédoyère (Michael de la) : *The Cardijn Story*. A Study of the Life of Mgr Josef Cardijn and the Young Christian Worker's Movement he founded. Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 198 pp.; 15 /.

*Bernadette. Sur la terre comme au ciel*. Préface de S. Em. le cardinal Gerlier. Texte de Robert Serrou. Photographies de Pierre Vals. Album publié par *Paris-Match*. Librairie Hachette, Paris, 1958; 104 pp.; 99 photos.

Bopp (Hartwig) : *Die Sozialen Strömungen des Modernen Katholizismus*. Amerikanisch-Ungarischer Verlag, Cologne, 1958; 116 pp.

Bright (John) : *Le Royaume de Dieu*. Conception biblique et signification actuelle pour l'Église. Traduction du pasteur Jean Fabre. Société Centrale d'Évangélisation, Paris, 1958; 212 pp.; 600 fr.

Buis (Pierre) : *Josias*. Coll. « Témoins de Dieu », 16. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 120 pp.; 270 fr.

Carré (Marie) : *Les J 3 contre Lucifer*. Éd. Notre-Dame, Coutances, 1958; 264 pp.

*Catholicisme anglais*. Ouvrage collectif. Coll. « Rencontres », 53. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 456 pp.; 960 fr.

Conord (Paul) : *Brève histoire de l'œcuménisme*. Préface de W. A. Visser't Hooft. Coll. « Les Bergers et les Mages ». Société Centrale d'Évangélisation, Paris, 1958; 236 pp.; 630 fr.

CORBIN (Henry) : *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn'Arabi*. Coll. « Homo Sapiens ». Éd. Flammarion, Paris, 1958; 286 pp.; 1.350 fr.

CROPPER (Margaret) : *Evelyn Underhill*. Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 246 pp.; 25 /.

*Daniel*. Traduit par P.-J. DE MENASCE, O.P. « La Sainte Bible », traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. 3e édition revue. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 108 pp.; 390 fr.

DERREAL (H.) : *Cité de la Vierge, cité de Pierre Fourier*. Éd. Beauchesne, Paris, 1958; 56 pp.

*L'Ecclésiaste*. Traduit par R. PAUTREL, S.J. « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, 3e édition revue. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 44 pp.; 255 fr.

ERNST (Robert) : *Y a-t-il encore des révélations ?* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, 1958 (à Paris, Office Général du Livre); 72 pp.; 220 fr.

EVDOKIMOV (Paul) : *La femme et le salut du monde*. Étude d'anthropologie chrétienne sur les charismes de la femme. Éd. Casterman, Paris, 1958; 276 pp., 3 hors-texte; 780 fr.

GOETZ (Diego Hanns) : *Satan, l'ennemi de l'homme*. Coll. « Siècle et catholicisme ». Éd. Mame, Tours, 1958; 184 pp.; 595 fr.

*Guide pratique des catholiques de France*. 7e édition, guide n° 1. Office National de Propagande Catholique, Paris, 1958.

*Handbuch zum Katholischen Katechismus*. Band III. Vom Leben nach den Geboten Gottes. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 310 pp.

HÉRODE (Françoise) : *Les enfants mongoliens*. S.F.I.L., Poitiers, 1958; 36 pp.

HOBLING (Margaret B.) : *The Concrete and the Universal*. Swarhmore Lecture 1958. George Allen and Unwin, Londres, 1958; 58 pp.

*Hommage à Notre-Dame*. Sermons du P. SANSON, de l'Oratoire. Éd. Maugard, Paris, 1958; 84 pp., 8 photos de sculpture de Mme Hébert-Coëffin.

*Il Vangelo*. Unificato e tradotto dei testi originali. Réalisation de P. VANETTI, avec la collaboration de Don A. MATTEDI, F. BERTOLI et G. CASOLARI. Présentation de A. VACCARI. Éd. Missioni, Venise, 1958; 448 pp.

KOVALEVSKI (Pierre) : *Saint Serge et la spiritualité russe*. Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 192 pp.; 100 photos; 300 fr.

LACROIX (Jean) : *Le sens de l'athéisme moderne*. Coll. « Cahiers de l'actualité religieuse ». Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 128 pp.; 495 fr.

LAURENTIN (R.) : *Lourdes. Documents authentiques*. Tome IV : *Le dénouement de « l'affaire Lourdes » et l'intervention impériale*. Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 320 pp.; 1.500 fr.

LAYRON (Claude) : *Jusqu'à l'autre rive*. Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 232 pp.

LEWIS (C. S.) : *Reflections on the Psalms*. Geoffrey Bles, Londres, 1958; 152 pp.; 12 s. 6 d.

*Le Livre des Rois*. Traduction de R. DE VAUX. « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. 2e édition revue. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 252 pp., 1 carte; 795 fr.

*Maranatha*. Adventsgebete aus Ravenna. Übertragen und Eingeleitet von Wilhelm SCHMIDT. Verlag Herder, Vienne, 1958; 90 pp.

MASSARKI (Dom Charles, Bénédictin) : *Le Christ, rencontre de deux amours*. Éd. de la Source, Paris, 1958; 1.572 pp.; 2.850 fr.

MESEGUER (Pedro) : *Le secret des rêves*. Traduit de l'espagnol par J.-M. RIVIÈRE. Coll. « Animus et anima ». Éd. Vitte, Lyon-Paris, 1958; 336 pp.; 960 fr.

*Notre-Dame de Reims*. Présentation de S. Exc. Mgr BÉJOT. Introduction de

Bernard VITRY. Photographies de Maurice PORRET. Notices historiques et archéologiques de Gustave CROUVEZIER. Coll. « Les grandes cathédrales ». Librairie Hachette, Paris, 1958; 112 pp.; 67 photos.

*Le Nouveau Testament.* Traduit en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 880 pp. et 2 cartes en couleur; sous couverture toile : 1.200 fr.; vinyl : 1.950 fr.; chagrin : 3.450 fr.

*Pas à pas avec la Bible.* Dix brochures éditées par l'abbaye Saint-André, Bruges; *Job,* 40 pp., 137 fr.; *Les Psaumes,* 172 pp., 488 fr.; *L'Ecclésiaste,* 60 pp., 176 fr.; *Jérémie, Lamentations, Baruch,* 64 pp., 176 fr. *Saint Marc,* 60 pp., 176 fr.; *Saint Jean,* 64 pp., 176 fr.; *Lettres aux Corinthiens,* 44 pp. 146 fr.; *Épîtres aux Thessaloniciens,* 20 pp.; 88 fr.; *Galates, Romains,* 40 pp., 137 fr.; *Epîtres catholiques,* 40 pp.; 137 fr.

PASCAL DASQUE (M. L.) : *Lucinie.* Roman. Éd. Spes. Paris, 1958; 224 pp.; 575 fr.

*Paroisses urbaines, paroisses rurales.* Ouvrage collectif. Cinquième Conférence internationale de sociologie religieuse. Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 224 pp.; 750 fr.

*Philosophie passe au Christ (La).* L'œuvre de Justin : Apologies I et II. Dialogue avec Tryphon. Textes présentés par A. HAMMAN, O.F.M. Coll. « Ictus ». Éd. de Paris, 1958; 368 pp.

*Proceedings of the 1957 Sisters'Institute of Spirituality.* University of Notre Dame Press, Notre-Dame (Indiana), 1958; 388 pp.

RAHNER (Karl) : *Von der not und dem Segen des Gebetes.* « Herder Bücherei », band 28. Verlag Herder, Fribourg, 1958; 158 pp.

ROTHUREAU (Gaston) : *Amour de Dieu, amour des hommes.* Desclée et Cie, Tournai-Paris, 1958; 216 pp.; 840 fr.

*Saint Jean Eudes.* Textes choisis et présentés par Charles BERTHELOT DU CHESNAY. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.

SHEPPARD (Lancelot C.) : *Portrait of a Parish Priest.* St John Vianney, the Curé d'Ars. Burns and Oates, Londres, 1958; 190 pp.; 18 s.

SICLIER (J.) et LABARTHE (A. S.) : *Images de la science-fiction.* Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 144 pp.; 630 fr.

*Tables du Supplément de La Vie Spirituelle, 1947-1957.* N° 45 *bis.* Éd. du Cerf, 1958; 150 fr.

TEMPLIER (Joseph) : *L'amour multiplié.* Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 192 pp.; 420 fr.

TIBILETTI (Bice) : *L'âme au large. Mère Marie de Jésus du Bourg.* Préface de Geneviève DUHAMELET. Introduction du R.P. Jean DELAIRE. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1958; 240 pp.; 780 fr.

*Tiercelines.* Religieuses de Sainte-Élisabeth. Brochure de 20 pp.; Monastère Sainte-Élisabeth, Coluire (Rhône).

*Vocation de la sociologie religieuse. Sociologie des vocations.* Ouvrage collectif. Cinquième Conférence internationale de sociologie religieuse. Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 244 pp.; 750 fr.

*Le gérant :* R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1958. — Impr., n° 1753.

P. Petit, Lourdes, les protestants et la tradition chrétienne, p. 413. — G. Hunermann, Le ciel est plus fort que nous, la merveilleuse histoire de Fatima, p. 413. — H. Jongen, The weeping statue of Syracuse, p. 414. — H. Jongen, Pourquoi la Mère de Dieu pleura-t-elle à Syracuse, p. 414. — O. Musumeci, La madone de Syracuse a pleuré, p. 415. — L. Lochet, Apparitions, p. 416. — H. Maréchal, Mémorial des apparitions de la Vierge dans l'Église, — Des visites de la Vierge à Lourdes au don de soi, p. 416. — Y. Estienne, Lourdes et la Salettte, p. 417. — M.-L. Gabet, Avec Marie à la lumière de sa miséricorde, p. 418. — A. Richard, La Reine aux mains jointes, p. 418.

## THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

J. Leclercq, L'amour des lettres et le désir de Dieu, p. 428 (M.-D. Chenu). — H. Urs von Balthasar, Dieu et l'homme d'aujourd'hui, p. 430 (B. Dupuy). — Ruysbroeck l'Admirable, — F. Hermans, Ruysbroeck l'Admirable et son École, p. 431 (F. Lepargneur). — Marie des Douleurs, Lumière aux cœurs droits, p. 432 (G. Lafon). — Hauteurs sereines, p. 432 (F. Lepargneur). — R. Laurentin et Dom Bernard, Lourdes. Documents authentiques, III, p. 433 (P. F.).

## BIBLE ET LITURGIE

Y. M.-J. Congar, Le mystère du Temple, p. 433 (R. Beaupère). — S. Giet, L'Apocalypse et l'Histoire, p. 434 (L.-M. Dewailly). — O. Karrer, Biblische Meditationen, p. 434 (R.-L. Oechslin). — G. M. Soelch, Die eigenliturgie des Dominikaner, p. 435 (H.-M. Vicaire).

## CATÉCHISME

Catéchisme biblique, p. 436 (M. F.). — Manuel du catéchisme biblique, p. 437 (M. Fargues).

## HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE

H. Panneel, Les fioretti du Curé d'Ars, p. 438 (F. L.). — M. Dalloni, Le Père Vayssière, p. 439 (J.-H. Nicolas). — M.-D. Poinsenet, De l'anxiété à la sainteté, Louise de Marillac, p. 440 (M.-L. T.). — Daniel-Rops, Mystiques de France, p. 440 (F. Lepargneur).

## DIVERS

Planning for the formation of Sisters, p. 441 (M. Hill). — Histoire universelle des missions catholiques, p. 443 (A.-M. H.). — P.-H. Simon, La littérature du péché et de la grâce, p. 443 (P. F.). — L. Cerfaux et J. Tondriau, Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine, p. 444 (B. Dupuy). J.-P. Bagot, Connaissance et amour, p. 445 (F. Lepargneur).

# NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

*Allemagne :*

Dokumente Verlag
*Offenburg-Baden*
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

*Argentine*

La Casa del Libro
844, Paraguay
*Buenos Aires*

*Belgique*

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
*Bruxelles 4*

*Brésil*

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

*Canada :*

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
*Montréal 34 P. Q.*
Garneau, 47, rue Buade
*Québec*
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

*Egypte :*

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

*Espagne*

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

*Grande-Bretagne :*

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
*Woodchester Stroud,* Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

*Hollande :*

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C^e^
Beulingstraat 2-4
*Amsterdam C.*

*Italie :*

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C^e^
Piazza Grazioli n° 4
*Roma 117*

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

*Liban*

Librairie A. Chehab et C^e^
Boîte postale 398 *Beyrouth*

*Portugal*

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

*Suède*

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

*U. S. A.*

The International News Company
131, Varick Street *New York* 13
Moore Cottrell Subs. Agencies
*North Cohocton* N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
*Chicago 5* Ill.

GASTON BRILLET
Prêtre de l'Oratoire

# 365 MÉDITATIONS SUR LA BIBLE

**POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE**

La Bible est un livre difficile à lire, difficile à penser sans quelque introduction littéraire, historique, religieuse. Le progrès de la science biblique a donné aux âmes un nouvel élan, souvent trop aveugle, vers le Livre. Il faut que cette émouvante avidité rencontre cette richesse à quelque table quotidienne et s'en nourrisse. C'est la raison d'être de ces méditations, divisées selon les genres littéraires principaux de la Bible, en quatre parties : les Récits, les Poèmes, la Prophétie, la Sagesse.

Chaque volume ..... **660** fr.

Tomes I et II : octobre.
Tomes III et IV : à paraître en novembre et décembre.

---

*LA LÉGION DE DIEU*

Mgr J. CALVET

# LOUISE DE MARILLAC

**PAR ELLE-MÊME** PORTRAIT

C'est une sainte. Mais ce fut d'abord une enfant, une jeune fille, qui eut à souffrir durement de ses origines, une femme, une mère accablée par la neurasthénie, avant de devenir la fondatrice d'un grand Ordre. Saint Vincent de Paul l'a constamment éclairée et soutenue dans son ascension spirituelle, mais il a su respecter son originalité propre comme le démontre Mgr Calvet.

Un volume ..... **660** fr.

## Connaissez-vous une jeune fille désireuse de se documenter sur les Carrières Féminines Sociales?

● Elle peut être rapidement Infirmière, Assistante Sociale, Puéricultrice, Jardinière d'Enfants, Sage-femme, Monitrice Ménagère, Educatrice Spécialisée, etc.

● Nombreuses spécialisations. Ainsi, l'Infirmière peut être : Assistante en médecine générale, en chirurgie, en psychiatrie, rééducatrice fonctionnelle, kinésithérapeute, diététicienne, pilote secouriste, infirmière coloniale... etc.

● Carrières libérales, bien rémunérées, d'avenir assuré. Professions captivantes, où le cœur et l'idéal trouvent leur large place.

● Dès maintenant, si elle a moins de 34 ans, toute jeune fille ou femme peut commencer par correspondance, sa préparation à l'examen d'entrée dans une école spécialisée (toutes régions).

● Une abondante documentation M 686 "Carrières Féminines Sociales" est envoyée sur simple demande (joindre 1 timbre s.v.p.).

**COURS CATHOLIQUE**, 70, rue Michel-Ange, **PARIS 16e**

*"L'Ecole des Carrières Féminines"*

## Toute maman peut diriger les premières études de son enfant

● L'intuition de la maman n'est-elle pas irremplaçable ? Qui, mieux que la maman, peut éveiller l'intelligence et le cœur de l'enfant ? — D'autre part, pour des raisons d'éloignement, de santé, ce peut être une nécessité.

● L'"Ecole à la maison" est facile, sûre, à portée de toute maman, même inexpérimentée, grâce à la collaboration du COURS CATHOLIQUE par correspondance.

● Le COURS CATHOLIQUE fournit programmes (strictement officiels), cours détaillés, sujets de devoirs et toutes directives. Il corrige ou non les devoirs. Classes de 11e à 7e.

● Il suffit à la maman de suivre les instructions. Elle met en train, commente, surveille. Et elle garde beaucoup de temps libre pour ses autres occupations.

● Les progrès de l'enfant sont exceptionnellement rapides et sûrs.

● Sans engagement — le COURS CATHOLIQUE expédie sa documentation gratuite A 789

**COURS CATHOLIQUE**, 70, rue Michel-Ange, **PARIS 16e**

*Tous enseignements par correspondance*

Bientôt, va paraître...

aux Éditions du Chalet Lyon
dès les premiers jours de décembre

L'Album illustré Officiel du Centenaire

# "LE CURÉ D'ARS"

Souscrivez dès maintenant, aux prix avantageux de souscription, en détachant le bulletin ci-dessous

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*destiné aux lecteurs de la « Vie Spirituelle »*

**Valable jusqu'au 15 novembre 1958**

Je soussigné,

Nom .....

Adresse .....

souscrit à l'album illustré :

**LE CURÉ D'ARS**

LIVRE D'OR DU CENTENAIRE

pour..... ex. de l'édition brochée. Prix de souscription : 1.500 fr.

pour ..... ex. de l'édition reliée. Prix de souscription : 2.100 fr.

Je vous fais parvenir cette somme, par virement postal.

Éditions du Chalet, 36, rue de Trion, Lyon ; C.C.P. 1095-23

Le ..... 1958.

Signature :

**VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST**

- par François AMIOT, p.s.s. -

un volume de 288 pages, format 12×18 cm., couverture illust. **480** fr.

LETOUZEY ET ANÉ, 87, Bd Raspail, Paris-6e

I. LEPP

**HYGIÈNE DE L'AME**

720 fr.

AUBIER

ÉDITIONS MONTAIGNE

*PRÉSENCE CHRÉTIENNE*

ÉQUIPE SACERDOTALE DE SAINT-SÉVERIN

## LA CONFESSION

*Les problèmes posés à la Confession par la conscience moderne.*

SOMMAIRE : Objections à la confession — Le sens du péché — Péché et Pénitence à travers la Bible — Les Rites de la Pénitence et leur évolution — Péché collectif — Direction de conscience — Textes : Psaume de la Pénitence. Jeudi Saint. Saint Ignace. Y. Congar. P. Varillon. Pascal. Péguy. Verlaine.

1 vol., 11×19, 160 pp. ..... **570** fr.

Dans la même collection : Équipe sacerdotale de Saint-Séverin : *La messe. Les chrétiens autour de l'autel,* **420** fr. — P. WINNINGER : *Vers un renouveau du diaconat,* **570** fr. — J.-A. JUNGMANN : *La messe. Son sens ecclésial et communautaire,* **390** fr.

*MUSEUM LESSIANUM*

*Section biblique*

JEAN LEVIE, S. J.

## LA BIBLE, PAROLE HUMAINE ET MESSAGE DE DIEU

*Livre savant et pratique à la fois, cette étude des auteurs inspirés initie le lecteur à un contact authentique et fécond avec la Parole de Dieu.*

SOMMAIRE : I. Un siècle de recherches exégétiques — Fouilles d'archéologie biblique (1850-1910) — Critique biblique dans le protestantisme libéral (1870-1914) — L'exégèse catholique (1880-1910) — L'autorité religieuse et le mouvement biblique (1890-1914) — Aspects nouveaux depuis 1918 — L'Encyclique *Divino afflante Spiritu* (1943) : Le mouvement biblique contemporain.

II. Exégèse catholique : L'Écriture sainte, parole d'homme — Le message divin dépasse l'intention de l'auteur humain — Écriture sainte et théologie.

1 vol., 13×21, 350 pp. ..... **1.800** fr.

★ ★ ★

Dom GEORGES LEFEBVRE,
*moine de Ligugé*

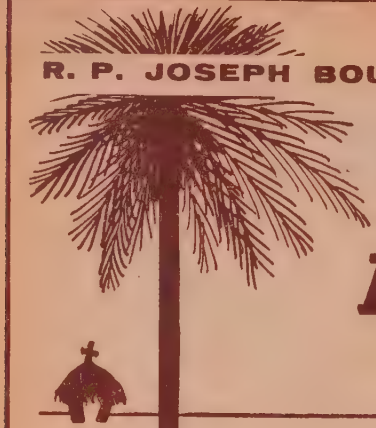
## VIE ET PRIÈRE

*Par ses méditations spirituelles :* Prière pure et pureté du Cœur, La Grâce de la Prière, *Dom Lefebvre a conquis un grand public et s'impose de plus en plus comme un maître spirituel.*

1 vol., 12×16, 176 pp. ..... **570** fr.

Du même auteur : *Prière pure et pureté du Cœur,* **450** fr.
*La Grâce de la Prière,* **450** fr.

DESCLÉE DE BROUWER



R. P. JOSEPH BOUCHAUD

# l'église en Afrique noire

Préface de Mgr. LEFEBVRE
Délégué Apostolique de Dakar

LA PALATINE

plon

## PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

**Les Grandes étapes de son évolution**
par
**Claude CUENOT**

*Ce livre n'est pas seulement le portrait d'un prêtre, d'un savant et d'un philosophe entièrement soumis aux exigences de la vérité : il constitue aussi une importante contribution à un chapitre particulièrement brillant de l'histoire des sciences.*

**Tel que je l'ai connu**
par
**Pierre LEROY**

*L'auteur s'est attaché à livrer la substance de souvenirs recueillis au cours de vingt-cinq années d'amitié fidèle avec l'espoir de présenter l'image authentique de celui dont il fut peut-être le confident le plus intime.*

***Deux ouvrages indispensables pour la compréhension de l'homme et de l'œuvre***

***Viennent de paraître :***

S. Exc. Mgr A. GONON

# STELLA MATUTINA

**Méditations quotidiennes sur les évangiles des dimanches**

*Nouvelle édition adaptée aux dernières modifications liturgiques par* F. TOLLU, Supérieur du Séminaire des Carmes à Paris.

Un volume in-16 jésus (11 × 16 cm.), de 756 pages sur papier bible. En reliure souple plein pellior : **1.500** fr.; broché : **1.200** fr.

Méditations classiques, adoptées par plusieurs Communautés religieuses. Le commentaire médité de l'évangile de chaque dimanche est réparti sur tous les jours de la semaine.

---

L'abbé R. LAURENTIN *achève la première série de sa publication monumentale avec le tome IV de :*

## LOURDES 1858 : Documents authentiques

*Le 5 octobre 1858... les barrières tombèrent...*

Un volume in-8° raisin, illustré, sous couverture vernie en 2 couleurs. **1.500** fr.
Il a été tiré quelques exemplaires numérotés sur papier de luxe..... **2.300** fr.

*En janvier 1959 paraîtra le premier tome d'une nouvelle série :*

## PROCÈS DE LOURDES

*Prospectus spécial sur demande*

---

**Collection « Théologie, Pastorale et Spiritualité », Recherches et synthèses**

Cardinal NEWMAN

# CHOIX DE PENSÉES

*Traduites et présentées par le* docteur Denys GORCE

*Préface de* Maurice NÉDONCELLE

Un volume in-8° écu ..... **600** fr.

Synthèse de vie chrétienne, tirée de l'œuvre spirituelle de Newman, qui se caractérise par sa virilité et sa profondeur psychologique.

Une présentation par matières et des tables détaillées en permettent l'utilisation pour la méditation et la prédication.

---

P. LETHIELLEUX éditeur, 10, rue Cassette, Paris-6e

Collection " RENCONTRES "

# CATHOLICISME ANGLAIS

Un volume in-8° couronne de 464 pages ..... **960** fr.

Après le *catholicisme allemand,* voici une vue d'ensemble sur le *catholicisme anglais.*

Rédigé par des personnalités de premier plan, ce volume présente une remarquable synthèse des tendances du catholicisme outre-Manche.

Après la description et l'analyse de l'héritage historique, des données sociales, des structures et tendances ecclésiales et de la vitalité culturelle du catholicisme anglais, l'ouvrage aborde les problèmes multiples et divers de la présence des catholiques dans la nation : parmi les nombreux catholiques, dans la vie politique, à l'Université, dans la philosophie contemporaine ou la littérature.

Plusieurs tableaux, des notes biographiques et bibliographiques complètent ces études et en font un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à ces questions d'une si brûlante actualité.

*Dans la même collection :*

**Catholicisme allemand,** 564 pages ..... **1.080** fr.

M. Delbrel : **Ville marxiste, terre de mission,** 240 p..... **480** fr.

P. Régamey, o. p. : **Non-violence et conscience chrétienne,** 384 pages ..... **690** fr.

J. Chélini : **La ville et l'Eglise,** 368 p..... **720** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

La " BIBLE DE JÉRUSALEM "

*Vient de paraître en édition séparée :*

# LE NOUVEAU TESTAMENT

Cette édition donne le Nouveau Testament, extrait de la « BIBLE DE JÉRUSALEM » en un volume. Elle fournit donc non seulement les traductions des Évangiles, des Actes, des Épîtres et de l'Apocalypse, mais les Introductions, les notes, les références marginales qui figurent dans la grande édition en un volume, ainsi que la partie des Appendices (tableau chronologique, calendrier, mesures et monnaies, table des notes importantes, cartes), qui concerne le Nouveau Testament.

*Le Nouveau Testament* ainsi détaché a pu être présenté sous une forme plus maniable, dans une typographie plus aérée que celle de la Bible complète, en un petit volume de 10,5 × 16,5 cm., 880 pages plus 4 pages de cartes, sous trois reliures :

Reliure toile (en vert ou rouge)..... **1.200** fr.
Reliure vinyle (en rouge méphisto, antilope ou noir), avec custode..... **1.950** fr.
Reliure chagrin (en rouge, vert ou noir), avec custode ..... **3.450** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " SOURCES CHRÉTIENNES "

*Vient de paraître :*

# TROIS ANTIQUES RITUELS DU BAPTÊME

Introduction, traduction et notes de A. SALLES

Un volume in-8° écu de 68 pages..... **360** fr.

Non pas un texte inédit, mais un document trop peu connu, d'accès difficile et cependant très important pour l'histoire de la liturgie baptismale : voilà ce qu'apporte ce petit livre à tous ceux qui veulent remonter jusqu'aux témoins les plus anciens des rites de l'initiation chrétienne. On trouvera dans ces pages la première traduction française d'une pièce éthiopienne conservée dans plusieurs manuscrits de Rome, de Paris, de Londres et de Berlin. Ceux-ci, en effet, présentent, insérée dans la fameuse *Tradition apostolique* attribuée à Hippolyte (éditée dans « Sources Chrétiennes », n° 11, par Dom Botte, en 1946), une « petite compilation », dans laquelle le R. P. Salles reconnaît, après un étude attentive, la réunion de trois rituels du baptême et la fusion de deux liturgies distinctes.

En attendant que ce même historien nous donne, dans un ouvrage d'ensemble, les résultats de la vaste enquête qu'il a entreprise sur les origines de la liturgie baptismale, les spécialistes jugeront ici de l'analyse critique qu'il a faite de ces vieux textes, des conclusions qu'il en tire et des problèmes de lieu et de date qu'il soulève à leur propos.

Sans aller jusque-là, tous les lecteurs trouveront le plus grand intérêt à connaître et à méditer ces belles et émouvantes prières, qui sont l'expression de la foi et de la piété d'une époque certainement très ancienne. A ce titre et à cause de leur origine, les « Trois antiques rituels du baptême » devaient prendre place dans notre « Série orientale ».

*Rappel :*

44. PHILOXÈNE DE MABBOUG : **Homélies**, introduction, traduction du syriaque et notes de E. LEMOINE, 568 p..... **1.200** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection « SOURCES CHRÉTIENNES »

***Vient de paraître :***

HERMAS

# LE PASTEUR

Texte grec

Introduction, traduction et notes de R. Joly

Un volume in-8° écu de 410 pages..... **1.950** fr.

Habituellement compté au nombre des œuvres des « Pères apostoliques », le *Pasteur* d'Hermas se rapprocherait plutôt des apocalypses juives : cinq visions, douze préceptes, dix Paraboles invitent à la pénitence, annoncent la persécution, précisent les devoirs du vrai fidèle dans la vie présente et durant ce temps d'épreuve, avec la perspective constante du jugement final...

C'est un texte très curieux, écrit par un chrétien d'origine ou de formation juive, pieux, grave, consciencieux, nous mettant avec une sincérité très simple au courant de ses affaires personnelles, de ses avatars, de ses désillusions familiales....

Mais toutes sortes de questions se posent à son sujet : quelle est la date de l'ouvrage ? la personnalité de l'auteur ? quelles sont les limites réciproques de l'autobiographie et de l'affabulation fantaisiste ? quel est le sens d'un certain nombre de détails dans les symboles et les figures ? quelle est exactement la doctrine de maintes pages : sur la pénitence, sur la christologie, sur l'Église... ?

Ce qu'il y a incontestablement de plus précieux, c'est le tableau que nous y trouvons de la vie de la communauté chrétienne à Rome au temps d'Hermas, c'est-à-dire très probablement vers la première moitié du IIe siècle.

Publié avec le concours du Fonds Universitaire belge, ce volume sera un excellent instrument de travail dans un domaine où se multiplient chaque jour les recherches et les études les plus variées et où il y a, on doit bien le reconnaître, encore beaucoup à faire.

*Derniers ouvrages parus dans la même collection :*

55. Eusèbe de Césarée : **Histoire ecclésiastique,** tome III, 364 p..... **1.750** fr.

56. Athanase d'Alexandrie : **Deux Apologies,** 276 p..... **1.290** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " FOI VIVANTE "

*Vient de paraître :*

CLAUDE LAYRON

# JUSQU'A L'AUTRE RIVE

Un volume in-8° couronne de 232 pages..... **630** fr.

A la recherche d'un Dieu qu'elle ignore, mais qu'en elle tout appelle, Fabienne incarne le héros d'une expérience vécue avec avidité, passion et angoisse. Elle nous entraîne dans une grande aventure au travers des sectes, des écoles spirituelles nouvelles, du mirage toujours fascinant de l'Inde mystique.

Dans son exigeante « chasse à Dieu », Fabienne s'engage tout entière. Des expériences qui lui ont fait connaître la cruelle vérité de la vie, de la guerre, des foules inertes, elle ne garde que la déception de sa solitude d'âme.

Elle trouve enfin la paix et l'amour le jour où elle découvre Celui qu'elle cherchait et qui la poursuivait.

*Derniers volumes parus dans la même collection :*

J. OESTERREICHER : **Sept philosophes juifs devant le Christ**, 616 p..... **1.200** fr.

P. LIPPERT : **Credo**, tome I, 284 p..... **600** fr.

A. HARTMANN : **Vraie et fausse tolérance**, 296 p. **750** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " 7e ART "

*Vient de paraître :*

Jacques SICLIER et André S. LABARTHE

# IMAGES DE LA SCIENCE-FICTION

Un volume in-8° couronne de 144 pages..... **630** fr.

La science-fiction n'est pas née d'hier. Si le terme nous est venu d'Amérique vers 1926, le genre existe depuis que les hommes ont éprouvé le besoin d'élargir les bornes du monde, de dépasser le réel, d'imaginer l'avenir. Icare, s'élançant à la conquête du ciel avec ses ailes rapportées, n'apparaît-il pas comme un précurseur de ces écrivains modernes qui inventent les plus audacieux voyages dans l'espace, vers d'autres mondes inconnus ? La science-fiction fut d'abord littéraire. Platon, Cyrano de Bergerac, Fontenelle, Voltaire, Edgar Poe ont tracé le chemin à Jules Verne, H. G. Wells, Aldous Huxley et à tous les auteurs américains tels Bradbury, Van Vogt, Isaac Asimov, qui nous parlent aujourd'hui de « l'aventure de demain ».

Si, depuis près d'un quart de siècle, la science-fiction se trouve ramenée au premier plan de l'expression artistique, c'est que les progrès spectaculaires accomplis par la science pendant le dernier siècle étaient propres à favoriser l'épanouissement du genre. Le cinéma, dès ses origines, devait contribuer particulièrement à cet épanouissement. Les féeries de Georges Méliès, tel le célèbre *Voyage dans la Lune,* sont à l'origine d'un courant d'inspiration que l'on a d'abord confondu avec le cinéma fantastique et qui, depuis quelques années seulement, a pris une vie autonome.

Jacques Siclier et André S. Labarthe ont cherché à dresser, d'une manière aussi complète que possible, un panorama historique du cinéma de science-fiction. De Méliès aux Spoutniks, le monde a évolué, la science a fait des progrès gigantesques, et le cinéma a subi le contrecoup de son développement. Toute une mythologie esquissée avant guerre dans le cinéma expressionniste allemand et dans les films fantastiques de Rouben Mamoulian, Tod Browning ou James Whale en Amérique, a pris corps depuis la bombe atomique d'Hiroshima, la guerre de Corée et, dernièrement, le lancement des satellites artificiels. Il est encore trop tôt pour dresser un bilan, si sommaire fût-il. Mais il est déjà possible de dégager une thématique embryonnaire. Le cinéma de science-fiction est peut-être un genre mineur; il n'en a pas moins son importance et sa valeur *sociologique.* Ce livre se propose à la fois de guider ses lecteurs sur les chemins de l'aventure moderne et de les amener à pénétrer, armés de quelques idées essentielles, la signification profonde de ce phénomène artistique qu'on appelle « science-fiction ».

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " SOURCES VIVES "

Deux ouvrages du P. Valentin-Marie BRETON
franciscain

# LES DEMEURES ÉTERNELLES

Exposé spirituel des fins de la vie humaine

Un volume de 200 pages, 12 × 19..... **390** fr.

# VA EN PAIX

Une histoire du Sacrement de Pénitence et de son évolution introduit à la description de son efficacité multiple, sous les deux aspects de l'œuvre accomplie par la grâce divine et de la coopération du pénitent à cette grâce.

Suivent des notes sur les rôles complémentaires du confesseur et du directeur, et un appendice sur l'examen de conscience.

Un volume de 160 pages, 12 × 19..... **330** fr.

•

ÉDITIONS FRANCISCAINES - PARIS

diffusé pour la 7e fois

# l'"ALLELUIA 1959"

**Agenda liturgique et biblique**

fait par A. CRUIZIAT, le R.P. DUPLOYE, les Abbés JOUNEL et ROUSSIÈRES

**associe à la vie mystique de l'Église**

•

## L'ÉDITION 1959

magnifie Dieu comme " LUMIÈRE DU MONDE ". Ce thème est illustré par le choix des psaumes, le graphisme et les textes bibliques qui illumineront votre année.

Dessins de KERLIDOU, illustrateur du Missel FEDER

Reliure toile, améliorant la solidité

**Modèle courant :**

nu **300** fr. ; avec couverture plastique **400** fr. ; avec crayon fermoir 450 fr. ; franco 30 fr.

**Modèle professionnel :**

Grand format, 1 jour à la page, 4 trimestres mobiles, etc... reliure spircle, ensemble seul : **1.000** fr. ; avec couverture plastique : **1.200** fr. ; avec couverture cuir : de 2.200 à 2.700,

**constitue un instrument d'éducation liturgique et biblique permanent**

**Diffusez-le - 10 % par quantité**

" ALLELUIA " 73, rue Sainte-Anne, PARIS 2e - RIC. 94-49
C.C.P. CRUIZIAT 6710-46 PARIS

*Pour le centenaire du Père de Foucauld*

*UNE PLAQUETTE*

*Les* Images de la vie chrétienne *vous présentent pour l'année du centenaire du « frère universel » une brochure spécialement recommandée par « l'Association Charles de Jésus, Père de Foucauld », présidée par S. Exc. Mgr de Provenchère, archevêque d'Aix :*

# LE PÈRE DE FOUCAULD

En quelques pages aussi concises que faciles, cette biographie de M. Carrouges croque tout l'itinéraire du P. de Foucauld, l'unité de sa vie et la signification de son message.

La brochure de 16 pages, avec des illustrations originales en couleur..... **25** fr.

**IMAGES DE LA VIE CHRÉTIENNE**

C.C.P. FÊTES ET SAISONS 6977-01

---

# L'ART SACRÉ

a publié quatre cahiers nouveaux consacrés au problème des églises pauvres et économiques

***Vient de paraître :***

**4**

N° 11-12. Juillet-août 1958

## IL A PLANTÉ SA TENTE PARMI NOUS

**Le problème des églises économiques**

1. **La transparence de la pauvreté** (n° 5-6, janvier-février 1958).
2. **L'Eglise des apôtres** (n° 7-8, mars-avril 1958).
3. **Détruisez le Temple...** Le problème des églises provisoires (n° 9-10, mai-juin 1958).

ces quatre numéros : **720** fr.

***Abonnement nouvelle série 1958-1959 : Six numéros.***

France : **1.000** fr. — Ecclésiastiques et religieuses : **900** fr.

Étranger : **1.200** fr.

C. C. P. Paris 1436-36

LES ÉDITIONS DU CERF

*« Si nous avons le bonheur d'être chrétiens aujourd'hui c'est parce que l'Église est vivante en France depuis de longs siècles. Mais depuis combien de siècles y a-t-il des chrétiens en France ?*
*« Qui sont nos ancêtres, à nous chrétiens de France ? »*

Ainsi s'exprime S. Em. le cardinal GERLIER dans la Lettre-Préface du prochain numéro de FÊTES ET SAISONS.

Le numéro que publie

## FÊTES ET SAISONS

répond, en effet, à cette question. Il présente aux chrétiens de France, leurs ancêtres dans la foi :

# LES MARTYRS DE VIENNE ET DE LYON

Ce numéro concerne tous les chrétiens, spécialement les chrétiens de France. Comme l'écrit S. Em. le cardinal GERLIER, il fera connaître à tous « *l'acte de naissance du christianisme en France* ».

**Au sommaire :**

Lettre de S. Em. le cardinal Gerlier.
En l'an 177 les chrétiens de Vienne et de Lyon écrivent aux chrétiens d'Asie mineure.
Le récit des journées tragiques.
Saint Irénée succède à saint Pothin.
Le berceau du christianisme en Gaule.

28 pages, couverture en couleur..... **60** fr.

FÊTES ET SAISONS
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. Paris 6977-01

# LIBRAIRIE DU CERF M. FISCHER

## LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. FISCHER

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C. C. P. Paris 2322-49 — Tél. Inv. 2624

---

*TOUTE LA VIE INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE*

**THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE**
**SOCIOLOGIE — BELLES-LETTRES — DOMINICANA**
**LITURGIE DOMINICAINE**
**LIVRES ÉDITÉS A L'ÉTRANGER**

---

***Expédition rapide*** **de tous les livres de tous les éditeurs, en France, aux colonies et à l'étranger, aux prix pratiqués par les éditeurs.**

***Evitez les frais multiples*** **de port, de règlement et de correspondance** ***en centralisant vos achats chez nous.***

## Cadeaux de fin d'année

***Offrez des revues***

*UN ABONNEMENT A NOS REVUES*

# FÊTES ET SAISONS

*Revue mensuelle largement illustrée en héliogravure; met les ressources de l'image au service d'une intelligence vraie du mystère chrétien.*

Un an (10 numéros). — Le numéro : **60** fr.
France : **500** fr. — Étranger : **600** fr.

★

# L'ART SACRÉ

*La revue critique d'art religieux*

Paraît 6 fois par an. — Le numéro : **200** fr.
Abonnement. France : **1.000** fr. — Étranger : **1.200** fr.
Prix spécial pour ecclésiastiques et religieuses : **900** fr.

★

# LA VIE SPIRITUELLE

*Grande revue française de formation spirituelle des prêtres, religieux, religieuses et laïcs.*

Paraît chaque mois. — Le numéro : **150** fr.
Abonnement. France : **1.200** fr. — Étranger : **1.400** fr.

★

# LE SUPPLÉMENT DE LA VIE SPIRITUELLE

*Revue spécialement réservée aux responsables de la formation.*

4 numéros par an. — Le numéro : **250** fr.
Abonnement. France : **800** fr. — Étranger : **900** fr.

★

# NOTES DE PASTORALE LITURGIQUE

*La revue qui apporte cinq fois par an toutes les suggestions utiles pour le renouveau liturgique de la paroisse.*

Le numéro : **100** fr.
Abonnement. France : **400** fr. — Étranger : **600** fr.

★

# PAROLE ET MISSION

*Revue trimestrielle de théologie missionnaire.*

Le numéro : **300** fr.
Abonnement. France : **800** fr. — Étranger : **900** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Quelques beaux livres illustrés sur le patrimoine artistique de la France.

• *Collection* « **Sous le ciel** »

# VENCE-RONCHAMP

Deux œuvres dominées par deux personnes :
Vence, Matisse; Ronchamp, Le Corbusier.

# LE JUGEMENT DERNIER DANS L'ART

Des lumières nouvelles sur les formes de l'art sacré à travers le temps et l'espace.

Chaque volume 22 × 28 de 120 pages, héliogravure, nombreuses photographies..... **2.400** fr

★

• *Collection* « **Charme de la France** »

LE MASSIF DU MONT BLANC — CHATEAUX DE LA LOIRE — VÉZELAY — LA VIE DU CHRIST DANS LA SCULPTURE FRANÇAISE — PARIS — BRETAGNE — ALSACE — NOTRE-DAME DE PARIS — AMIENS — L'AISNE : Saint-Quentin, Laon, Soissons. — IMAGES DU DOUBS

64 pages 22,5 × 29, héliogravure, très nombreuses photos, couverture en couleurs..... **600** fr

★

LES ALBUMS RELIÉS de FÊTES et SAISONS

J. LOEW

# FOI VIVANTE
# HOMMES D'AUJOURD'HUI

Ce volume contient les sept titres des albums missionnaires présentés pendant les émissions du Carême 1958 : « Si vous saviez...», prêché à la télévision par le P. Loew.

Un volume, couverture cartonnée en couleur..... **850** f

**Histoire illustrée des saints.** Tome I..... **750** f
Tome II..... **850** f

**Albums liturgiques.** Tome II..... **800** f

C.C.P. FÊTES ET SAISONS, PARIS 6977-01

D'ANNÉE

*Offrez des livres*

# LA " BIBLE DE JÉRUSALEM "
## EN UN VOLUME

Un véritable chef-d'œuvre. Sans minimiser l'œuvre du passé, il est ifficile de ne pas reconnaître que nous possédons maintenant une suite e textes admirables.

*Le Figaro* (A. A.).

Cette traduction nouvelle est appelée à faire date dans l'histoire de édition religieuse, tant pour sa fidélité au texte original et son souci e rendre en français la beauté et la variété des styles bibliques, que our l'ensemble de ses annotations et de ses commentaires.

*Les Nouvelles littéraires* (A. BOURIN).

88 pages, plus 8 pages de cartes, format 15,5 × 21,5, sur papier bible, relié. Toile : **2.100** fr. Vinyle : **3.300** fr. Pleine peau grenée, tête or : **6.000** fr. Chèvre chagrin premier choix, tranches or : **7.200** fr. Plein maroquin du Cap, tranches rouges sous or : **9.600** fr.

# LE NOUVEAU TESTAMENT
## DE LA " BIBLE DE JÉRUSALEM "

*Pour beaucoup de lecteurs de la Bible, le Nouveau Testament est 'un usage plus constant que l'Ancien, et, tout en conservant la Bible mplète sur leur table de travail, ces lecteurs souhaitent disposer d'un 'ouveau Testament séparé, de format maniable, qui sera leur compa- non quotidien.*

*Pour eux, nous avons réalisé cette édition.*

n volume de 880 pages, plus 4 pages de cartes, format 10,5 × 16,5 cm, sur papier bible, sous trois reliures. Toile : **1.200** fr. Vinyle : **1.950** fr. Chagrin : **3.450** fr.

U CERF

## Cadeaux de fin d'année

*Offrez des livres*

A l'occasion du centenaire de la naissance du « Frère Universel », les Éditions du Cerf ont réédité :

MICHEL CARROUGES

# CHARLES DE FOUCAULD

## explorateur mystique

Un volume 298 pages, 5 hors-texte et une carte..... **690** fr.

En la célébrant après tant d'autres, M. Michel Carrouges fait œuvre originale, parce qu'il met l'accent sur l'essentiel : la vocation mystique.

Luc ESTANG, *La Croix.*

★

M.-H. VICAIRE, o.p.

# HISTOIRE DE SAINT DOMINIQUE

Tome I : Un homme évangélique
Tome II : Au cœur de l'Église

Deux volumes in-8° carré de 404 et 412 pages, nombreux hors-texte..... **2.940** fr.

Quels que soient les mérites des biographies antérieures de saint Dominique, celle-ci l'emporte sans conteste pour l'ampleur de son information, comme pour la perfection de la mise en œuvre.

Joseph LECLERCQ, *Les Études.*

★

Dom Jean LECLERCQ

# L'AMOUR DES LETTRES ET LE DÉSIR DE DIEU

*Initiation aux auteurs monastiques du Moyen Age*

Un volume in-8° raisin de 272 pages et 4 hors-texte.. **990** fr.

Pour le latiniste « classique » c'est une vaste et passionnante révélation.

*Bulletin critique du livre français.*

★

***Offrez des disques*** (voir page 3 de couverture).

LES ÉDITIONS DU CERF